

FNA 0229 - La Fièvre Rouge

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA FIÈVRE ROUGE



**M.A.
RAYJEAN** ★

★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

LA FIÈVRE ROUGE

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LA FIÈVRE ROUGE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1961 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Une brise glaciale ridait la surface du lac Titicaca perché à trois mille huit cent cinquante-quatre mètres d'altitude, à cheval sur la frontière du Pérou et de la Bolivie.

Les sommets enneigés se détachaient sur l'horizon clair. Plus loin, vers l'Est, le pic du Sorota s'élançait, majestueux, ciselé de glace, et dominait ses voisins grâce à ses six mille six cent dix-sept mètres. Emprisonné dans la farouche et sauvage Cordillère des Andes, le Titicaca apparaissait bien fragile malgré ses six mille neuf cents kilomètres carrés de superficie, soit huit fois celle du lac de Genève.

La balsa[1] atteignit la rive. Jiména sauta lestement sur le sol et amarra son embarcation à un rocher. Il la retrouverait le lendemain.

La pêche avait été mauvaise et Jiména n'était pas précisément content. Il ramassa dans un filet son maigre butin de la matinée et il s'apprêtait à prendre la direction du village, quand une voix le fit sursauter.

— Tu parais dépité. Ça n'a guère mordu, ce matin !

Jiména se retourna. Alors il aperçut l'homme, jailli il ne savait d'où. Un homme pourtant semblable à tous les Indiens de la région.

Il portait un vieux poncho râpé qu'il serrait sur son corps pour se garantir du froid. Un chapeau bosselé emprisonnait ses cheveux argentés. Mais ce qui lui donnait un air à la fois religieux et doctoral, c'était sa barbe grise. Une barbe longue, fournie, comme en portaient autrefois les vieux Indiens. De plus, le vieillard s'appuyait sur un long bâton noueux. On aurait dit un berger. Ou un pèlerin. Ses yeux brillaient étrangement dans sa figure basanée. Des yeux clairs, perçants, inquiétants, même. En tout cas, Jiména ne l'avait jamais vu dans la région.

Le pêcheur, haussant les épaules, allait continuer son chemin quand l'inconnu demanda :

— Tu es bien un Quechua ?

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jiména. Et toi ?

Le vieillard sourit et découvrit une solide denture :

— Mon nom ne t'apprendrait rien. Mais celui qui m'envoie sur la Terre ne t'est pas inconnu. Il se nomme Kon-Tiki.

Le Quechua, de saisissement, laissa tomber son filet plein de poissons. Cependant, il reprit vile son sang-froid. Il ricana :

— Kon-Tiki ? Écoute, vieillard, pour les Indiens du Pérou ou de la Bolivie, Kon-Tiki n'est qu'une légende. Ignores-tu qu'à la fin du XX^e siècle, personne ne croit plus aux dieux d'antan ? Si nous avons conservé notre façon de vivre, apparemment primitive, c'est par pur esprit de liberté. Nos foyers accueillent le confort moderne. Nous regardons la télévision et nous lisons la presse. À t'entendre, on dirait que tu viens d'un autre âge. Kon-Tiki... C'est une plaisanterie !

Le vieillard demeura impassible, comme s'il s'attendait à cette résistance de la part de son interlocuteur. Néanmoins, il ne se fâcha pas et resta persuasif.

— Tu as tort, Jiménez, de mépriser Kon-Tiki Viracocha, le dieu du Soleil des antiques Incas, dont tu descends, ne l'oublie pas. Mais tu as raison quand tu dis que je viens d'un autre âge. À vrai dire, je t'annonce le retour de Kon-Tiki. Bientôt, il ranimera les cendres du passé et la civilisation inca renaîtra. Les Quechuas, les Aymaras, les Urus, les Tiahuanacos de Bolivie, même les Aztèques du Mexique et les derniers Mayas, bref, tout le peuple indien méprisé aujourd'hui, retrouvera sa puissance, car telle est la volonté de Kon-Tiki.

— Mais enfin, protesta Jiménez, nous ne sommes nullement méprisés. La société nous a adoptés. Nous ne sommes plus les arriérés du début du siècle.

— Sans doute, approuva le vieillard. Vos conditions sociales se sont améliorées. Il n'en reste pas moins vrai que, dans vos manuels d'histoire, la race rouge n'est plus mentionnée comme race fondamentale. Les Blancs, les Noirs, les Jaunes ont la suprématie. Ils possèdent les postes clés. Bref, ils tiennent véritablement les guides. Or, moi, disciple de Kon-Tiki, je viens vous ouvrir les yeux. D'ailleurs, Jiménez, tu es déjà convaincu du retour du dieu. Regarde ton corps.

Le balsero[2] obéit. Il s'observa. Et la peur entra en lui, s'infiltra dans toutes ses fibres. La terreur lui cloua la langue, lui sécha la gorge, lui dilata les yeux. Qu'était cet étrange, ce fascinant halo mauve qui l'auréolait, de la tête aux pieds ?

À travers ce voile de lumière colorée, il apercevait le vieillard qui dirigeait son bâton dans sa direction et qui riait doucement, sans haine, sans sarcasme.

Jiménez claquait des dents. Une sueur glacée lui mouillait les tempes, le dos. Pourtant, il n'éprouvait pas le moindre malaise, pas la moindre douleur. Il ne ressentait rien. D'ailleurs, en quelques secondes, le halo mauve disparut.

— Alors, Jiménez, es-tu convaincu ?

— Oui. Je sais maintenant que Kon-Tiki est revenu pour donner aux Indiens la prospérité et réparer l'injustice causée à notre race.

— Veux-tu une nouvelle preuve de mon pouvoir ? Car Kon-Tiki a armé ma main. Il m'accompagne. Il me suit. Il m'épie. Je lui obéis. Les

Indiens m'attendaient. D'autres disciples viendront et persuaderont nos frères... Tu vois cet énorme rocher, là-bas, en bordure du lac ?

L'énigmatique vieillard, ce pèlerin de l'âge atomique, tendit son bâton vers l'endroit désigné.

Alors, que se passa-t-il ? Rien, apparemment. Ni détonation, ni éclair, ni rayon lumineux. Rien. Pourtant, l'énorme rocher de plusieurs tonnes, suspendu au-dessus de l'eau, se brisa. Ses morceaux s'engloutirent dans le lac. Puis, lentement, le Titicaca reprit sa tranquillité.

Vivement, Jiména ramassa son filet plein de poissons. Il le balança sur son épaule. Puis il détala à toutes jambes, hanté par la vision de ce rocher se pulvérisant mystérieusement. Lorsqu'il atteignit le village, il se retourna enfin. Il n'aperçut plus le vieillard. Alors, il poussa un soupir de soulagement.

*
* *

Joë Maubry, reporter à la télévision américaine, fronça le sourcil quand il entra dans le bureau de son directeur. Manuel Robeson. Ce dernier venait de le convoquer alors qu'il allait prendre l'ionobus pour San Francisco.

Joë se sentait en excellente forme et comme, apparemment, il n'avait commis aucune faute de service, il se demandait ce que lui voulait le « vieux ». Car Robeson était un incohérent !

— Asseyez-vous, Maubry, invita le directeur de la T.V., désignant un large fauteuil.

Il mâchonnait un énorme cigare et le bureau empestait le tabac malgré les aérateurs. Joë connaissait bien cette odeur caractéristique. Son patron ne fumait que des cigares de la Havane.

— Sur quel article travaillez-vous ? demanda Robeson, fixant intensément son reporter.

— Heu... Sur une affaire de prototype antigravitationnel. Justement, je m'apprêtais à m'envoler pour San Francisco où doivent avoir lieu les premiers essais, devant les journalistes. D'après le professeur Clayder...

— Clayder ? interrompit Robeson, fouillant dans les papiers chevauchant son bureau et nullement intéressé, semblait-il, par la conversation.

— Oui, Clayder, l'inventeur du procédé d'antigravitation. Certes, toutes les difficultés ne sont pas vaincues mais le professeur pense qu'à partir de l'antigravitation...

— Franchement, Maubry, coupa à nouveau le « vieux ». Ça vous intéresse, cette histoire ?

Joë étouffa un bâillement volontaire :

— Je fais mon « job », patron. Les questions scientifiques touchent un public de plus en plus nombreux et à défaut d'autres informations, il faut bien meubler les rubriques habituelles.

— Laissez tomber ça, voulez-vous ? Je mettrai l'un de vos collègues sur l'affaire. C'est du classique. Or, ce que j'attends de vous, Maubry, c'est de l'exclusif, du nouveau. Au lieu de filer à San Francisco, allez donc faire un tour du côté du lac Titicaca, au Pérou ou en Bolivie, comme vous voudrez. Vous avez lu les journaux, le *Star Tribune*, évidemment ?

— Heu... hésita Joë.

— Je sais que vous lisez avec délice le *Star Tribune*, notamment les articles de votre fiancée, Joan Wayle. Alors, vous devez connaître l'histoire de Kon-Tiki. Elle refait surface.

— Sans doute. Mais vous n'attachez pas foi, je pense, à des radoteurs. Des illuminés veulent déterrer la vieille légende inca.

— Personnellement, je ne crois pas à Kon-Tiki. Je n'y ai jamais cru. Jadis, avant la conquête espagnole, les Incas adoraient le Soleil, personnifié sous les traits de Kon-Tiki. N'empêche que depuis quelque temps, d'étranges pèlerins parcourent l'Amérique du Sud, prêchant le retour du dieu. Les adeptes se multiplient. Les croyances renaissent. Des temples, jadis édifiés pour le culte de Kon-Tiki, sont restaurés par des fanatiques. Les gouvernements péruvien et bolivien s'inquiètent de cet engouement. Les Indiens ont l'air de faire machine arrière et de se tourner vers le passé, vers l'ancien empire de Cuzco. Croyez-moi, Maubry, il se passe des choses bizarres. Filez là-bas et tâchez d'interviewer l'un de ces fameux pèlerins. Bref, débrouillez-vous pour m'envoyer des articles filmés capables de passionner les téléspectateurs. La nouveauté en faits divers, se raréfie, à notre époque.

— Bien, opina Joë. Sitôt là-bas, je contacterai nos correspondants en Bolivie et au Pérou.

— Inutile. Ils sont déjà prévenus de votre arrivée. Blake, pour le Pérou. Murphey pour la Bolivie.

Joë savait, par expérience, que le « vieux » prenait ses avances. Quand il partait, le terrain était déjà déblayé par les soins de Robeson. Maubry ne se présentait au bureau directorial que pour la forme et les instructions conventionnelles. On ne lui demandait pas son avis. On lui remettait son billet de ionobus !

Le reporter avait en poche son ticket pour La Paz. L'ionobus direct partait à trois heures du matin. Il était cinq heures du soir.

Joë sauta dans sa voiture et, par les pistes suspendues, il parvint au centre de Washington. Laissant son véhicule dans un garage automatique, il erra sur les boulevards. Entrant dans un bar, il dégusta

un whisky en attendant Joan. Ils avaient rendez-vous à six heures. En principe, Joë aurait dû partir pour San Francisco deux heures plus tard. Joan l'aurait accompagné à l'aérodrome.

Quand Joan Wayle, la délicieuse journaliste aux yeux verts entra dans le bar, elle trouva son fiancé absorbé devant son whisky. Le jeune homme regardait fondre le cube de glace dans son verre maculé de buée.

Joan embrassa furtivement Maubry sur le coin des lèvres.

— Tu bois un whisky ? Oh ! Toi... Tu n'as pas une tête à partir pour San Francisco !

— C'est vrai. Le « vieux » m'expédie dans la Cordillère des Andes pour dénouer l'énigme du fameux Kon-Tiki. Enfin pour essayer d'y voir plus clair.

— Sérieux ? fit Joan, sceptique, en commandant un jus d'ananas. Mais ton truc d'antigravitation ?

Joë acheva son verre. Il haussa les épaules :

— Bah ! Je refile le tuyau à un collègue. Tout compte fait, je m'ennuyais sur cette affaire scientifique. Les légendes, ça me plaît davantage.

Joan, à l'aide d'une paille, absorba quelques gorgées de son jus d'ananas. Elle sourit, un peu ironique :

— Je vois. Les légendes... Tu sais où ça nous mène ? Souviens-toi de la mandragore du Nevada [3].

— Le Kon-Tiki me semble moins dangereux que les homoncules végétaux. Quelques prêcheurs, sans foi ni loi, cherchent de la publicité pour les prochaines élections. Et la foule marche. De nos jours, les légendes servent au moins l'intérêt de certains hommes.

— J'ai parlé avec le correspondant local du *Star*, Joë. Sur le petit écran du visiophone, il semblait convaincu.

— C'est une farce monumentale, une manœuvre pour fomenter une révolution et amener un groupe d'individus au pouvoir. Et qui paiera les frais ? Les Indiens eux-mêmes. Les fous ne s'en rendent même pas compte. Ils seront exploités et tous les progrès sociaux accomplis dans le cadre de l'aide aux pays sous-développés, s'effriteront et fondront comme la neige de la Cordillère au soleil.

Joan Wayle tâta le fond de son verre avec sa paille. Son regard resta rêveur, lointain.

— Le correspondant du *Star* explique que les nouveaux disciples possèdent des pouvoirs surnaturels. Les Indiens sont persuadés que ces pèlerins sont envoyés par le dieu Kon-Tiki.

Joë jeta de la monnaie sur le comptoir et, se dirigeant vers la porte, entraîna sa fiancée par le bras :

— Ça t'enchanterait de m'accompagner ?

— Bien sûr, parce que je serais avec toi.

— Décidément, je suis un homme comblé ! soupira comiquement Maubry. Ma fiancée me suit par amour et non par esprit professionnel. C'est de l'abnégation. Je nage en plein romantisme.

— Tu es stupide. Il faut que je demande d'abord la permission à mon rédacteur en chef.

— Tu roules sur un article ?

— De la pacotille. Passons au journal, veux-tu ? À quelle heure, ton ionobus pour l'Amérique du Sud ?

— Trois heures du matin.

— O.K., nous avons le temps.

Ils prirent un aéro-trolley et se retrouvèrent à proximité du *Star Tribune* dont la façade donnait les dernières nouvelles sur bandes lumineuses. Tandis que Maubry attendait dans le hall en contemplant les plus récents « bélinos » de l'après-midi. Joan s'enfermait avec son rédacteur en chef.

Dix minutes plus tard, elle ressortait du bureau. Son sourire commentait son succès.

— Alors, ton charme a agi, une fois de plus ?

— Évidemment. Chaque fois que je parle de toi à mon rédacteur en chef, ce dernier bondit. Excuse-le. Il tient à ce que le *Star* soit le premier, partout. C'est sa devise. Tu comprends bien que si la Télé dépêche son meilleur reporter...

— Oh ! Je t'en prie ! protesta Maubry en esquissant une moue abominable. Pas de fleurs !

— ... L'un de ses meilleurs reporters, poursuivit Joan, imperturbable, le *Star* se colle immédiatement derrière lui.

— Et, comme par hasard, on envoie Joan Wayle à mes troussees !

— Comme par hasard, Joë ! En travaillant main dans la main, je suis sûre de t'extorquer contre quelques baisers, des petits secrets professionnels que tu ne confierais même pas à Robeson !

Joë éclata de rire et enlaça la jeune fille. Il l'entraîna vers une station d'héli-taxis :

— Tu es une tigresse, Joan. Mais une tigresse que j'aime. Scribe, ton vieux fou de rédacteur, sait se servir de toi. Et toi, tu me fais marcher à tous les coups. Qu'importe ! Je suis heureux. Avant l'envol, je t'emmène dans un restaurant chinois de la quatre-vingt-deuxième avenue. Tu m'en diras des nouvelles. O.K. ?

— O.K. ! acquiesça Joan en montant dans l'héli-taxi, prêt à démarrer de la plate-forme.

Enlacés sur les moelleux coussins, les deux jeunes gens ignorèrent le merveilleux spectacle aérien de Washington, où toutes les lumières s'allumaient à la nuit tombante : les projecteurs braqués sur le sommet des buildings géants, les yeux cyclopéens des lampadaires éclairant les pistes suspendues, les rampes multicolores des devantures, les éclairs

fugitifs des enseignes-réclames... Tout un monde grouillant, baigné de clarté artificielle.

Maubry et Joan n'apercevaient rien de tout cela. Ils évoquaient leur bonheur. Et ça, ce n'était pas une légende !

*
* * *

— On gèle ici ! s'écria Maubry en sautant de l'hélicoptère frappé aux couleurs de la T.V. américaine.

Joan le rejoignit. Puis Sam Murphey, correspondant local à La Paz. Murphey avait conduit l'hélicoptère avec brio à travers la Cordillère. Effectivement, Robeson l'avait prévenu de l'arrivée d'un envoyé spécial. Désormais, le correspondant s'effaçait devant le reporter tout fraîchement débarqué de Washington. Il redevenait un simple technicien.

Murphey désigna les crêtes blanches de neige et de glace :

— Vous oubliez que nous sommes à plus de trois mille mètres. Et même sous le quinzième parallèle, les matinées sont froides... Que pensez-vous du décor ?

— Admirable ! s'extasia Joan. Je prendrai quelques photos en couleurs. Pour mon compte personnel, évidemment.

— Comment diable appelez-vous déjà cet Indien tiahuanaco, Murphey ? demanda Maubry en tapant des pieds pour se réchauffer.

— Hismina. J'ai réservé son interview. Non sans mal ! Car les confrères commencent à arriver dans le patelin, autant au Pérou qu'en Bolivie.

— J'espère qu'il nous offrira une tasse de café, fit Joan, en relevant le col fourré de son anorak.

— Certainement, assura Murphey. D'ailleurs, bien vite, la température se réchauffera et il faudra alors quitter nos vêtements et se promener en bras de chemise.

Ils laissèrent l'hélicoptère et se dirigèrent vers le village, escortés par les regards nonchalants d'un troupeau de lamas que des bergers menaient paître.

Le village offrait ses petites maisons de moellons, s'étagant au bord du lac. De-ci de-là, se dressaient sur les toits quelques vieilles antennes de télévision. Contraste étrange, des balsas se balançaient sur l'eau d'une pureté cristalline.

Murphey savait où il allait. Il frappa à l'une des maisons. Un Indien vint lui ouvrir. C'était Hismina. Ce dernier reconnut le correspondant :

— Ah ! C'est vous. Je vous attendais. Entrez donc.

Chargé des magnétophones et de la caméra à piles, notre trio se plia à l'invitation. Hismina était seul. Il ferma un transistor qui diffusait de

la musique. Puis il désigna des sièges. Un certain confort, que l'on aurait cru même ne pas découvrir ici, rendait cet intérieur parfaitement agréable.

— Du café ? demanda l'Indien.

— Volontiers, opina Joan Wayle qui sentait ses pieds de glace et son nez gelé.

Tandis que le Tiahuanaco disparaissait dans une cuisine annexe et branchait un réchaud sur piles, Maubry se pencha vers le technicien :

— Déclenchez la caméra et la magnéto, Murphey, et passez-moi le micro. Premier tableau : Hismina, en train de nous apporter du café ! C'est charmant, intime. Oui, c'est ça, intime. Les téléspectateurs, curieux, adorent percer l'intimité des gens.

Déjà, l'Indien revenait. Il portait un plateau sur lequel fumaient quatre tasses. Il souriait, détendu, devant l'œil de la caméra bourdonnante. Puis il posa le plateau sur la table.

— Je suis prêt à subir vos questions, dit-il en s'asseyant, face aux journalistes.

D'un coup de pouce, Joan Wayle fit démarrer son propre magnétophone. Elle enregistrerait les paroles du Tiahuanaco. Après quoi, à tête reposée, elle écrirait son article et l'expédierait au *Star* par visiophone.

CHAPITRE II

Dans un luxueux hôtel de La Paz, Joan Wayle, Joë Maubry et Sam Murphey sirotaient un apéritif. Réunis autour d'une table, ils évoquaient la récente interview de Hismina. Elle avait été assez décevante. Du moins n'avait-elle pas apporté beaucoup d'éléments nouveaux.

Hismina avait parlé de sa rencontre avec un vieillard barbu, appuyé sur un long bâton. Le pèlerin l'avait convaincu du retour de Kon-Tiki. Depuis cette rencontre, Hismina était devenu plus taciturne. Au village, il avait raconté son histoire. Personne ne l'avait cru. Pourtant, peu à peu, les adeptes de Kon-Tiki se multipliaient. L'adoration du dieu Soleil enterré depuis des lustres, depuis, surtout, les aménagements sociaux décidés par le gouvernement, depuis que les Indiens bénéficiaient des bienfaits de la civilisation, donc cette adoration, ce culte ancestral, renaissait dans les esprits balayés par un vent nouveau.

Le récit d'Hismina concordait avec celui de Jiména, le Quechua, le premier Indien, semblait-il, à avoir rencontré l'énigmatique prêcheur. Restait à savoir si ce dernier était le même que celui qui avait convaincu Hismina du retour de Kon-Tiki.

— À mon avis, supposa Maubry, il existe plusieurs de ces pèlerins prétendant obéir à la volonté du dieu Soleil. D'où sortent-ils ? Nous l'ignorons. Ils vont. Ils viennent. Ils disparaissent quand on les cherche. Ils surgissent quand on ne les attend pas. N'empêche. Ils exercent une certaine influence sur les esprits. Ils tissent lentement leur toile d'araignée. Bientôt, le Pérou et la Bolivie seront pris dans leurs mailles. Comme Moïse...

— Je t'en prie, Joë, coupa Joan en reposant le verre qu'elle venait de porter à ses lèvres, je n'ai jamais cru aux messies, et encore moins à ceux du XX^e siècle. La science a expliqué, du moins en partie, comment la première cellule protoplasmique a pris naissance au fond des mers. Hydrocarbures, acides aminés... C'est l'histoire de la matière organique que nie toute religion.

— Tu as sûrement raison, Joan, convint Maubry. Une religion n'est qu'une invention de l'humanité, comme les légendes. Kon-Tiki n'a jamais existé et n'existera jamais que dans l'imagination d'esprits nourris de bonnes paroles, d'esprits « travaillés » par des initiateurs peut-être eux-mêmes non croyants. Il n'en reste pas moins vrai que Hismina, et d'autres avant lui, sont ensorcelés, convertis. Ils parlent

tous de ce halo mauve qui, un instant, a entouré leur corps. Puis de ces rochers éclatant tout seuls. Crois-tu qu'ils mentent en affirmant cela ? La reporter du *Star-Tribune* hésita un moment. Puis, plus assurée :

— Non. Mais ce n'est pas leur faute. Il existe des fakirs. La science peut provoquer des halos mauves et faire éclater des rochers.

— Réfléchis ! En face d'Hismina, il n'y avait qu'un vieillard à longue barbe. Et non tout un appareillage scientifique. À t'entendre, ces pèlerins seraient des savants.

— Hé ! Hé ! fit Murphey avec un sourire. C'est possible. Nous ignorons le but qu'ils poursuivent mais ils sont capables de convertir tous les Indiens du Pérou et de Bolivie.

— Que font La Paz et Lima ? s'écria Maubry. Laisse-t-on en liberté des hommes susceptibles de troubler l'ordre public ?

Murphey soupira.

— Les polices péruvienne et bolivienne ont ouvert une enquête. Mais elles ne sont jamais parvenues à capturer l'un de ces vieux pèlerins, apparemment insaisissables. Un interrogatoire serré permettrait probablement d'en savoir davantage. Au besoin, un sondage de cerveau... Seulement voilà : les Indiens, manifestement, protègent ces énigmatiques prêcheurs et donnent de faux renseignements aux policiers. Exercer des répressions sur les Indiens ? Cela serait la pire folie. Les esprits sont déjà suffisamment surchauffés. Voulez-vous que je vous emmène vers l'un de ces temples, où les nouveaux adeptes viennent s'incliner devant la statue de Kon-Tiki ? La caméra, plus que le flash, pourrait surprendre des scènes insolites.

Maubry se dressa, comme propulsé par un ressort. Il tapa violemment dans le dos du technicien.

— O.K., Murphey ! Vous semblez bien au courant.

— Je suis correspondant local, ne l'oubliez pas. Je connais la Cordillère comme ma poche. Les temples aussi. Ils étaient tous en ruines et servaient de lieux touristiques. Maintenant, les touristes ne se hasardent plus dans ces régions. Les Indiens s'agitent.

— Si je comprends bien, résuma Joan Wayne, nous courons certains risques.

— Les risques du métier ! précisa Murphey en riant.

Ils prirent tous trois la chose du bon côté et ils décidèrent de partir sitôt après le déjeuner. Ils ignoraient les véritables dangers qui les attendaient au sein de la sauvage Cordillère, mais leur intrépidité et l'amour de leur métier renversaient les obstacles. Pourtant, ils fondaient droit vers l'aventure. Une aventure troublante, saisissante, mystérieuse, dont le cadre de l'antique empire inca ne constituait qu'une toile de fond, un décor de légende.

Car pourquoi ne pas le dévoiler immédiatement, puisque l'évidence

crevait les yeux : Kon-Tiki restait une légende oubliée, une imagination humaine nullement étayée par la science.

La Science, puissance infernale. C'était elle, le véritable Kon-Tiki. Elle, qui, lentement, modifiait l'esprit des Quechuas, des Tiahuanacos, des Aymaras, des Urus du lac. Elle, qui allait emporter nos héros au-delà de l'incroyable...

*
* *
*

Quelques flocons de neige se tordaient convulsivement, balayés par un vent glacé, et heurtaient avec violence le cockpit de l'hélicoptère. Murphey avait branché le système de dégivrage et les chenilles blanches fondaient aussitôt.

Des pics se hérissaient sous l'appareil, conduit d'une main ferme et experte par Murphey. Parfois ils émergeaient de la brume. Parfois ils surgissaient inopinément. Alors, le pilote ne perdait jamais son sang-froid. L'hélico dansait la sarabande dans le décor dantesque, bourrelé de ravins et de rocailles, de sentiers inviolés, de gouffres insondables. De la glace craquelée par endroits. De la neige poudreuse, fraîchement tombée. Par plaques lépreuses, des rocs nus, sordidement nus et frigidifiés dans leurs gangues d'hermine.

Une muraille verticale. Des aiguilles de glace. Des perles de givre. Un saut silencieux. Et l'hélicoptère franchissait l'obstacle en donnant le frisson à Joan Wayle et à Joë Maubry.

— Chapeau, Murphey ! disait volontiers Joë. Vous auriez dû vous engager dans l'armée. Ils ont toujours besoin de pilotes.

— Moi, dans l'armée ? Vous rigolez, Maubry. Je n'ai ni l'âme, ni la tête à porter un uniforme. Je suis à la Télé par esprit de liberté. Je fais ce que je veux. Ce n'est pas votre avis ?

— Si, apprécia le reporter. C'est un passionnant métier que celui d'informer le public.

Joan Wayle, dominant son angoisse, prenait quelques photos en couleurs, lorsque la brume le permettait. L'altimètre indiquait quatre mille. Dans le cockpit pressurisé, il régnait une douce température. Le thermomètre extérieur marquait moins onze. Mais quel formidable panorama !

— Il est encore loin, votre temple ?

— Non, miss Wayle. Nous devons abandonner l'appareil sur un plateau et achever le chemin à pied, par un sentier.

La journaliste sembla dépitée. La perspective d'affronter la montagne et la rigueur de la température, ne l'enchantait pas précisément. Elle grimaça :

— Je croyais que l'hélico nous mènerait à pied d'œuvre.

— Il le pourrait. Mais il convient de ménager la susceptibilité des Indiens qui n'aiment pas que les étrangers assistent à leurs prières. La caméra opérera à leur insu.

Le plateau en question se dessina sous l'appareil. Murphey atterrit sur un espace de neige tassée. Quand il ouvrit le cockpit, une violente rafale de vent assaillit les reporters.

— Brrr ! fit Joan, en remontant la fermeture-Éclair de son anorak. Quel froid !

Murphey et Maubry tirèrent le matériel de la cabine et se partagèrent la charge. Ils n'oublièrent pas les thermos de café, ni les plaquettes d'alcool solidifié, au cas où ils devraient faire du feu. Puis, prenant la tête, le technicien chercha le sentier.

Il le découvrit rapidement. Bientôt, ils côtoyèrent un précipice.

— Attention à ne pas glisser, recommanda Murphey.

— Quelle idée de construire des temples dans des endroits pareils ! grommela Maubry.

Le trio avançait lentement, avec prudence. Parfois, une pierre roulait sous les pieds et l'écho répercutait sa chute. Le bruit avait quelque chose d'impressionnant.

Le sentier se relevait. La neige poudreuse, toute récente, évitait les dérapages dangereux. Le vent hurlait, soulevant des flocons indisciplinés. Dans leurs vêtements adaptés à la température, nos amis ne souffraient pas trop du froid.

Enfin, le trio accéda sur un plateau où s'amoncelaient des rocs ventrus sur lesquels les chenilles blanches, grouillantes, s'acharnaient sans adhérer. Les rocs ne voulaient pas d'un linceul blanc. Ils opposaient leur dureté intrinsèque à la fragilité des étoiles de glace.

— Là... Le temple !

C'était vrai. Murphey ne se trompait pas. Les colonnades séculaires se dressaient avec audace dans la tempête. Les voûtes s'effondraient sous le poids des ans. Le vent sifflait dans les interstices, les fissures, les crevasses. On aurait dit le son d'un orgue monumental.

— On ne voit personne, constata Joan.

— Les Tiahuanacos sont à l'intérieur. Ils restaurent le temple, avec des moyens de fortune. Ils cimentent. Ils déblaient. Ils reconstruisent avec les mêmes pierres que jadis. Et puis ils prient.

Joan Wayle et ses compagnons approchaient. Bientôt, ils perçurent un chant. Un chant lugubre, lancinant comme une mélopée. Un chant fervent, où plusieurs voix se mêlaient. Puis un coup de gong ponctua le cantique.

— Une veine ! commenta Murphey. C'est le moment de la prière.

— Comment savez-vous ça ? demanda Maubry, reprenant sa respiration.

— J'ai lu quelques ouvrages sur la civilisation inca, histoire de me

documenter. Car si Kon-Tiki n'est qu'une légende, les Incas, eux, ont réellement existé et ils étaient là quand Pizarre, en 1532, débarqua au Pérou.

Le vent apportait maintenant des bribes de psaumes. Puis le chant reprit au moment où notre trio atteignait les premières colonnades.

Maubry se glissa entre les ruines. Il risqua un coup d'œil par un pan de voûte effondré. Il resta attentif et fit signe à ses amis de le rejoindre. Joan et Murphey obéirent.

Ils découvrirent une grande salle déblayée de ses gravats. La voûte avait été restaurée, comme le témoignaient des matériaux, épars sur les dalles à peu près intactes. Sur un socle, trônait un personnage mystérieux, taillé dans un énorme bloc de rocher, usé par le temps et les intempéries. Un personnage barbu, aux traits apparemment européens...

— Kon-Tiki Viracocha ! expliqua Murphey. Par la suite, le dieu donna naissance à Manco-Cápac et Mama-Occlo, ses enfants. Mama-Occlo devint l'épouse de Manco-Cápac, le Moïse inca, et tous deux fondèrent le puissant empire de Cuzco, au X^e siècle.

— La sœur épousa donc le frère ! conclut Joan en riant. Curieuse famille !

— Naturellement, précisa Murphey, il s'agit là d'un couple mythologique. Il n'en reste pas moins vrai que Kon-Tiki apparaît sous les traits d'un homme blanc. Il serait apparu pour la première fois dans une île du lac Titicaca.

Sous les yeux de nos amis, l'étrange scène se poursuivait. Un prêtre récitait des psaumes, des prières, la face tournée vers la statue du dieu. Les fidèles, au nombre d'une quinzaine, agenouillés sur les dalles, répétaient les paroles du prêtre. Un gong était pendu à côté de Kon-Tiki.

— La caméra, Murphey ! ordonna Maubry, oubliant les morsures du froid et le givre collé à ses cils. Je synchroniserai plus tard mes commentaires. Tu peux brancher ton magnéto, Joan.

Les deux magnétophones et la caméra bourdonnèrent avec légèreté dans le hurlement du vent. Maubry se demandait si le son serait excellent, mais il ne pouvait s'approcher davantage, de crainte d'être découvert. Il se souvenait des consignes impératives de Murphey sur la susceptibilité des Indiens en train de prier.

— Une idée ! fit soudain Joë, en laissant filer son micro par la brèche de la voûte.

Le microphone descendit lentement au bout du fil. Il se balança derrière la statue du dieu Soleil. Le son devint meilleur et dans les écouteurs de Murphey, les sifflements du vent s'atténuèrent.

— O.K. approuva le technicien en levant le pouce. Le vent reste perceptible. Il constitue un fond sonore approprié... Hé ! Que se passe-

t-il ?

Vivement, trop vivement même, Maubry se rejeta en arrière. Dans sa précipitation, il bouscula Murphey.

— On nous a repérés ! grommela Joë, en remontant son micro à toute vitesse.

Dans le temple, les voix s'étaient tues brusquement. Le gong résonnait. Murphey, Maubry et Joan pliaient en toute hâte leur matériel. Ils achevaient à peine cette opération quand des cris éclatèrent derrière eux.

Ils se retournèrent. Plusieurs Tiahuanacos apparurent, excités. À leur tête, nos amis reconnurent Hismina.

— Hismina, dit Murphey, excuse-nous. Tu comprends les nécessités de notre profession. Nous ne voulions pas vous déranger.

Le regard d'Hismina flamboya, comme celui d'un fauve.

— Kon-Tiki vous punira terriblement, étrangers ! prononça l'Indien, courroucé. Vous saviez qu'il était interdit d'observer les rites incas. C'est une provocation dont je déplore les conséquences, mais je dois appliquer les lois dans toutes leurs rigueurs.

Sur un signe d'Hismina, les Tiahuanacos se jetèrent sur nos amis qui tentèrent vainement de résister. Ils succombèrent sous le nombre et se retrouvèrent rapidement ficelés comme des saucissons. L'aventure prenait mauvaise tournure.

— Hismina ! hurlait Maubry, furibond. Tu n'as pas le droit ! Les seules lois que je connaisse sont celles du gouvernement de La Paz. Si tu les violes, il t'en coûtera !

Mais l'Indien resta sourd à toutes ces protestations véhémentes. Il fit conduire ses captifs dans la grande salle, au pied de la statue de pierre. Il s'inclina devant le dieu.

— Kon-Tiki, je vais t'offrir le sang de ces étrangers qui, par défi, t'ont manqué de respect.

Puis, soulevant un caillou de plusieurs kilos, il l'éleva au-dessus de sa tête et le jeta sur le matériel des reporters. Ce fut le signe d'une ruée générale. Les Tiahuanacos lapidèrent littéralement les affaires des Américains. Il n'en subsista que des miettes. Maubry s'étranglait de rage et gigotait dans ses liens :

— La caméra ! Les magnétos ! Espèces de vandales, vous paierez tout cela et je me plaindrai à mon ambassade !

Hismina distilla de l'ironie dans son regard un peu apaisé. Il jeta un rire sarcastique :

— Votre ambassade ! Encore faudrait-il que vous puissiez vous y rendre. Vos caméras et vos magnétophones ne révéleront jamais au monde ce qui se déroule dans un temple inca. Telle est la volonté de Kon-Tiki, étrangers. Préparez-vous à mourir.

Une sueur glacée inonda les épaules des prisonniers. Joan, pâle,

tenta d'apitoyer l'Indien :

— Souviens-toi, Hismina. Tu nous as reçus dans ta maison. Tu nous as offert du café...

— Je sais, coupa froidement le Tiahuanaco. J'étais chez moi. Ici, je suis chez le dieu. Les temples sont fermés aux étrangers. Que la sentence s'accomplisse.

— Hismina ! Hismina ! hurla Murphey. Un démon te possède. Ton corps, ton esprit, ne t'appartiennent plus.

Le cercle menaçant des Indiens se resserra autour des reporters. Des couteaux étincelèrent dans l'ombre. Rien ne pouvait sauver Joan Wayle et ses compagnons de la mort. Rien.

*
* *
*

Que se passa-t-il brusquement ? Les Indiens surexcités se figèrent dans une immobilité de statues. Tous leurs gestes demeurèrent en suspens. En même temps, une luminosité bleuâtre nimba la grande salle du temple.

Joan Wayle, Maubry et Murphey n'avaient nullement perdu connaissance, pas plus que les Tiahuanacos, dont les regards étincelaient, comme l'acier de leurs couteaux.

Joë tenta de remuer. Il ne le put. Une force invisible le paralysait. Alors une voix s'éleva dans le silence à peine troublé par le hurlement du vent balayant la neige.

— Adeptes de Kon-Tiki, pourquoi cette soudaine poussée de sauvagerie ? La folie est-elle entrée dans vos esprits en même temps que la sagesse ? Existe-t-il un duel dans vos âmes, dans vos cœurs, entre le mal et le bien ? Êtes-vous convertis au fanatisme aveugle ou bien à la religion raisonnée ?... Debout, fils du Soleil, et libérez ces étrangers !

La lumière bleutée s'estompa. Les corps chauds bougèrent. Les couteaux rentrèrent dans les ceintures. Les regards apeurés se tournèrent vers l'entrée du temple.

Là, un vieillard s'appuyait sur un bâton noueux. Il portait un poncho râpé, un chapeau bosselé, la barbe grise, de longs cheveux. Il semblait avoir froid, faim, soif. Il attirait presque la pitié, autant que la crainte. Pourtant, ses yeux flamboyaient et trahissaient une extraordinaire énergie. Ce corps usé possédait-il encore d'incroyables ressources physiques ? Comment le vieillard était-il parvenu jusqu'au temple ?

Le pèlerin marcha vers le groupe des Indiens qui s'écartèrent avec respect. Il se trouva bientôt devant Joan Wayle et ses amis, muets de consternation :

— Je regrette ce qui s'est passé. Kon-Tiki n'est pas revenu pour

s'abreuver de sang. Il cherche au contraire la prospérité de ses sujets. Sachez, étrangers, que nul péril ne menace l'humanité, votre humanité.

— D'où venez-vous, pèlerin, qui ressemblez à un homme de la Terre, à un Indien de Bolivie ou du Pérou ? articula difficilement Maubry.

— Je viens de loin, de très loin. Peut-être, un jour, grâce à la science, les hommes de la Terre pourront-ils accomplir, en sens inverse, le même voyage que celui que j'ai entrepris. Je suis un Inca, un habitant de votre planète. Plus exactement, je descends directement des anciens Incas, fondateurs du puissant empire de Cuzco. Je suis un fils de Kon-Tiki.

— Vos paroles se contredisent, pèlerin, souligna Joë qui recouvrait lentement son sang-froid, après avoir senti l'aile de la mort le frôler. Ou vous venez d'un autre monde, ou vous venez de la Terre. Ou vous êtes un dieu, ou vous êtes le commun des mortels.

— Peu importe, étrangers. Je suis ici par la volonté de Rango-Cápac et de Dara-Occlo, son épouse, seconde génération de Kon-Tiki, couple identique à celui de Manco-Cápac et de Mama-Occlo, leurs ancêtres. Maintenant, vous pouvez partir. Vous êtes libres.

Joan, Maubry et Murphey se dressèrent. Ils jetèrent des coups d'œil navrés vers leur matériel détruit, piétiné. Pas un seul instant, les Indiens n'avaient ouvert la bouche.

Puis le vieillard tourna les talons. Sans hâte, avec des gestes mesurés, il quitta le temple et disparut au-dehors.

Maubry lança à Hismina un regard fulgurant. Le Tiahuanaco soutint ce regard. Alors Joë saisit Joan par le bras et l'entraîna vers la sortie :

— Venez, Murphey.

La tourmente de neige les assaillit. Les flocons les aveuglèrent. Le vent hurlait à la façon d'un loup.

— Si nous pouvions capturer ce vieillard et le ramener à La Paz, non seulement nous aiderions la police, mais nous tiendrions un article sensationnel ! cria Joë dans la bourrasque.

Murphey tendit la main vers le sol. Des traces de pas s'imprimaient dans la neige.

— Il est parti par là.

— Suivons les empreintes, suggéra Maubry. Nous le rejoindrons forcément. Nous sommes plus jeunes, plus robustes, plus agiles. Je me demande même, malgré son âge, comment il est parvenu jusqu'ici.

— On ne lui donnait pas d'âge, souligna Joan Wayle.

Ils suivirent la piste pendant deux ou trois cents mètres. Soudain, ils s'arrêtèrent. Ils reçurent comme un choc en pleine poitrine. Ils se regardèrent, interdits, stupéfaits. Malgré le froid, ils étaient livides. Leurs lèvres balbutiaient.

— Les traces disparaissent brusquement, malgré la neige. Des traces encore toutes fraîches. Comme si... hésita Maubry.

— Comme si le vieillard, soudain, acheva Joan, avait eu des ailes. Vous expliquez ça, Murphey ?

Le technicien branla négativement la tête.

— Non. C'est de l'illusionnisme, de la sorcellerie. Ou de la science élémentaire. En tout cas, je n'y comprends rien. Le vieillard possède le pouvoir de se volatiliser dans l'espace.

— ...Et de paralyser tout un groupe d'individus, soupira Maubry. Un tel homme ne vient pas de la Terre.

— Voyons, Joë, il a affirmé lui-même qu'il descendait des anciens Incas. En outre, son anatomie prouve indéniablement...

— Elle ne prouve rien ! trancha le téléreporter. On peut transformer biologiquement des organismes et leur greffer, au besoin, une enveloppe charnelle factice. Cela dépasse évidemment les possibilités actuelles de notre science terrestre. C'est pourquoi, si nous étions parvenus à capturer ce... cette créature, les biologistes auraient peut-être su à quoi s'en tenir sur son compte.

La tourmente s'apaisa un peu et ils rejoignirent sans incident leur hélicoptère. Ils déplorèrent la perte de leurs thermos de café. Fort heureusement, l'intérieur du cockpit restait tempéré.

— Tout ça peut devenir grave... très grave ! résuma Maubry, pessimiste. Kon-Tiki ne constitue qu'un prétexte. Rentrons à La Paz. Mieux vaudrait avertir les autorités de notre aventure.

CHAPITRE III

Joan Wayle, Joë et Murphey, sitôt de retour à La Paz, se rendirent à la police. Celle-ci écouta leur récit avec une certaine attention mais quand Maubry souligna que le vieillard qu'il poursuivait s'était brusquement volatilisé, les policiers se montrèrent sceptiques. Tellement sceptiques qu'ils ne crurent pas à la fable. Cette histoire de traces de pas brusquement interrompues dans la neige, ne tenait pas debout. Mais pour un reporter de T.V., il fallait bien intéresser les téléspectateurs par tous les moyens. Même raisonnement pour les reporters de presse.

Évidemment, les policiers enregistrèrent la plainte de nos amis concernant leur matériel abîmé. Comme ils ne niaient pas l'agitation et la fièvre croissante des Indiens, ils envoyèrent un hélicoptère au temple. Ils n'y trouvèrent naturellement personne. Ils notèrent simplement que le vieil édifice avait été restauré. Comme ils ne voulaient pas rentrer bredouilles à La Paz, ils arrêtaient Hismina au moment où le Tiahuanaco montait dans sa balsa. Hismina n'opposa aucune résistance. Seulement, deux jours plus tard, des groupes fort importants de Tiahuanacos convergèrent vers La Paz et manifestèrent bruyamment devant la prison centrale, où Hismina avait été incarcéré pour « trouble de l'ordre public ».

Le service d'ordre fut même débordé. Les consignes étaient de ne pas provoquer les Indiens. Malgré tout, la manifestation dégénéra en bagarre. Les policiers chargèrent à la matraque. Des pompiers arrosèrent les Tiahuanacos vociférant et exigeant la libération d'Hismina.

Les forces de l'ordre n'employèrent pas leurs armes, les responsables de la sécurité voulant à tout prix éviter une effusion de sang. Aussi relâchèrent-ils Hismina. Dès lors, les Indiens se calmèrent et regagnèrent les montagnes. À La Paz, les autorités se demandaient avec anxiété si de tels troubles ne se reproduiraient pas. Le gouvernement lui-même prit l'affaire en main et prépara certaines mesures. Mais le délicat problème exigeait une certaine souplesse car les Indiens constituaient la majeure partie de la population, comme au Pérou, d'ailleurs.

Pendant que les ministres délibéraient et cherchaient une solution, Joan Wayle, Maubry et Murphey essayaient, de leur côté, d'informer honnêtement leurs lecteurs ou leurs auditeurs.

À leur hôtel, la libération d'Hismina les préoccupait.

— Hismina sait que nous l'avons vendu, affirma Joan. Il voudra se venger.

— Bah ! Ça dépend, fit Murphey, plus optimiste. Croyez-vous que d'autres que nous n'auraient pas pu le dénoncer ? Les pèlerins de Kon-Tiki ne prêchent pas la violence. Hismina s'est déjà fait sermonner. Non. Mais à mon avis, la police n'aurait pas dû l'arrêter. C'est un manque de tact.

— Pourtant, grommela Maubry, qui ne se consolait pas de la perte de sa caméra et de ses bobines d'enregistrement, les autorités ne peuvent se croiser les bras devant les événements. Car il s'agit d'une rébellion camouflée.

— N'exagérons rien ! conclut Joan. Souviens-toi des paroles du pèlerin. Rien ne menace l'humanité.

— C'est cela ! Et tu crois les bonnes paroles des messies ?

— Je crois ce que j'ai vu. Le vieillard nous a sauvés de la mort.

— C'est vrai, reconnut Joë. S'il l'avait voulu, il nous laissait égorger...

À ce moment, un garçon d'hôtel, impeccable dans son uniforme irréprochable, s'approcha du téléreporter :

— On vous demande de Washington, monsieur Maubry, expliqua-t-il dans un américain très pur, presque sans accent.

— De Washington ? grogna le fiancé de Joan Wayle. Qui diable...

— Ton patron, Joë... glissa la journaliste en souriant. Tu vas prendre un savon. Bon courage, mon chou.

Maubry se dirigea vers la cabine. Il s'enferma. Il décrocha le combiné. Aussitôt, le visage de Robeson apparut sur le petit écran. Le « vieux » ne semblait pas précisément dans un bon jour. Il fulminait :

— Ah ! Vous voilà ! Dites-donc, croyez-vous que je vous envoie en Bolivie pour visiter les anciens temples incas ? Depuis votre départ... voyons... depuis quatre jours... oui, c'est ça, quatre jours, je n'ai pas reçu le moindre bout de pellicule, pas la moindre bobine commentée. Vous faites grève ou vous vous fichez de votre boulot ?

— Écoutez, patron, protesta Joë, piteux, ni l'un ni l'autre. Je tenais un reportage sensationnel. J'avais même les bobines, les films... Des Tiahuanacos en prière...

— Des quoi ? Pourquoi n'ai-je rien reçu, alors ?

— Attendez. Les Indiens nous ont surpris et ils ont saboté notre matériel. De retour à La Paz, j'ai dû me procurer une autre caméra et un magnéto.

— Encore des notes de frais, Maubry ! hurla Robeson. Je sais. Vous vous en foutez ! Ce n'est pas vous qui payez. Ni moi non plus. Seulement le grand directeur me demande parfois des comptes, de même que le conseil d'administration.

Robeson se radoucit :

— Bon, vous enverrez la facture... Mais j'attendais au moins un article et je suis embêté pour la constitution des programmes. Il faudra que je passe encore un film dans votre rubrique. J'ai déjà reçu pas mal de coups de visiophone me demandant si vous n'étiez pas en vacances.

— Flatté, patron. Mes téléspectateurs ne m'oublient pas.

— C'est vous qui les oubliez !

— Rassurez-vous. On va se mettre à nouveau en campagne. Patientez quarante-huit heures.

— Grouillez-vous, Maubry ! Quarante-huit heures, pas plus. Sinon je vous rappelle à Washington et vous reprendrez votre affaire d'antigravitation.

— Mais pa... Mince, il a raccroché ! vociféra Joë, en constatant que le petit écran était devenu brusquement noir.

Il quitta la cabine visiophonique en haussant les épaules. Il avait l'habitude des mouvements d'humeur du « vieux ». L'habitude aussi de s'entendre dire que s'il se montrait incapable, on le remplacerait. Mais il convenait que la chance ne l'avait pas favorisé. La perte de la caméra et du magnéto était seule responsable. Mais ce diable de Robeson ne voulait rien savoir !

Joan accueillit son fiancé avec un sourire condescendant :

— C'était Robeson ?

— Oui, tu avais deviné. Il ne m'a pas envoyé de fleurs. Je lui ai promis son premier article dans les quarante-huit heures. Nous allons partir pour le Titicaca.

— Que diable veux-tu faire, là-bas ?

— Tout a commencé sur les rives du lac, chez les Quechuas, puis chez les Aymaras. Je suppose que ce n'est pas en restant à La Paz que notre enquête progressera. J'aimerais savoir, par exemple, comment ces pèlerins sont venus sur Terre.

Joan soupira :

— Tu es obstiné. Tu crois vraiment que ces prêcheurs viennent d'un autre monde.

— Évidemment. Reste à dénicher leur astronef.

— Enfin, réfléchis, Joë. Ils ressemblent tellement à des Indiens...

— ...Qu'on les prendrait pour des Indiens ! acheva Maubry en ricanant. Et c'est sûrement un Indien qui a le pouvoir de paralyser des individus à l'aide d'un rayon bleu, et de s'éclipser par ondes porteuses.

— Par ondes porteuses ?

— Enfin un truc dans ce genre. Ça expliquerait au moins, scientifiquement, pourquoi les empreintes du vieillard s'arrêtaient brusquement sur la neige. Or, comme les ondes porteuses restent encore, pour notre science actuelle, du domaine de l'anticipation, bien que des chercheurs y songent sérieusement, j'en conclus que ces pèlerins ne sont que des créatures déguisées, venues d'un autre

monde.

Maubry décida :

— Nous prendrons le train pour Puno, au Pérou, sur les bords du Titicaca. Blake nous rejoindra avec le matériel. Désolé, Murphey, mais vos attributions ne vous permettent pas de nous suivre au Pérou, où Blake prend la relève. Mais rassurez-vous, nous reviendrons en Bolivie. En attendant, vous n'aurez qu'à recueillir les informations que vous jugerez aptes à verser au dossier. Pas fâché, Murphey ?

Ce dernier tendit la main à Joë :

— Nullement ! J'étais content de travailler avec vous. Mais le Pérou, c'est l'affaire de Blake. C'est un chic type, vous verrez. Vous permettez que je vous accompagne à la gare ? La nouvelle ligne, tout récemment ouverte à travers les Andes, vous enchantera. Les trains sont tous panoramiques et climatisés.

— O.K., Murphey, en route.

*
* *

Blake était un garçon d'une trentaine d'années, athlétique, aux cheveux noirs, à la figure franche. Il pratiquait divers sports : la natation, le ski, le base-ball, la boxe. Il pilotait aussi les hélicos de la T.V. américaine et ceux, en cas de besoin, de la T.V. du Pérou. Il parlait l'espagnol et quelques dialectes indiens. Les Andes exerçaient sur lui une espèce de fascination. C'était un casse-cou et il aimait l'aventure.

Il avait rejoint Joë Maubry et Joan Wayle à Puno. Il venait directement de Lima avec l'hélico et le matériel. Car c'était aussi un technicien et, tout en étant correspondant local de la T.V. américaine au Pérou, il collaborait à plusieurs journaux péruviens.

Il fut immédiatement sympathique à Maubry et à sa fiancée. Il était à peu près dix heures du matin et l'hélicoptère évoluait au-dessus du Titicaca. Les eaux calmes reflétaient les rayons du soleil. La neige étincelait sur les sommets, sur les pics casqués de glace.

— Vous avez des tuyaux à nous donner, Blake ? demanda Maubry.

— Bah ! Je n'en sais guère plus que vous. Tout a commencé quand Jiména, le Quechua...

— Je sais, Murphey nous a mis au courant. Non. J'aimerais surtout savoir s'il ne s'est pas déroulé de phénomène autour du lac. Les Indiens n'ont rien vu de suspect ?

— Les Quechuas, les Aymaras et les Urus ne parlent plus aux étrangers. Ils se méfient. Quelque chose couve, mais on ne sait quoi. Je ne pense pas que le lac ait été le théâtre de phénomènes particuliers. Par contre, les fameux pèlerins à barbe provoquent le

respect, la crainte. On obéit à leurs ordres. On se convertit quand ils passent.

— Ils seraient donc plusieurs ? fit Joan.

— Sûrement. On en signale dans diverses régions et leur activité s'étend de plus en plus loin du Titicaca. À Cuzco, on a signalé leur passage. Les Indiens qui les approchent sont nimbés d'une clarté mauve. Les témoignages concordent là-dessus.

Maubry fronça le sourcil. On lisait de l'anxiété dans son regard :

— À-t-on connaissance que des Blancs aient été contactés par ces prêcheurs d'une civilisation éteinte ? Répondez franchement, Blake.

Le technicien n'hésita pas. Il rassura un peu Maubry et sa fiancée :

— Non. Jusqu'à présent, du moins en apparence, les prêcheurs ne convertissent que les Indiens. Ils y parviennent aisément et l'on s'interroge sur leurs moyens de persuasion. Vous croyez aux méthodes verbales ?

— Non, dit Joë, sincère. Les paroles, d'où qu'elles viennent, ne sont que du vent. À notre époque, les populations ne se manient plus à coups de discours. Ces halos mauves prouvent que les prêcheurs emploient des moyens purement scientifiques, quelque chose comme des ondes biopsychiques, dont le pouvoir est de monopoliser l'esprit qui les reçoit. En somme, des radiations privant une partie de la volonté. Le cerveau touché devient malléable et accepte les paroles des pèlerins comme une vérité certaine.

— Mais alors, s'effraya Joan, ces... ces prêcheurs tiendraient à leur merci tous les nouveaux adeptes ? Il suffirait qu'ils donnent un ordre pour...

— J'ignore où s'arrête le pouvoir de ce halo mauve, argua Maubry, prudent. Ce n'est qu'une supposition. Dominer un cerveau ne signifie pas obligatoirement abolition totale de la volonté. Les effets biopsychiques des rayons mauves peuvent n'agir que momentanément. Mais le sujet atteint réagit comme s'il s'imposait une religion. L'idée d'adorer Kon-Tiki le hante.

Blake désigna un plateau rocheux surplombant le lac. La neige s'enfouissait dans les creux pour s'abriter du soleil.

— On pourrait atterrir ici. Avec de bonnes jumelles, nous aurons une vue splendide sur le Titicaca.

— O.K., Blake. Je vous fais confiance. Espérons que nous surprendrons quelque chose d'insolite, si toutefois nous ne sommes pas déjà repérés par ceux que nous voulons justement surprendre.

L'hélico perdit de l'altitude, se balança, et se posa comme un gros insecte. Les balseros du lac ne pouvaient l'apercevoir.

Nos amis débarquèrent le matériel. Puis ils gagnèrent les bords du plateau. Ils s'allongèrent derrière des rocs incrustés de glace. La caméra était prête. Chacun armé d'une grosse paire de jumelles, les

reporters fouillaient l'étendue immense du lac. Le lac dont ils n'apercevaient même pas l'autre rive. Le lac nu, vide, silencieux, lisse, et pourtant grouillant de mystère.

*
* *
*

Ils restèrent des heures aux aguets. Des heures où ils crurent apercevoir quelque chose à la surface du lac. En réalité, il ne s'agissait que d'un balsero en train de pêcher. Maubry était persuadé que tôt ou tard, leur attente serait récompensée. Car un mystère planait sur le Titicaca, sur les bords duquel le premier pèlerin était apparu.

Nos amis passèrent la nuit dans l'hélico. Ils dormirent mal. Ils burent du café pour se réchauffer, car la nuit était glaciale. Dès l'aube, ils se retrouvèrent à leur poste d'observation. Alors...

Alors, le premier, Maubry accrocha quelque chose dans ses jumelles. La scène se situait à moins de huit cents mètres, sur une portion de rive bordée de rochers. L'eau du lac venait de bouger, de s'ouvrir, livrant passage à un être vivant.

Les trois jumelles se braquèrent aussitôt dans la même direction. La créature jaillie des flots se hissait sur la berge, et, détail étonnant, il s'agissait d'un Indien.

— L'un de ces fameux pèlerins ! précisa Maubry, Regardez. Il abandonne son scaphandre autonome, grâce auquel il a pu nager sous les eaux. Il le dissimule dans une petite grotte dont il obstrue l'entrée avec un rocher.

— Vite ! hurla Blake, impulsif. Il faut s'emparer du vieillard !

— Non, fit Maubry. Nous gâcherions tout. D'ailleurs, avant que nous ayons parcouru la distance nous séparant de cet homme, celui-ci aura disparu. Observez-le. Le voilà, appuyé sur son bâton. Il se glisse entre les rochers. Ça y est, nous l'avons perdu de vue. Avez-vous bien repéré l'endroit, Blake ?

— Oui. Allons-y.

Tous trois abandonnèrent leur poste d'observation et coururent à leur hélicoptère. Ils s'engouffrèrent précipitamment dans le cockpit.

— Pourrons-nous poser l'hélico, là-bas ? demanda Joë.

— À cent mètres, répondit Blake, lançant les turbines. Je connais le coin.

L'appareil bondit dans les airs. Il rase le plateau et parcourut facilement les huit cents mètres le séparant de l'endroit où le pèlerin avait abordé. Nos amis crurent, un moment, qu'ils pourraient même observer le vieillard au bâton, mais leur espoir fut déçu. L'énigmatique personnage s'était volatilisé. Peut-être même avait-il décelé l'hélicoptère et se cachait-il dans quelque anfractuosité. À moins que,

grâce à une onde porteuse...

— Il a disparu, gronda Blake. Mais nous retrouverons son scaphandre. Que diable fabriquait-il, sous les eaux ? Ce n'est plus un sport de son âge.

— Ces vieillards, Blake, exposa Maubry, n'ont pas l'âge qu'on leur donne. Sous leur aspect débile se cache une robustesse d'homme en pleine énergie. Croyez-moi. Celui-là ne se livrait pas à la pêche sous-marine. J'ai ma petite idée là-dessus.

Blake amena l'hélico près d'un amoncellement de rochers. Il découvrit une place juste assez large pour poser l'appareil. Sitôt à terre, nos amis se ruèrent vers le lac.

— Vous êtes sûr que c'était ici, Blake ? questionna Joë, hésitant.

— Certain. Regardez cet entablement, au-dessus de l'eau.

— Je me souviens l'avoir vu dans les jumelles. Alors, O.K. Cherchons le scaphandre.

Ils déplacèrent des rochers. Finalement, ils découvrirent ce qu'ils cherchaient dans une anfractuosité où il fallait ramper pour pénétrer.

Blake ramena le scaphandre. Nos amis l'examinèrent aussitôt et ils constatèrent immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'un scaphandre terrestre. Il était totalement transparent, léger avec un complexe appareillage respiratoire.

— Voyez, disait Jo  , triomphant. Pas de bouteilles d'oxygène. Un truc qui, certainement, fournit de l'air terrestre chimiquement. Mais après ça, ne venez pas soutenir que les pèlerins de Kon-Tiki ne viennent pas d'une autre planète !

— Ahurissant ! dit Blake, en enfournant un chewing-gum dans sa bouche. Mais je n'y comprends plus rien ! Ces créatures prêchent une religion qui, jadis, a existé sur la Terre. Comment expliquez-vous cette contradiction ?

— Pour le moment, on ne l'explique pas, avoua Maubry. Mais nous avons découvert une piste. Gardons-nous d'alerter la police. Un déploiement de forces sur les bords du lac g  cherait tout. Par contre...

Jo   devint mystérieux. Il se tourna vers le technicien :

— Filez au village le plus proche, Blake, et ramenez-moi un scaphandre de plongée.

— Quoi ? Vous voulez...

— Bien sûr. C'est au fond du lac qu'il faut chercher le mystère.

— Alors, je ne vous laisserai pas descendre seul.

— Je vais vous confier un autre « job », pendant ce temps. Le type qui a laissé son scaphandre extra-terrestre viendra le récupérer. Vous l'accueillerez, Blake. Vous m'avez dit que vous pratiquiez la boxe. Eh bien, il s'agira de mettre K.O. le pèlerin et de le ficeler comme un saucisson. D'ailleurs, je serai là pour vous donner un coup de main car je n'espère pas m'attarder sous l'eau. Simple exploration... Ah ! Vous

sortirez aussi la caméra sous-marine. Robeson veut de l'inédit, ne l'oublions pas. Et je n'ai plus que vingt-quatre heures pour envoyer mon article.

Blake esquissa une magnifique grimace et se dirigea vers l'hélico. Il s'installa aux commandes et décolla. Quand l'appareil eut disparu, Joan se blottit dans les bras de son fiancé. Une terrible inquiétude ternissait ses yeux verts.

— Joë, tu devrais accepter la proposition de Blake. Laisse-le t'accompagner. Oh ! Je sais. J'ai confiance en tes qualités de plongeur mais des dangers insoupçonnables te guettent peut-être.

Maubry embrassa la jeune fille. Il la serra contre lui. Le soleil se levait et irisait les sommets. La neige et la glace étincelaient. Comme étincelait le regard du téléreporter, au seuil d'un nouvel épisode de sa vie mouvementée.

— N'aie crainte, chérie, je ne m'attarderai pas. D'ailleurs, si Blake m'accompagnait, tu resterais seule et tu pourrais être surprise par le retour du pèlerin. Or, que ferais-tu si le pseudo-vieillard se dressait devant toi ?

— Je... euh... hésita Joan.

— Tu vois, tu serais désorientée. Et puis je serai plus rassuré en te sachant avec Blake.

— Très bien, Joë. Mais promets-moi d'être prudent.

Maubry promit. Puis les deux jeunes gens attendirent le retour de Blake. Quand l'hélico apparut, une heure plus tard, le soleil était déjà à la verticale. Joë et sa fiancée s'étaient débarrassés de leurs chauds vêtements.

Blake les rejoignit rapidement. Il ramenait deux scaphandres autonomes et Maubry grimaça, désignant les combinaisons :

— Je vous ai prié de ne pas m'accompagner. Vous en savez les raisons. De plus, je vous charge de la protection de Joan.

— O.K., mais j'ai amené ce second équipement en cas de nécessité. On ne sait jamais. Des fois que vous auriez besoin d'un coup de main... Je me les suis procurés à un village aymara. J'ai eu un sacré mal à les louer, car les Indiens se méfient de plus en plus... Vous y allez, Maubry ?

— Oui. Aidez-moi à m'équiper. Parfait, le scaphandre possède deux bouteilles et une lampe frontale. Passez-moi aussi la caméra sous-marine.

Joë s'habilla chaudement et revêtit la combinaison caoutchoutée, collante. Blake lui chaussa les palmes. Avant de rabattre le casque, Joan embrassa longuement son fiancé :

— Tu m'as promis, Joë. Souviens-toi !

— D'accord, je ne m'attarderai pas pour cette fois-ci. Simple reconnaissance. À tout à l'heure, chérie. Prépare-moi quelque chose de

chaud. J'en aurai besoin. L'eau paraît glacée.

Le téléreporter abaissa son casque. Il ressembla à une créature extra-terrestre. Il sourit à travers le hublot. Un sourire à Joan et un salut de la main à Blake. Puis, lentement, gauchement, il s'avança vers le lac. Il se retourna une dernière fois avant de plonger. Enfin il disparut sous les eaux, avec la caméra.

*
* * *

— Allons, miss Wayle, ne vous inquiétez pas. Cela fait à peine une demi-heure que votre fiancé est parti. Comme il possède une montre sous-marine, il sait exactement à quoi s'en tenir.

— Dommage, soupira Joan, que son scaphandre ne soit pas muni d'un émetteur récepteur.

— Les ondes radio ne se propagent pas sous l'eau et jusqu'à présent, il n'a pas encore été possible de communiquer avec des plongeurs autrement que par un câble téléphonique. L'autonomie d'un submersible ou d'un scaphandre a l'inconvénient du complet isolement.

Joan marchait nerveusement sur la grève. À mesure que les minutes s'écoulaient, son anxiété augmentait. Blake tentait de la rassurer mais lui aussi s'inquiétait. Non seulement Maubry s'attardait plus que le temps convenu, mais sa réserve d'oxygène risquait de s'épuiser. Les bouteilles donnaient à peu près deux heures d'autonomie. Certes, en une heure de plongée, on pouvait aller fort loin, mais il fallait songer au retour.

— Maubry a déjà fait de la plongée ? demanda Blake, soucieux.

— Évidemment ! Il pratique la pêche sous-marine. Vous pensez bien qu'il ne serait pas parti à la légère.

— Naturellement ! fit le technicien en grimaçant. En principe, il devrait être sur le chemin du retour, car cela fait plus d'une heure que...

— Une heure ! gémit Joan. Mon Dieu !... Pourvu que...

— Voulez-vous que je parte à sa recherche ? proposa Blake, dévoué.

Un dilemme secoua la jeune fille. Elle avait grande envie d'accepter l'offre du technicien mais d'autre part, elle désobéissait à Joë. La perspective de rester seule au bord de ce lac mystérieux ne l'enchantait pas. Les Indiens restaient hostiles, méfiants. Et puis, stupidement, Joan avait peur. Une peur irraisonnée de l'inconnu. Non ! Non ! Elle ne voulait pas rester seule.

Blake le comprit et il renonça à endosser le second scaphandre. Mais jamais le temps ne parut si long à Joan Wayle. Maintenant, elle tremblait pour la vie de Joë. La surface du lac demeurerait

immuablement rigide, tranquille. Ah ! Que n'aurait-elle pas donné pour entendre l'eau s'agiter, gargouiller, s'ouvrir sur le passage d'un être cher...

— Blake, croyez-vous que le... l'Indien qui, ce matin, a émergé du lac, reviendra ? demanda la journaliste, pour détourner son angoisse.

— Certainement. Il a laissé son scaphandre. Il compte donc le reprendre. Mais peut-être demain, ou après-demain. De toute façon, nous serons là pour l'accueillir. Il ne nous échappera pas et nous le livrerons à la police. Par diverses méthodes, il parlera. Alors nous apprendrons les véritables intentions des pèlerins de Kon-Tiki.

— Blake, dit Joan, livide. Ça fait presque deux heures que...

Elle n'acheva pas. Elle était morte d'inquiétude. Le technicien, aussi, était ennuyé. Il aurait dû accompagner Maubry, malgré le refus de ce dernier.

— Deux heures ! songea Blake, l'œil rivé à sa montre. Maubry ne doit plus avoir d'oxygène. Il lui est certainement arrivé quelque chose. Pour lui, c'est l'asphyxie lente, la terrible agonie sous les eaux, prisonnier des herbes ou des rochers, dans l'incapacité d'appeler à l'aide. Pauvre Joan !

Blake aurait défendu la jeune fille devant un danger. Mais il était incapable de la consoler. Il ne savait pas dire les mots de réconfort. Ce n'était pas sa faute.

À genoux près du lac, la tête dans ses mains, la jeune fille pleurait doucement. Elle avait perdu l'espoir.

CHAPITRE IV

Quand Joë Maubry disparut sous le lac, il se trouva immédiatement au milieu d'un décor glauque. Des poissons effrayés fuyaient devant lui. La pureté de l'eau se diluait dans le soleil et offrait une luminosité intense.

La profondeur augmentait rapidement à mesure que le nageur s'éloignait de la côte. L'obscurité s'épaississait. Bientôt, Joë dut allumer sa lampe frontale.

Battant des pieds en cadence, sa longue silhouette ressemblait à celle d'un squal, ou à celle d'un monstre marin inconnu. De multiples bulles d'air s'échappaient de son appareillage respiratoire. Le rayon de sa lampe traçait le chemin et débusquait l'ombre.

Il côtoya une mer d'herbes. De l'herbe fine, longue, ondulante, d'aspect foncé, visqueux. Maubry la contourna. Il nageait maintenant au fond du lac et parfois, il soulevait de petits tourbillons de boue. Puis le sol se durcit. Des graviers apparurent, des rochers.

Joë traînait la caméra sous-marine. Peut-être n'aurait-il pas l'occasion de l'utiliser mais il l'avait au moins sous la main. Il songea à Joan et à Blake. Sa montre lui apprit qu'il nageait depuis un quart d'heure. Il avait dû parcourir quatre ou cinq cents mètres, peut-être davantage.

La profondeur variait entre vingt-cinq et trente mètres. Joë respirait parfaitement et le scaphandre compensait la pression. Il nagea encore un quart d'heure, sans rien découvrir d'anormal. Il est vrai qu'il ne pouvait explorer l'entière superficie du lac, trop vaste. Il pensait simplement dénicher l'endroit d'où venait le mystérieux nageur surpris à l'aube par les jumelles des reporters.

Oui, avec qui avait rendez-vous le mystérieux pèlerin de Kon-Tiki, probablement issu d'une autre planète ? Que cherchait-il sous les eaux du Titicaca ? À moins que...

Maubry était persuadé qu'il suivait la bonne voie. Tant et si bien qu'il poursuivit son chemin à travers le décor aquatique et un silence impressionnant. Ah ! Ce silence des fonds sous-marins ! Un silence rigoureux, total, sans altération, qui, pour le novice, restait angoissant. Le silence et puis aussi l'obscurité, l'ombre, la nuit rendant la sécurité incertaine. L'ombre seulement troublée par le pinceau ridiculement mince de la lampe frontale. Un rayon de lumière en disproportion avec l'énorme, la prodigieuse nuit de l'abîme.

Joë avait déjà connu de telles sensations lors de ses pêches sous-

marines le long des côtes de Floride, dans un décor tropical. Il aimait glisser dans l'eau cristalline, tiède, et rivaliser d'adresse avec les poissons aux couleurs éclatantes.

Un nouveau coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était parti depuis quarante minutes. Certes, il lui restait suffisamment d'oxygène pour rentrer mais il fallait compter avec l'imprévu, les difficultés éventuelles. De plus, Blake et Joan plus particulièrement, s'inquiéteraient. Oh ! Oui. Il imaginait sa fiancée, prostrée au bord du lac, pleurant, la tête dans les mains. Comme Joan l'aimait !

Déjà, même, il s'était trop attardé. Il avait promis qu'il rentrerait au bout d'une heure. Il s'apprêtait donc à faire demi-tour lorsque sa lampe « accrocha » quelque chose de brillant, de scintillant.

Poisson aux écailles argentées ? Joë s'avança encore de quelques mètres. Alors il resta pétrifié. D'abondantes gouttes de sueur roulèrent sur son visage. Ses yeux s'agrandirent.

« C'est bien ce que je pensais ! évoqua-t-il. Le pèlerin est venu de LÀ ! Une tanière inexpugnable, insoupçonnable... »

Maubry, rassemblant son énergie, braqua sa caméra étanche. Il filma la scène. Quand il jugea suffisante la longueur de pellicule, il voulut s'esquiver, discrètement.

Mais que se passa-t-il soudain ? Joë ne fut plus maître de ses mouvements. Irrésistiblement, une force l'attirait vers la CHOSE. Alors, bien qu'il en comprît l'inutilité, il appela au secours. Qui pouvait l'entendre, sous les tonnes d'eau du lac ?

Personne. Son cri s'étouffa sous son casque et lui meurtrit les oreilles. Il ne récidiva pas. Il s'abandonna au destin.

*
* * *

L'étrange créature manipula un volant crénelé et aussitôt, la vision se modifia et devint d'une netteté surprenante, d'un relief saisissant. Sur un écran bombé surgissait une scène aquatique, un décor sous-marin. La scène montrait Joë Maubry, filmant le fascinant vaisseau spatial, posé au fond du lac.

Car il s'agissait bien d'un engin interplanétaire, sphérique, muni de plusieurs hublots. La boule d'acier reposait sur des amortisseurs spéciaux la maintenant en équilibre. Des ancres magnétiques adhéraient fortement au fond rocheux. D'ailleurs, rien ne venait troubler la stabilité du vaisseau. De sa cachette sous-marine, il passait inaperçu mais divers systèmes de détection le maintenaient en contact avec l'extérieur, notamment des télé-écrans. De cette masse métallique émergeait une sensation de puissance, d'invincibilité.

Donc, une créature bizarre observait Maubry. Elle ne ressemblait

pas à un Terrien. Du moins pas totalement. Elle avait un visage allongé, des yeux ronds, enfoncés dans des orbites cerclées de poils noirs et courts, des oreilles effilées qui atteignaient le sommet du crâne. La curiosité de ce crâne même se soulignait par une imposante masse charnue courant d'avant en arrière, formant comme une crête et se hérissant de poils identiques à ceux des paupières, mais plus longs.

La taille générale était nettement inférieure à celle d'un Terrien. La créature se déplaçait sur deux jambes courtes, trapues. Le reste de l'anatomie s'assimilait à l'espèce humaine. D'ailleurs, un air terrestre emplissait l'étrange vaisseau. L'inconnu disposait donc d'un appareil respiratoire apparemment analogue à celui des hommes. Du sang circulait dans des vaisseaux dont certains même saillaient sous une peau jaunâtre.

La créature décrocha un genre de microphone et prononça, dans un dialecte inconnu, mais qui était celui de l'antique race inca :

— Venez, Rango-Cápac. J'ai quelque chose à vous montrer. Quelque chose de très important.

Trente secondes plus tard, Rango-Cápac apparut. Il différait totalement de la créature décrite plus haut. Il ressemblait à un Quechua. Il avait les lèvres un peu épaisses, le front large, le nez légèrement épaté. Mais il ne portait pas le costume ancestral des anciens Incas. Une combinaison rosée, certainement en matière synthétique, moulait son corps assez musclé. Un vêtement semblable, mais d'une autre couleur, habillait la créature extra-terrestre. On ne comprenait pas bien comment deux êtres aussi dissemblables pouvaient se côtoyer dans une nef probablement venue d'un autre monde.

Notons cependant que Rango-Cápac, comme son compagnon, portait en sautoir une minuscule boîte métallique. Précisons immédiatement qu'il s'agissait d'un traducteur linguistique car les deux inconnus ne parlaient pas le même langage. Pourtant, la conversation avait lieu en ancien dialecte inca.

Les yeux étincelants de Rango-Cápac s'orientèrent vers l'écran et aperçurent Joë Maubry.

— Un Blanc ! grommela l'Inca, les poings crispés. Il nous épie. Mieux : il nous filme. L'idiot ! Ne comprend-il pas que nous le surveillons ? Capturez cet audacieux, Yac, sinon il racontera au monde la découverte de notre astronef. Or, au développement de son film, les incrédules le croiront.

Yac sourit, découvrant une mâchoire édentée s'expliquant par une nourriture synthétique, sous forme de poudre. Il enfonça une touche.

Silencieux, des rayons paralysants giclèrent et enrobèrent le téléreporter, incapable de se dégager. Une autre touche, sur un clavier. Maubry fut happé littéralement par une force insurmontable.

Un sas s'ouvrit dans la colossale structure métallique de la nef et absorba notre malheureux ami. Puis le sas se referma. Des pompes entrèrent en action et chassèrent l'eau.

Yac et un compagnon accueillirent Maubry et l'aidèrent à se débarrasser de son scaphandre. Alors Joë comprit qu'il se trouvait aux mains de créatures extra-terrestres. Il ne put s'empêcher de penser que là-haut, en surface, Blake et Joan s'inquiétaient.

À sa grande surprise, Yac parla en américain, par le truchement du traducteur polyglotte :

— Rango-Cápac vous attend.

La stupeur cloua Joë sur place :

— Vous avez bien dit Rango-Cápac ?

— Oui. Vous le connaissez donc ?

— Euh... de nom. Je croyais à une fumisterie.

Bientôt, notre ami se trouva en face du « descendant » de Kon-Tiki. Là encore, la stupéfaction le figea. Il avait devant lui un Inca en collant rose ! De quoi déséquilibrer le meilleur système nerveux ! Sans compter la présence de cet étrange vaisseau au fond du lac et ces créatures abominablement inesthétiques...

— Eh bien ! commença l'Inca, ironique, je suppose que vous élargissez vos connaissances en pénétrant dans cette nef. Tout est nouveau pour vous. Nouveau et ahurissant. Américain, n'est-ce pas ?

— Oui. Joë Maubry, reporter de T.V. Vous allez m'expliquer ce que vous fabriquez ici et ce que vous voulez à l'humanité.

— Vous le savez parfaitement, grâce à nos prêcheurs. Pourquoi répéter toujours la même chose ? J'ai horreur de l'inutilité.

Joë désigna Yac et son compagnon :

— Ces... ces types bizarres...

— Des Sidoriens. Ils habitent une planète analogue à la Terre, dans le système solaire d'Alpha du Centaure. Il nous a fallu six années, à la vitesse de la lumière, pour parvenir jusqu'ici.

— Vous dites « nous »... remarqua Maubry adroitement. Étiez-vous donc du voyage ?

— Naturellement !

— Je ne comprends pas. Vous ressemblez à un Terrien.

— Je suis un Terrien, affirma Rango-Cápac, un digne descendant de Manco-Cápac et de Mama-Occlo, fondateurs du puissant empire de Cuzco.

— Je comprends de moins en moins ! soupira le fiancé de Joan.

— Vous n'avez pas à comprendre pour l'instant ! gronda l'Inca, d'une voix vibrante. Je constate simplement un détail : nous vous avons surpris en train de filmer notre vaisseau.

— Je faisais mon travail, riposta Maubry. Je suis reporter.

— Vous me l'avez dit. Nous avons atterri ici discrètement, sans

attirer l'attention, grâce à notre système antiradar. Or, nous désirons conserver l'incognito aussi longtemps que notre mission ne sera pas achevée.

— Et... ça demandera longtemps ? ironisa Joë.

— Certainement. Nous ne nous sommes fixé aucun délai. De toute manière, monsieur Maubry, nous ne vous relâcherons pas tant que ce délai ne sera pas écoulé.

— Mais enfin, s'écria le téléreporter, exaspéré, cette incarcération forcée ne se justifie pas !

— À vos yeux, certainement. Je vous ai exposé nos motifs. En attendant, je vous conseille de vous montrer un peu moins... nerveux, car nous disposons de moyens pour calmer les récalcitrants. À commencer par la mise en hypothermie.

Joë comprit qu'il n'avait aucune chance de fléchir la décision de Rango-Cápac. Aucune chance, non plus, d'échapper à la vigilance de ses geôliers. Il suivit Yac dans une cabine, et, quand il fut seul, en proie à ses pensées, il s'affala sur la couchette, résigné, désespéré.

Bien sûr, Blake partirait à sa recherche. C'est justement ce qui tourmentait Maubry. Non seulement Joan demeurerait seule, à la merci d'un danger, mais Blake se ferait également capturer par les occupants du vaisseau en provenance de Sidor. Ce qui n'arrangerait rien.

Sidor, gravitant à six années-lumière... Comment Rango-Cápac avait-il pu contacter les Sidoriens et les inciter à venir sur Terre avec l'un de leurs astronefs sphériques ? Ce problème restait un mystère. Un mystère que Maubry voulait percer, à tout prix.

Il ne renonçait pas. Il tenait entre ses mains l'un des plus sensationnels articles de sa carrière.

Il se dressa, résolu, se composant un masque énergique. Il serra les poings. Son regard lança des éclairs. Il gronda :

— Je vous jure, patron, que je sortirai de ce pétrin et que vous aurez de quoi meubler vos rubriques de faits divers ! Des commentaires, à défaut de films... Joan vous expliquera pourquoi je n'ai pu envoyer mon article comme prévu dans les quarante-huit heures. Quand elle vous apprendra ma disparition, vous lui pardonnerez de vous avoir dérangé.

*
* *
*

— Regardez, Rango-Cápac.

Yac désignait à nouveau l'écran bombé. La scène montrait Joan Wayle et Blake, à côté de l'hélico frappé aux couleurs de la T.V. américaine, Joan pleurait et Blake, maladroitement, essayait de la

consoler.

— Les compagnons de M. Maubry, dit l'Inca sourdement. Ils s'inquiètent de la disparition du reporter.

Une lueur d'anxiété fulgura dans les yeux du Sidorien :

— Imaginez qu'ils s'élancent à la recherche de leur ami et plongent à leur tour sous les eaux du lac. Ils nous découvriront. Un danger plane sur nous.

— Vous exagérez, Yac. Vous ne comprenez pas la race humaine. Avant de s'aventurer sous le lac, les compagnons de Maubry prendront certaines précautions. Cela exigera du temps. Actuellement, votre inquiétude ne se justifie pas. Nous aurons tout loisir d'agir quand les circonstances le nécessiteront... et s'aggraveront. Pour le moment, contentons-nous de rester extrêmement vigilants en surveillant les abords du lac. Vous n'ignorez pas que nous tenons absolument à passer inaperçus des Terriens. En conséquence, il convient de ne pas attirer l'attention par des actions inconsidérées. Capturer les curieux nous est, certes, chose facile. Mais nous risquons d'éveiller les soupçons. Il est déjà navrant que ce reporter se soit montré trop audacieux.

— Mais vos compagnons, Rango-Cápac... vos compagnons qui actuellement, répandent votre ancienne religion et convertissent des milliers d'Indiens...

— Eh bien ? fit l'Inca en fronçant le sourcil.

— Croyez-vous qu'ils passent inaperçus ? Tôt ou tard, la police les arrêtera. Déjà, certains esprits les prennent pour des envoyés d'une autre planète.

Rango-Cápac se mit à rire :

— Ah ! Ah ! La police... Elle ne relèvera rien contre eux et sera obligée de les relâcher. D'ailleurs, mes compagnons disposent de tous les moyens pour échapper à d'éventuels poursuivants ou agresseurs. Quand on veut libérer un peuple, Yac, il faut d'abord lui inspirer confiance. Bientôt, les Indiens d'Amérique seront convertis à la même religion. Leur unité s'affirmera. Alors, nous libérerons nos frères du joug des Blancs. Nous assisterons à la naissance d'une quatrième race. Cette race deviendra la plus puissante de la Terre. Elle aura sa revanche. L'empire de Cuzco renaîtra. Il inspirera le respect, la crainte.

— Les Blancs, les Jaunes et les Noirs, s'ils s'associent, formeront une coalition puissante, remarqua Yac.

— D'abord, ils ne s'associeront pas. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu des individus de races et de religions différentes, s'associer pour bâtir une civilisation. Trop de points les divisent. Les Blancs restent ambitieux ; les Jaunes sont surpeuplés et ont trop à faire avec leurs divisions internes ; les Noirs n'ont pas encore assez évolué, bien

qu'ils soient libérés de l'asservissement. Même en admettant cette triple coalition, Yac, nos moyens dépassent ceux de la Terre.

— Ne mésestimez pas la puissance des Blancs. Vous m'avez conté leur histoire. Leur intelligence...

— Ils ont asservi la race rouge ! coupa l'Inca, violemment. Je ne le leur pardonnerai jamais ! Jadis, les Blancs gouvernaient la Terre. Maintenant, ils ont dû partager ce privilège avec les Jaunes et les Noirs. Demain, les Rouges entreront dans la compétition. Ils gagneront, parce que nous leur apporterons les éléments du succès. L'unité ressoudée, notre peuple...

— VOTRE peuple, rectifia le Sidorien.

— Vous avez raison, Yac. Mon exaltation est si grande que je vous inclus dans la race indienne. Excusez-moi. Je disais donc que mon peuple à l'unité ressoudée occupera la place prépondérante qui lui revient.

Yac sourit. Il appuya sur un contacteur et l'écran s'éteignit. Il songea sans doute à tous les événements qui avaient précédé la venue de l'astronef sur la Terre. De cœur et d'esprit, il était aux côtés de Rango-Cápac.

— La grande revanche a commencé, prononça-t-il solennellement. Rien ne l'arrêtera.

*
* *

— Blake, que faites-vous ? interrogea sévèrement Joan en observant le technicien qui enfilait le second scaphandre.

Le brave Blake esquissa la plus abominable grimace de sa carrière. Comme un gamin pris en faute, il hocha la tête. Joan venait de le surprendre à bord de l'hélico, en train de s'équiper.

— Vous voyez, je...

— Quittez immédiatement cette combinaison, et renoncez à votre projet ! Je sais qu'il part d'un noble sentiment. Je vous en remercie, Blake, et excusez mon ton un peu autoritaire. Je n'ai vraiment pas l'habitude de commander à un homme. Mais écoutez au moins ma prière : ne me laissez pas seule !

— Vous ne risquez rien. Nous saurons au moins ce qui est advenu de votre fiancé. Nous restons là, dans l'angoisse... Depuis dix minutes, Maubry a épuisé sa réserve d'oxygène.

Joan Wayne avait séché ses pleurs. Elle s'efforçait de réagir, d'imaginer que tout n'était peut-être pas perdu. Elle insista :

— Renoncez à plonger, Blake. Voudriez-vous que le lac fasse une victime de plus ?

— Votre fiancé n'est peut-être pas mort.

— Je le souhaite ardemment. Mais comme lui, vous pourriez disparaître à la suite d'étranges circonstances. Non. Mieux vaut alerter la police. Elle enverra des hommes-grenouilles. Alors, vous pourrez plonger avec eux.

Le technicien hésita quelques secondes puis, devant le visage suppliant de la jeune fille, il céda. Il retira à regret sa combinaison étanche et s'installa devant l'émetteur radio de l'hélicoptère. Il coiffa les écouteurs et décrocha le microphone. Le petit écran de T.V. s'éclaira :

— Allô... La police de Puno ?

Un homme en uniforme, casquette à visière sur la tête, s'encadra sur l'écran :

— Ici poste central de Puno. Que désirez-vous ?

Blake expliqua les motifs de son appel, brièvement, puis ajouta :

— Hâtez-vous. Peut-être retrouverons-nous mon infortuné camarade.

Le policier haussa les épaules :

— Ça dépend. Le lac est vaste. Votre ami n'aurait jamais dû s'aventurer seul sous l'eau. Il prenait des risques considérables.

— Le fond du lac est mauvais ?

— Pas exactement. Mais on peut s'égarer. C'est ce qui a dû arriver à votre compagnon. De toute manière, si sa provision d'oxygène est épuisée, nous ne pourrons plus grand-chose, à part rechercher son corps. Je m'excuse de me montrer aussi... brutal, catégorique, mais notre équipe d'hommes-grenouilles opère dans un autre secteur, actuellement. Je vais la prévenir et elle vous rejoindra le plus tôt possible. Restez sur place en attendant.

— Très bien, merci.

Blake raccrocha, un peu navré. Il avait espéré un secours immédiat. En fait, la police semblait se désintéresser de l'affaire.

— Je suis désolé, miss Wayle.

— Ce n'est pas votre faute. De toute façon, l'alerte est donnée. Les hommes-grenouilles viendront.

La gorge serrée, les yeux rouges, Joan saisit le bras du technicien. Ce dernier tressaillit. Jamais il n'avait vu la journaliste aussi pâle. Il la sentait défaillante.

— Blake, parlez-moi franchement. Croyez-vous qu'il y ait un espoir de retrouver Joë vivant ?

La question embarrassait sérieusement le correspondant local de la T.V. qui ne désirait pas ôter toutes les illusions à Joan, ni aussi la leurrer.

Il répondit habilement :

— L'espoir subsiste. Maubry a pu être capturé par des créatures inconnues qui le retiennent dans leur repaire sous-marin.

— Voyons, Blake, il n'existe pas de créatures aquatiques.

— Votre fiancé parlait toujours d'êtres venus d'un autre monde. Afin de passer inaperçus, ils ont élu domicile au fond du lac, soit dans une cité, soit dans un vaisseau. Car si Maubry n'a rencontré personne, c'est qu'il se sera égaré. Alors...

La figure de Blake s'assombrit. Ses traits se crispèrent. Pourtant, Joan trouva un argument capable d'augurer favorablement l'avenir :

— Soyons logiques. Si Joë s'était égaré, s'il avait constaté que sa réserve d'oxygène s'épuisait, il aurait tout bonnement remonté à la surface !

— C'est vrai ! s'exclama Blake en se frappant le front. Je n'y avais pas songé. Reste donc la possibilité d'un accident : des herbes qui paralysent les mouvements ; une faille dans laquelle on s'engage et où l'on reste coincé ; un fond boueux dans lequel on s'enlise...

— Je vous en prie, Blake ! trancha la jeune fille en se mordant les lèvres. Je me passe volontiers d'un luxe de détails.

— Excusez-moi. Un bon nageur doit normalement s'en sortir car son expérience lui signale le danger. Maintenant, vous devriez vous reposer un peu en attendant les hommes-grenouilles. Vous êtes rompue.

— C'est vrai, je me sens fatiguée. Je consens à m'allonger dans l'hélico. Mais promettez-moi de ne pas vous éloigner. Le pèlerin peut revenir et replonger dans le lac.

— Je l'attends de pied ferme ! assura le technicien en sautant sur le sol. Mais ça m'étonnerait qu'il vienne se jeter dans la gueule du loup. En attendant, son scaphandre intéressera sûrement les policiers.

Il s'assit sur un rocher et alluma une cigarette. Il fuma lentement. La fumée s'étirait avec nonchalance dans l'air maintenant tiède de l'après-midi. Le soleil brillait dans un ciel de cristal, d'un bleu uniforme. Les sommets enneigés se découpaient comme des aiguilles de glace. Le lac miroitait.

Dans l'hélico, Joan s'était assoupie. Mais dormait-elle vraiment ? Non. Les yeux fermés, elle pensait à Joë. Elle n'imaginait pas que son fiancé était vivant, captif d'un mystérieux vaisseau de l'espace et de non moins mystérieuses créatures, aussi disparates les unes que les autres.

Pourtant, en elle, l'espoir renaissait. Elle éludait la thèse de l'accident, car elle avait confiance en Joë, en ses qualités de nageur sous-marin. Non. Il n'aurait pu se laisser bêtement surprendre par des herbes, une faille, de la boue...

CHAPITRE V

Quand l'hélicoptère de la police apparut dans le ciel, le soleil déclinait déjà à l'horizon. Les zones d'ombres s'élargissaient avec rapidité, comme une lèpre. Les pics se violaçaient, se voilaient pudiquement de brume. L'air fraîchissait. Le thermomètre baissait à vive allure. L'atmosphère s'humidifiait.

Blake et Joan Wayle accueillirent les policiers. Un sergent commandait la section d'hommes-grenouilles, composée de quatre plongeurs.

Il salua :

— Puno m'a averti. Désolé, nous étions à l'extrême nord du lac. Nous sommes venus directement. Si j'en crois le poste central, l'un de vos camarades a disparu au cours d'une plongée solitaire.

— Oui, approuva Blake. Il s'agit de Joë Maubry, de la T.V. américaine.

Le sergent, mine renfrognée – car il revenait déjà d'un dur labeur – orienta son regard vers l'hélico de nos amis. Il reconnut rapidement les insignes de la Télévision.

— Je vois, grommela-t-il. Qu'est-ce qui vous a attirés particulièrement dans ce coin ?

— Heu... c'est-à-dire... commença Blake, hésitant.

Le technicien se tourna vers Joan afin de solliciter son avis. Il ne savait trop s'il devait parler ou pas. Il avait bien expliqué au poste central de Puno qu'il recherchait des indices sur l'« affaire Kon-Tiki », mais il n'avait pas mentionné la découverte de l'étrange scaphandre utilisé par l'un des mystérieux pèlerins.

Joan, qui tenait plus qu'un autre à accélérer les opérations, vint au secours de Blake. Elle avoua franchement aux policiers ce qui s'était passé le matin même, et ce qui avait décidé son fiancé à l'exploration du lac.

Les policiers péruviens, tous des gaillards taillés en athlètes, hochèrent la tête, peu convaincus.

— De diverses enquêtes, expliqua l'un d'eux, il ressort que l'existence de ces fameux « prêcheurs » n'est pas un mythe. Encore faut-il accueillir les déclarations des Indiens avec une certaine réserve. Car, pour l'heure, aucun Blanc n'a aperçu ces énigmatiques personnages.

— Si, nous ! assura Blake d'une voix vibrante. D'abord en Bolivie, dans un temple de la Cordillère. D'ailleurs, nous avons fait un rapport

à La Paz. Ensuite ici, ce matin...

— Pourriez-vous nous montrer le scaphandre utilisé par cette personne, et que vous prétendez avoir déniché dans une anfractuosité de rocher ? exigea le sergent, encore sceptique.

— Volontiers ! acquiesça Joan. Suivez-moi.

Elle conduisit les policiers vers la petite grotte, en bordure du lac, où, le matin même, elle avait découvert la combinaison transparente en compagnie de Joë et de Blake. Joë avait replacé le scaphandre dans l'anfractuosité, en espérant que son propriétaire viendrait le rechercher, ce qui aurait permis de l'appréhender.

Parvenue devant la grotte, dont l'entrée, basse, s'arrondissait à moins de cinquante centimètres du sol, Joan s'agenouilla et allongea sa main dans la cavité. Elle poussa aussitôt une exclamation :

— Blake ! appela-t-elle, surprise.

— Eh bien ? fit le technicien. Qu'avez-vous ?

— Le scaphandre n'est plus là ! N'y avez-vous pas touché ?

— Certainement pas. J'étais simplement chargé de surveiller la région. Je n'ai vu personne. Il est vrai qu'au cours de l'après-midi, alors que vous vous reposiez dans l'hélico, je me suis assoupi sur un rocher. Je doute quand même que le plongeur du matin soit venu reprendre son bien pendant ce temps-là.

Joan se redressa, pâle :

— Le fait est là, Blake, troublant, désorientant : la combinaison a disparu.

Les cinq policiers sourirent, ironiques. Pas un instant, ils n'avaient cru à l'histoire de ce scaphandre extra-terrestre. Le sergent croisa les bras sur sa poitrine. Sa voix se durcit :

— Quand vous aurez fini de nous raconter des blagues, nous pourrions peut-être passer aux choses sérieuses !

— Mais, protesta Joan, navrée, je vous jure que le scaphandre se trouvait là ce matin. Tenez, je peux même vous le décrire. Il ne ressemblait en rien à un équipement autonome habituel. Il était transparent, sans bouteille d'oxygène...

— Ça suffit ! trancha le sergent. Vous êtes journaliste. Vous n'avez pas mal d'imagination, je suppose.

— Enfin, s'interposa Blake, quel intérêt aurions-nous à mentir ?

— Je l'ignore. Sans doute pour justifier votre présence ici, où il n'y a pratiquement pas matière au moindre article journalistique.

Joan s'accrocha au bras du policier le plus proche. Son regard exprimait la supplication. Il en devenait même bouleversant.

— Je vous en prie, croyez-moi. Mon fiancé n'est pas rentré de sa plongée sous le lac.

— Sur ce chapitre, nous vous croyons, assura l'homme en uniforme. Nous allons nous équiper et tâcher de retrouver votre fiancé. Mais

nous ne garantissons rien. Le lac est vaste. Il faudra peut-être plusieurs jours de sondages, de recherches.

— La nuit tombe, remarqua Blake. Gênera-t-elle les opérations ?

— Non, affirma le sergent. Nos lampes frontales, puissantes, suffiront.

— Puis-je vous accompagner ? J'ai un équipement et je ne suis pas novice.

Le sergent hésita, désignant Joan :

— Je n'y vois personnellement aucun inconvénient. Mais cette jeune fille ne peut rester seule. Je comprends ses angoisses. Et, dans la nuit sombre...

— L'un de vous restera auprès de miss Wayle, décida Blake. Je tiens à participer aux recherches, car Maubry était déjà mon ami, tout au moins un collègue de travail.

Le sergent accepta la proposition de Blake et les policiers s'équipèrent aussitôt. Il se transformèrent en silhouettes hideuses. Palmes aux pieds, boudinés dans leurs combinaisons étanches, ils se découpaient étrangement dans la nuit définitivement tombée.

Une nuit glaciale, avec un ciel clair piqueté d'étoiles. La surface noire du lac étirait sinistrement sa bedaine immobile, grouillante de mystère, de vie. Même le décor environnant suait l'insécurité, la sauvagerie, la nudité. Les pics, repus de soleil, dormaient dans le duvet des ténèbres. Les crevasses béaient, assoiffées de victimes maladroites. La glace et la neige halaient vers les sommets leur couverture blanche, emmitouflant les cous trapus ou fragiles des rocs et des aiguilles.

— On y va ? demanda un policier.

— O.K., approuva Blake en rabattant son casque. Allons-y !

Les lampes frontales s'allumèrent, énormes lucioles des Andes. Cinq rayons lumineux, jaunes, trouèrent la nuit, meurtrirent les ombres qui, par plaques changeantes, se débusquèrent.

Les hommes-grenouilles se mirent en route vers le lac. Ils n'avaient qu'une cinquantaine de mètres à parcourir. Ils n'eurent même pas le loisir de les franchir, car il se passa alors un phénomène extraordinaire.

*
* *

Un sifflement, de plus en plus assourdissant, emplit l'atmosphère. En même temps, il sembla que l'eau du lac bouillonnait, comme si un volcan sous-marin entraînait brusquement en éruption. Des jets de vapeur giclèrent. Puis une intense luminosité verdâtre émergea du Titicaca. Elle devint bientôt aveuglante.

Frappés de stupeur, les policiers, Joan et Blake, observaient le phénomène avec une certaine appréhension. Une espèce de boule luminescente s'éleva lentement des eaux. Sa vitesse s'accéléra à mesure qu'elle grimpait dans l'atmosphère. Sa taille, d'abord énorme, s'amenuisa, puis disparut rapidement. Quelques secondes seulement avaient suffi au vaisseau sidorien pour quitter son antre aquatique.

Le sergent glapit, à l'adresse du policier chargé de rester avec Joan et dépourvu de scaphandre :

— Menzona ! Grouillez-vous d'alerter l'aérodrome militaire de Cuzco ! Ils enverront des avions supersoniques. Peut-être pourront-ils rattraper et intercepter l'engin dont nous venons d'assister à l'envol !

Menzona courut vers l'hélicoptère de la police et s'installa immédiatement devant la radio. Il obtint Cuzco en un temps record, bien que ses mains tremblassent d'émotion. Des gouttes de sueur roulaient sur son visage et les mots sortaient difficilement de sa gorge. Néanmoins, il s'acquitta de sa tâche. À Cuzco, des avions portaient déjà, mais sans grande conviction.

— Ils n'ont aucune chance, supputa Blake. L'engin qui vient de quitter le lac possède non seulement de précieuses secondes d'avance, mais sa vitesse doit dépasser celle de nos avions les plus rapides. À l'heure actuelle, le vaisseau inconnu doit avoir franchi les couches de la haute atmosphère.

Les policiers, tout comme Blake, avaient quitté leurs palmes et leurs casques. Le ciel était redevenu noir, le lac tranquille. Le sergent approuva l'Américain :

— J'ai prévenu Cuzco pour la forme. Je sais que ça ne donnera rien. N'empêche, un mystérieux engin était caché au fond du lac. Pourquoi diable a-t-il décollé au moment précis où nous allions plonger ?

— Facile à comprendre, expliqua Blake, en offrant des cigarettes. Les occupants de cet engin nous ont décelés et, pour leur sécurité, ils ont pris la fuite. Ils avaient compris que nous allions fouiller le lac. Nous les aurions découverts.

La nuit empêchait de distinguer la pâleur de Joan. Pourtant, la jeune fille était livide. Elle haleta :

— S'agit-il vraiment d'un vaisseau aérien ?

— Évidemment ! s'exclama le sergent en tirant nerveusement sur sa cigarette. Nous n'avons pas assisté à un phénomène naturel, mais à l'envol d'un engin propulsé. Le sifflement caractérisait une énergie actionnant des moteurs. La luminosité constituait le reflet visuel de cette énergie libérée. Ce qui est curieux, c'est qu'aucun radar n'ait détecté la présence de ce vaisseau qui, un jour ou l'autre, est forcément entré dans notre atmosphère.

— Alors, conclut Joan d'une voix éteinte, Joë aurait pu être surpris par ces... ces inconnus et maintenant...

Blake saisit la main de la journaliste et la tapota :

— Je sais à quoi vous pensez. Peut-être vaut-il mieux ainsi. Si Maubry a été capturé, cela signifie qu'il est encore vivant et que nous ne découvrirons pas sa dépouille au fond du lac. Malheureusement, cette hypothèse reste une incertitude. Le problème demeure et la recherche de votre fiancé s'impose toujours.

Le sergent se caressait le menton nerveusement. Il songeait à l'histoire de ce scaphandre extra-terrestre et dont, jusqu'à présent, il niait l'existence. Peut-être que ces reporters disaient la vérité. Dans ce cas, cela supposerait que le vaisseau n'appartiendrait pas à un État terrestre. Quel bouleversement, quand le monde apprendrait l'aventure ! La curiosité, le scepticisme, l'angoisse, la peur, l'indifférence, se mêleront, s'opposeront.

— Vous êtes journalistes, exposa le sergent d'une voix sombre. Normalement, vous avertirez vos journaux respectifs. Vous êtes les deux seuls reporters à avoir assisté au phénomène. Demain, vous serez célèbres dans le monde entier.

— Si l'on nous croit ! grimaça Blake, sans enthousiasme. Vous savez, il en faut davantage au public, pour accorder confiance à l'article d'un journaliste en mal de copie. Nous n'avons même pris aucun cliché. Le public d'aujourd'hui ne possède plus la crédulité de celui de jadis. Il exige des preuves.

— Un conseil, suggéra le policier. N'ébruitez pas l'affaire. D'abord, selon vos théories, vous passeriez pour des illuminés et des radoteurs, ensuite, si votre article était pris au sérieux, il déclencherait sur la Terre la plus grande effervescence de tous les temps ! Réfléchissez aux conséquences. Naturellement, je ne puis vous couper la langue pour que vous ne parliez pas, ni vous empêcher de faire votre travail. Seulement, je vous répète : réfléchissez aux conséquences.

Menzona revint auprès du groupe, assis au bord du lac.

— Alors ? interrogea son chef, anxieux.

— Rien. Les avions envoyés en patrouille ne signalent rien de suspect au-dessus des Andes. D'ailleurs, Cuzco se demande si nous n'avons pas été victimes d'une hallucination collective. Ses radars n'ont signalé aucun O.V.N.I. [4] dans les parages. Pourtant, les détecteurs veillent sans arrêt, nuit et jour, et balaient une surface qui englobe le nord de la Bolivie, le Titicaca, la côte du Pacifique, et le Pérou. Même réponse négative à Lima, à Tacna, à Iquitos, c'est-à-dire dans les régions les plus diverses du pays. La Paz, contactée, répond de façon identique.

Blake se mit à rire :

— C'est ce que je vous disais tout à l'heure. Encore faut-il nous croire !

— Mais enfin, nous n'avons pas rêvé ! Je ne comprends pas

pourquoi les radars...

— Bah ! C'est enfantin... précisa Blake, en jetant sa cigarette. Le vaisseau inconnu doit être équipé d'un système d'antidétection.

Le sergent se dressa, maussade :

— Vous avez peut-être raison. Il était impossible de juger, même approximativement, l'endroit où l'engin a émergé du lac. La nuit fausse les distances... Vous nous accompagnez toujours en plongée ? Peut-être découvrirons-nous des indices.

— Prêt ! affirma Blake en se dressant à son tour et en rabattant son casque.

Un à un, les nageurs disparurent dans l'eau noire, sous les regards inquiets de Joan et de Menzona.

Puis la reporter du *Star Tribune* leva la tête vers le ciel. Elle, admira la pâle clarté des étoiles, frileusement pelotonnées dans le velours de la nuit. Mais en vain chercha-t-elle la luminosité verdâtre du vaisseau sidorien, ce vaisseau sphérique dans lequel Joë était captif...

*
* *

Sur ordre de Rango-Cápac, Yac avait transféré Joë Maubry dans une autre cabine du vaisseau spatial. Cette cabine, à la différence de la précédente, possédait un hublot.

Joë plongeait donc son regard avec avidité et envie, à travers l'épaisseur du verre, ou du moins une substance analogue. C'était l'un des hublots qu'il avait remarqués alors qu'il filmait l'astronef posé au fond du lac.

Il découvrait un paysage nullement aquatique. La nef avait donc quitté les entrailles du Titicaca. Mais où se trouvait-elle actuellement ? Joë l'ignorait. Pourtant, par déduction, il comprenait que le vaisseau n'avait pas quitté la Terre. Sa montre indiquait que vingt-quatre heures seulement s'étaient écoulées depuis sa capture. Or, en ce laps de temps, il était impossible de franchir les six années-lumière séparant la Terre de Sidor !

Maubry respira, soulagé. Il avait tellement peur d'être entraîné vers Alpha du Centaure ! Une telle éventualité l'effrayait car elle signifiait pour lui la détention perpétuelle.

Or, ce qu'il observait à travers le hublot, était rassurant. L'engin s'était posé dans une clairière, plus exactement au milieu d'une forêt épaisse, tropicale. De grands arbres aux troncs trapus, des paquets de fougères géantes, ceinturaient le vaisseau, enlisé comme dans une mer d'algues. Des lianes formaient des guirlandes entre les branches.

Une certaine humidité s'exsudait des feuilles larges, de ce fouillis végétal. Maubry évoqua la forêt vierge africaine ou celle d'Amazonie.

De toute manière, cela signifiait qu'il se trouvait bien loin du Titicaca, de Blake et de Joan.

Pauvre Joan ! Elle devait souffrir terriblement. Ce qui consolait un peu Joë, c'est que Blake restait avec la jeune fille. À eux deux, ils mettraient tout en œuvre pour le retrouver. À l'heure actuelle, la police devait être alertée. Mais que pouvaient les policiers ? Rien. Maubry avait vu trop de choses dans ce vaisseau pour que celui-ci ne triomphât pas facilement de ses éventuels poursuivants. Nul doute. L'astronef sidorien possédait un système antiradar, défiant tous les postes détecteurs. Maintenant à l'abri au sein d'une épaisse forêt, noyé au milieu de la luxuriante végétation, invisible de tout observateur, que risquait-il ?

Brusquement, l'attention du téléreporter fut attirée par la présence d'un animal audacieux, se balançant à une branche. Il se tenait pendu, par sa longue queue striée de noir. De petite taille, il regardait avec curiosité, et apparemment sans inquiétude, l'engin des Sidiens. Ses yeux étaient brillants, vifs, agiles. C'était un singe.

— Un ouistiti ! identifia Joë, qui avait déjà aperçu de tels animaux dans les zoos ou les ménageries.

Alors, notre ami tenta de se remémorer un ancien article, un livre, un document, voire ses études de collégien. Son sourcil se fronça sous l'effort mental. Son front se plissa. Le menton entre ses mains, il réfléchit longuement. Enfin, au bout de longues minutes, son visage changea d'expression, s'éclaira :

— Mais oui ! Le ouistiti à pinceau est commun au Brésil ! Donc, le vaisseau s'est posé dans ce pays et, très certainement, dans la forêt amazonienne. Quel refuge sûr ! Aussi sûr que le fond du Titicaca. Car l'enchevêtrement végétal forme une barrière impénétrable.

Puis, ce premier moment d'allégresse passé :

— Pourquoi Rango-Cápac a-t-il précisément choisi ce coin de notre planète ? Question de sécurité ? Je ne crois pas. Il existe, à la surface du globe, d'autres lieux analogues, des lacs, des océans où la nef aurait pu s'immerger. Il faut que je sorte de là et que je prévienne les plus proches autorités.

Sa montre indiquait qu'on approchait de midi. Le reporter se résigna donc et après avoir admiré une dernière fois les capricieuses évolutions du ouistiti, il s'allongea sur sa couchette et feignit le sommeil. Pourtant, il ne dormait pas. Son cerveau fermentait, bouillonnait. Ce ouistiti venait tout simplement de le regonfler à bloc.

La porte de sa cabine s'ouvrit bientôt et Yac parut. Il portait un plat argenté rempli d'une poudre rosée. Joë savait de quoi il s'agissait. Les Sidiens se nourrissaient exclusivement de protéines et d'algues réduites en poudre. Cet aliment concentré apaisait la faim sous un très faible volume. Joë se demandait si Rango-Cápac utilisait une

semblable nourriture.

Maubry se détendit comme un arc. Il se catapulta littéralement sur le Sidorien qu'il renversa avec facilité. D'une force physique nettement supérieure, le reporter n'eut pas grand mal à mettre son géôlier hors d'état de nuire. Un coup de poing envoya Yac dans le royaume des rêves.

Joë ne perdit pas une seconde. Le panneau mobile de la porte restait ouvert et le prisonnier s'élança dans la coursive. En venant jusqu'à sa cabine, il avait repéré le chemin parcouru.

Il longea donc un couloir, descendit quelques marches, obliqua à droite, puis à gauche. Il se trouva devant une porte close. Il n'aurait qu'à traverser la salle de « dépistage » et il aurait accès au sas.

Son cœur battait à se rompre. Il lui fallait agir avec rapidité car on pouvait remarquer l'absence de Yac. Joë passa sa main sur une zone rouge du panneau. Celui-ci s'ouvrit. Maubry fut immédiatement en présence d'un Sidorien.

Il bondit et, avant que la créature ait pu appeler à l'aide, le reporter la paralysait. D'une main musclée, il lui serrait le cou, à l'étouffer. De l'autre, il lui bâillonnait la bouche. Les yeux du Sidorien roulaient dans leurs orbites et trahissaient une vive frayeur. Jamais il ne s'était trouvé probablement dans une telle situation. Jamais, non plus, il n'avait éprouvé la poigne d'un Terrien en pleine force de l'âge. Sa souffrance était autant physique que morale.

Le Sidorien, au moment de l'attaque, veillait à la sécurité du vaisseau. Différents écrans allumés montraient des vues aériennes de la forêt tropicale. Un ciel rôti par un soleil implacable, couleur d'étain fondu. Un ciel vide, désert, coiffant les arbres gigantesques.

Joë nota que la créature portait en sautoir le traducteur linguistique.

— Nous sommes en Amazonie, n'est-ce pas ?

Les yeux du Sidorien approuvèrent muettement. Maubry accentua sa pression sur le cou de son adversaire. De jaune, l'occupant du vaisseau devint violet ! Il suffoquait et, chose bizarre, il ne cherchait même pas à se défendre. Depuis longtemps, sa race ne s'exerçait plus à la lutte, au combat.

— Écoute-moi bien, si tu ne veux pas mourir... Je n'y comprends rien dans tous ces claviers, ces touches, ces boutons. L'un d'eux doit certainement ouvrir le sas. Indique-moi lequel.

Le congénère de Yac désigna un levier bleu, parmi une multitude d'autres leviers différemment colorés. Traînant le Sidorien, et lui paralysant toujours la bouche, Maubry parvint auprès du clavier. Il abaissa la touche bleue. Sur un écran de contrôle, il constata instantanément que le sas s'ouvrait.

Alors, il se débarrassa de son ennemi d'un coup de poing. Comme Yac, le malheureux s'effondra, incapable de résister à la moindre

brutalité. Puis Joë s'élança vers la chambre de translation où, quand il avait été capturé, on l'avait dépossédé de son scaphandre, et finalement, il se retrouva à l'extérieur du vaisseau. Comprenant la nécessité de s'esquiver rapidement, il ne s'attarda pas à la contemplation superflue de l'engin spatial. Il nota simplement que celui-ci s'était posé en un lieu particulièrement inextricable, dans une sorte de mer végétale où la nef s'était enlisée, mais d'où elle sortirait facilement au moment opportun.

Le ouistiti, effrayé par la présence de l'homme, s'enfuit en criant. Joë sourit en songeant que ce petit animal venait tout simplement de lui ouvrir le chemin de la liberté, de la confiance.

Puis il s'enfonça dans l'humide forêt aux mille traquenards. Il n'avait pas d'arme, pas une boussole. Il ignorait exactement dans quelle portion de l'Amazonie il se trouvait. Et il avait toujours entendu dire qu'un homme seul, dans la forêt amazonienne, ne s'en tirait jamais.

CHAPITRE VI

Abruti par la chaleur, brisé de fatigue, Joë Maubry se laissa tomber au pied d'un énorme palétuvier dont les racines se tordaient dans l'eau jaunâtre et torrentueuse. Un sombre désespoir tirait ses traits. Ses vêtements lacérés prouvaient que, depuis vingt-quatre heures, il errait sans fin à travers l'épaisse forêt. Son visage maculé de barbe et de poussière suait abondamment.

Il se baissa et prit de l'eau dans ses mains. Il s'aspergea la figure. Puis, comme si cet effet l'avait terrassé, il retomba mollement sur l'herbe.

Il réfléchit. Depuis son évasion de l'astronef, il avait plongé au hasard de la forêt ténébreuse. Il avait atteint une rivière. Mais il ignorait s'il s'agissait de l'Amazone, ou de l'un de ses affluents. Comment, dans ces conditions, s'orienter avec efficacité ?

Il s'apprêtait à affronter une seconde nuit. Jamais il n'avait souffert comme la nuit précédente. Il n'avait pas fermé l'œil, guettant le moindre frémissement de feuille, le moindre cri d'animal. Sa sécurité imposait une veille constante, sans relâche. En fermant les yeux, il signalait son arrêt de mort. Trop de dangers l'entouraient. Les bêtes cherchaient leurs proies. Il fallait les éviter.

Mais cette nuit ? Ses paupières étaient lourdes de sommeil. Il ne résisterait pas à la fatigue. Il avait mangé quelques baies amères et il avait mauvais goût dans la bouche. Il avait bu de l'eau suspecte. Non, cette nuit, il ne pourrait veiller. Il se sentait vaincu. Il n'avait pas la taille d'un coureur de forêt. Avait-il gagné sa liberté pour la mort ?

Brusquement, il tressaillit. Il se dressa d'un bond. Sa sueur augmenta. La sueur de la peur, de l'angoisse, de l'incertitude. Les fourrés remuaient tout près.

Maubry, adossé au palétuvier géant, observa d'un œil dilaté le rayon de soleil trouant les frondaisons et s'infiltrant dans le massif de fougères. Puis l'homme se démasqua.

C'était un pèlerin inca, un compagnon de Rango-Cápac. Il avait surgi par un miracle extraordinaire. Il n'était pas possible d'invoquer la coïncidence. L'Indien se trouvait là parce que Joë s'y trouvait. Il avait donc retrouvé la trace du fugitif.

Il ressemblait aux autres pèlerins. Une longue barbe le vieillissait prématurément. Il portait des vêtements élimés. Et, d'une main, il s'appuyait sur le bâton noueux. Apparemment, il attirait plus la pitié que la crainte. Pourtant, Joë savait qu'il avait en face de lui un ennemi

redoutable, sinon invincible.

— Vous venez du vaisseau sidorien ? interrogea Maubry, haletant. Comment avez-vous retrouvé ma trace ?

— Je vous aurais retrouvé n'importe quand et n'importe où, confia l'énigmatique personnage. Il me suffisait d'interroger un bioradar qui enregistre les ondes psychobiologiques. Vous êtes à bout de force. Vous comprendrez ainsi qu'il vaut peut-être mieux se sentir en sécurité en captivité qu'en danger en liberté. Car vous courez le risque de vous enliser, de périr de faim ou de soif. Ou d'être dévoré par un fauve. Ou mordu par un serpent.

— Vous venez de l'astronef ? insista Joë.

— Oui.

— Je ne vous avais jamais rencontré.

— La nef sidorienne n'abrite pas que Rango-Cápac et Yac. D'autres compagnons y attendent le moment d'agir. Je vais vous ramener au vaisseau.

Maubry se dressa, pâle, mais décidé. Il savait pourtant d'avance qu'il avait perdu la partie. On ne luttait pas contre les Sidiorens.

— Ne comptez pas sur mon obéissance.

— Vous êtes stupide ! Vous savez bien que nous contrôlons la volonté.

Le téléreporter ne bougea pas. Pour deux raisons. D'abord ses jambes se dérobaient sous lui et accusaient une fatigue excessive. Ensuite, un brusque événement le clouait sur place, le figeait.

Un événement fréquent en ces lieux humides, impénétrables, et qui, pourtant, allait modifier sérieusement la situation.

Le compagnon de Rango-Cápac se trouvait sous une grosse branche dont les rameaux descendaient presque jusqu'au sol. Les grosses feuilles s'enroulaient et formaient, avec les lianes, un solide enchevêtrement, un amalgame de couleurs diverses, mais aussi une magnifique cachette.

Joë apercevait distinctement les gros anneaux d'un boa se coulant le long de la branche. Sans bruit, le reptile se glissait dans le fouillis végétal. Maintenant, sa tête se balançait dans le vide au-dessus de l'Inca qui ne soupçonnait pas le danger.

Certes, Maubry aurait pu avertir l'Indien. Mais il s'en garda. En un éclair, il entrevit tout le parti qu'il pourrait tirer de la situation si le boa attaquait. Aussi, malgré l'effroi que lui causait la vue du serpent monstrueux, il resta impassible.

Brutalement, le reptile se détacha de la branche. Il tomba sur les épaules de l'Inca et ses puissants anneaux encerclèrent aussitôt le corps du malheureux. Le reporter ne bougea pas davantage. Il venait de trouver un précieux allié en l'animal.

Mais le combat tourna rapidement court. Un faisceau de lumière

jaillit soudain du bâton noueux que n'avait pas lâché le pèlerin. Le halo frappa l'ophidien et ce dernier se détendit brusquement, libérant sa victime. La bête se tordit quelques secondes sur le sol et s'immobilisa, foudroyée. Maubry avait apprécié avec quel sang-froid l'Inca avait su faire face au terrible danger.

Le cerveau de Joë travailla très vite. Il calcula son élan. Et il se détendit comme un fauve, épuisant ses dernières forces. Il renversa le compagnon de Rango-Cápac, qui se relevait, et d'un geste brutal, lui arracha son bâton. Utilisant ce dernier comme un gourdin, il assomma son adversaire. Alors, épuisé, il glissa sur le sol, haletant, aux côtés du boa terrassé.

Il reprit haleine. La brume se dissipa devant ses yeux. Il se remit maladroitement d'aplomb. Il aperçut alors l'Indien inanimé. Son regard étincela. Il tenait fermement le bâton qui avait foudroyé l'ophidien. Nul doute que les pèlerins tiraient leur force de cet objet qui n'avait d'un bâton que l'apparence et qui renfermait très certainement tout un appareillage complexe. Joë, depuis longtemps, pensait que cet attribut jouait un rôle important. Maintenant, il en était persuadé.

Il chercha un bout de liane. Il en découvrit un. Alors, il attacha les mains de l'Inca derrière le dos et il éprouva la solidité des liens. Satisfait, il s'accorda quelques minutes de repos. Il en profita pour examiner plus soigneusement le bâton. Il le palpa avec précaution. Il ne découvrit aucun mécanisme. Sans doute fallait-il une certaine expérience pour utiliser cet objet. Aussi renonça-t-il à poursuivre son examen, d'autant plus que l'Indien revenait lentement à lui.

Le compagnon de Rango-Cápac éprouva une pénible sensation en constatant que l'usage de ses mains lui restait interdit. Cette déception altéra son visage. Des rides y apparurent, en même temps qu'une sorte de panique, d'incertitude. À force de triompher constamment de ses adversaires, il lui semblait impossible qu'un jour il pût se trouver dans une position d'infériorité. Il ignorait aussi quel sort lui réservait son vainqueur.

— Comment vous appelez-vous ? attaqua Joë, surveillant son prisonnier des yeux.

— Oro. Vous m'avez désarmé. Je ne suis maintenant qu'un jouet entre vos mains.

Maubry désigna le bâton qu'il tenait solidement :

— Tout est camouflé là-dedans ?

— Oui. Une enveloppe, imitant le bois, protège des appareils complexes de détection, des ondes porteuses, des rayonnements nocifs... Un tel laboratoire, enfermé sous un faible volume, peut être terriblement dangereux s'il est manipulé par des mains malhabiles et inexpérimentées.

— Vous dites ça pour moi, ironisa le reporter. Rassurez-vous. Je ne toucherai pas à votre laboratoire portatif. Par contre, vous allez me conduire au plus proche poste civilisé.

— Je ne connais pas la région, avoua Oro. Je sais simplement que le fleuve près duquel nous nous trouvons s'appelle l'Amazone.

— Très bien. Nous suivrons son cours et nous finirons bien par découvrir du monde. Je regrette de vous imposer les liens, mais vous êtes trop dangereux pour que j'allège votre captivité. Étiez-vous en contact avec vos compagnons ?

— Non. J'avais seulement reçu l'ordre de vous rechercher et de vous ramener à l'astronef. Vous savez trop de choses et vous risquez non pas de déjouer nos plans, mais de les contrecarrer. Toutefois, votre triomphe n'est que momentané.

Bien que cet avertissement, dans la bouche d'un individu comme Oro, ne dût pas être pris à la légère, Maubry ne s'en formalisa pas. Il invita son prisonnier à se mettre en route et les deux hommes entamèrent une longue marche.

Ils descendaient l'Amazone. Quand la nuit les surprit, ils n'avaient parcouru que quelques kilomètres. Visiblement, Oro supportait mal la marche, par manque de pratique. En outre, les obstacles naturels imposaient des efforts constants.

Joë résista au sommeil grâce à une volonté de fer. Il savait que sa liberté se jouait. Sa liberté et sa vie. Il souffrit atrocement. Plusieurs fois, il s'assoupit. Chaque fois, il surmonta la fatigue.

Oro, lui, dormit à même le sol. Joë ne le quitta pas des yeux. Un tel homme pouvait avoir des ressources insoupçonnables. Pourtant, l'Inca semblait terrassé par sa marche. Quand, à l'aube, il reprit la route, il peinait encore, malgré les quelques heures de repos.

La forêt étouffait les bruits. Elle étouffait aussi les respirations haletantes. Quand les voyageurs s'éloignaient du fleuve, c'était le silence oppressant, un surcroît d'incertitude.

Les lèvres sèches, la gorge en feu, le corps moite, les deux hommes marchèrent tout le jour. Ils se traînaient dans la boue, dans la vase. Ils enfonçaient dans le sol spongieux. Il n'y avait plus un vainqueur et son prisonnier. Il y avait deux loques errantes assaillies par les moustiques, dévorées par l'accablante chaleur et l'humidité malsaine.

— Là... hoqueta soudain Joë, les yeux cernés de fièvre. Un village !

Il tendait les mains, suppliant. Il fit encore quelques pas. Il tomba. Il se releva. À nouveau, le sol se déroba sous lui. Alors il hurla, le visage défiguré. La tête lui tournait. Il distingua encore les cabanes de bois, le débarcadère en rondins, les barques sautillant sur l'eau au bout des amarres tendues. Puis il perdit connaissance. Il était parvenu à la limite des forces humaines.

Maubry sentit de l'eau fraîche dans son gosier. Il ouvrit les yeux. Il aperçut un policier penché sur lui, une gourde à la main.

— Mon prisonnier... où est-il ? demanda Joë, inquiet de ne voir que le policier autour de lui.

Le Brésilien baragouinait quelques mots d'américain.

— Mon collègue s'en occupe, dans la pièce à côté. Vous parlez du type à la longue barbe ?

— Oui. C'est un pèlerin de Kon-Tiki. Vous savez ce qui se passe au Pérou et en Bolivie ?

— Les journaux et la télévision en parlent. Pour ma part, je n'y crois pas.

— Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé.

Joë narra ses aventures, depuis son arrivée sur les bords du Titicaca jusqu'à son évasion de l'astronef sidorien. Le policier brésilien l'écouta sans l'interrompre mais on sentait très bien qu'il écoutait sans conviction. Il hochait la tête. Parfois même, il souriait avec une ironie nuancée.

— Vous ne me croyez toujours pas ! glapit Maubry, se dressant sur sa couche. Le bâton... Où est le bâton ?

— Hé ! Vous déraisonnez ! Vous avez la fièvre.

— Non. Je parle du bâton noueux que vous avez dû retrouver à mes côtés.

Le policier se frappa le front. Il alla dans un angle de la pièce, meublée administrativement, et revint avec l'objet en question :

— Ça ?

Joë sauta à bas de la couchette. Il se sentait encore les jambes molles mais il éprouvait du mieux. L'eau l'avait ravigoté. Il arracha le bâton des mains du policier déconcerté.

— C'est un véritable labo, ce truc-là ! Ne le touchez pas. Vous risquez de faire tout sauter. Il faudra le confier à des spécialistes de l'électronique. Quant à Oro...

— Oro ?

— C'est le nom du pèlerin inca. À combien sommes-nous de la ville la plus proche ?

— Une centaine de kilomètres nous séparent de Manáos. En hélico, il y en a pour une demi-heure à peine.

— O.K. Conduisez-nous là-bas. C'est urgent.

Dix minutes plus tard, l'hélicoptère décollait, emmenant Maubry et Oro, encadrés de deux policiers brésiliens. Par précaution, l'Inca conservait une paire de menottes magnétiques.

À Manáos, Joë fut soumis à un sérieux interrogatoire. Une machine

fouilla son cerveau et décela qu'il disait la vérité. Oro subit le même test. Détail bizarre, surprenant : la machine à détecter ne rencontra qu'un cerveau vide. Oro ne livra pas son secret. Sans doute avait-il la faculté d'effacer les souvenirs de sa mémoire.

Quand Maubry, libre, sortit du commissariat central, il semblait plus soulagé. La police avait alerté l'armée brésilienne et à l'heure actuelle, des patrouilles aériennes devaient déjà survoler et fouiller l'Amazonie, dans l'espoir de repérer l'astronef sidorien. Quant à Oro, il était sévèrement gardé dans une cellule tandis que son bâton-labo était envoyé par avion spécial à Brasilia, au Centre des hautes études électroniques.

Joë se rendit au central des télécommunications de Manáos. Il demanda Washington. Bientôt, il entra en contact avec Robeson :

— Patron, j'ai un article sensas ! Je sais, je vous l'avais promis avant mais je sors tout droit d'un vaisseau de Sidorien. Robeson grimaça :

— Sidor ?

— Oui, une planète d'Alpha du Centaure. Je regrette de n'avoir aucun téléfilm. Mais j'enregistre la bobine et je vous l'expédie par exprès. La T.V. brésilienne me prêtera le matériel.

— Eh ! Maubry... Pas de gaffe ! Je veux l'article en priorité.

— Soyez tranquille. Les gars de la T.V. de Brasilia n'auront que des miettes. Pas de quoi rassasier leur faim. Je me mets au boulot, patron.

— O.K., Maubry. Grouillez-vous. J'aimerais passer un bulletin spécial. Vous avez de la chance de m'apporter votre article. Je pensais vous renvoyer. Vous savez que j'ai horreur des promesses que l'on ne tient pas.

— Je sais, opina Joë en souriant. Mais quand vous recevrez la bobine, vous comprendrez que vous avez failli perdre votre reporter. Et l'un des meilleurs !

— Dites donc, Maubry, vous vous envoyez des fleurs ! Allez, boy, au travail.

Joë coupa le contact. Il n'était pas mécontent de son petit effet de surprise. Robeson ne s'y attendait pas. Pourtant, devant le silence de son reporter, il devait fulminer. Bah ! Le retard était imputable à des circonstances indépendantes de sa volonté...

Puis Maubry demanda le Pérou. Il était temps d'apaiser la folle inquiétude de Joan. Joan qui croyait toujours son fiancé au fond du Titicaca...

*

* *

— Sidor ! Sidor ! Mais c'est incroyable, mon chéri ! répétait Joan Wayne, attablée en compagnie de son fiancé dans un restaurant de

Brasilia. Comment ces êtres extra-terrestres, tels que tu me les as décrits, ont-ils pu s'allier aux Incas de Rango-Cápac ?

Joë acheva sa bouchée et haussa les épaules :

— Je l'ignore. Je n'ai pu obtenir aucun détail. Rango-Cápac ne se montre pas tellement bavard. Il m'a produit une impression extraordinaire de puissance, de volonté. Il faut se méfier d'un tel homme.

— Tu crois que la Terre court un danger ? demanda Joan, inquiète.

— L'Inca m'a assuré qu'il ne voulait aucun mal à ses semblables. Il cherche à imposer sa suprématie en prêchant l'antique religion de Kon-Tiki. Il mûrit un plan dont nous vivons les prémices.

Au dehors, un crieur de journaux hurlait, brandissant des exemplaires fraîchement sortis de l'imprimerie :

— Un envoyé d'une autre planète gardé par la police dans la prison de Manáos ! Demandez les dernières nouvelles ! Tout sur l'astronef sidorien recherché en Amazonie !

Joë essuya ses lèvres grasses à la serviette en papier :

— Les gars de la presse brésilienne exagèrent et déforment la vérité ! Jamais je ne leur ai raconté qu'Oro était sidorien.

— L'astronef, chéri... On ne l'a pas retrouvé ?

— Non. Pourtant, le gouvernement de Brasilia a mis en œuvre de puissants moyens de détection. De nombreuses patrouilles aériennes ont sillonné sans relâche le ciel de l'Amazonie. À moins d'un silence volontaire de la part des services officiels, les recherches n'ont pas abouti. Déduisons-en que la nef ne se trouve plus sur le territoire du Brésil. Elle aura pris le large avant que les patrouilles ne la détectent.

— Où se cacherait-elle ?

— Dans la haute atmosphère, protégée par ses écrans antiradar. Ou bien quelque part sur un coin isolé du continent américain. Car seule l'Amérique semble accaparer l'attention de Rango-Cápac. Sans doute à cause des Indiens, dont la majorité vit sur ce continent.

Nos reporters consacrèrent l'après-midi à courir les agences de presse étrangères. Mais ils récoltèrent de bien maigres informations. La plupart des agences restaient muettes. Les autres divulguaient des communiqués fantaisistes. Il fallait bien nourrir la meute de journalistes qui déferlait sur le continent américain.

— Je ne me fie qu'à mes propres informations ! clama Joë, aigri, entraînant Joan par le bras, loin d'une agence qui venait de leur apprendre que le prisonnier de Manáos s'était évadé.

Ils dînèrent dans le même restaurant que pour le déjeuner. L'ambiance était sympathique, la cuisine excellente et la note modérée. Un gros poste de télévision en coloremie diffusait le programme d'une chaîne de la T.V. brésilienne.

Brusquement, un speaker interrompt l'émission de variétés en

cours. Il tenait un papier à la main et son air grave signifiait qu'il avait quelque chose d'important à dire.

— Nous apprenons à l'instant que le Sidorien, nommé Oro, gardé à la prison de Manáos, s'est évadé dans des circonstances troublantes. À l'heure actuelle, il nous est impossible d'obtenir de plus amples détails, mais nous vous tiendrons au courant de l'enquête en cours. Toutes les polices du pays essayent de retrouver le fugitif. De sévères mesures ont été prises aux frontières, aux ports et aux aéroports. Tout trafic avec l'étranger a été momentanément suspendu en raison de l'événement. Nous mettons en garde la population contre toute rumeur abusive susceptible de troubler l'ordre public et de créer une panique injustifiée. Nous invitons même nos téléspectateurs à collaborer dans la mesure du possible avec les services de police...

Maubry se dressa. Il venait à peine de terminer son potage.

— Viens, Joan. L'agence avait raison. Je me demande où elle avait péché l'information. En tout cas, elle était bien renseignée. Chapeau !

Joan afficha un air désolé :

— Le dîner, Joë... La langue de veau à la vinaigrette...

— Au diable la langue de veau ! Filons à Manáos. Il faut savoir comment Oro a pu s'évader. Si nous parvenions à repérer sa trace, peut-être découvririons-nous alors l'endroit où se cache l'astronef sidorien.

Les deux jeunes gens, à la stupéfaction des clients, bondirent hors du restaurant. Ils hélèrent un taxi à turbines.

— À l'aéroport, en vitesse !

Calé à l'arrière du véhicule, Joë essuya la sueur qui ruisselait sur son front. Il était pâle.

— Tu es inquiet, Joë, devina Joan. À cause d'Oro ?

— Oui. Je sais trop de choses sur lui, sur Rango-Cápac, sur les Sidiens. La police peut avoir besoin de moi. Alors Oro cherchera à m'éliminer. Tu comprends ?

La reporter du *Star Tribune* se mordit les lèvres :

— Oui, mon chéri. Tu es peut-être en danger. Je n'y avais pas songé. Comment diable Oro a-t-il pu s'évader ? Son bâton-labo se trouve encore entre les mains des experts, à Brasilia.

— C'est troublant, Joan. Tellement troublant que cela peut finir très mal.

— Voici l'aéroport ! prévint le taximan.

Nos deux amis se renseignèrent sur le prochain ionobus en partance pour Manáos. Ils avaient deux heures à attendre Deux heures pendant lesquelles ils trouvèrent le temps abominablement long. S'ils apaisèrent leur faim en mangeant un sandwich, Joan regretta la langue de veau... Ce qui mit Joë en boule. Car Oro préoccupait davantage Maubry que le menu du restaurant !

CHAPITRE VII

À la prison centrale de Manáos, Maubry déclina ses qualités et il fut immédiatement introduit auprès du directeur. Mais Joan Wayle dut patienter dans la salle d'attente.

Quand Joë rejoignit sa fiancée, il était accompagné d'un gardien. Il avait un air navré. Mais il ne semblait pas tellement accablé.

— On me garde ici, Joan, annonça-t-il, comme s'il s'agissait d'une simple formalité.

La jeune fille se dressa vivement, pâle, les lèvres pincées.

— Toi, en prison ? Que te reproche-t-on ?

— Je t'expliquerai. Oro, en liberté, menace mon existence. Le directeur m'a conseillé de me mettre sous la protection de la police. Et où serais-je plus en sécurité qu'en prison ?

— Peuh ! fit Joan avec une grimace. Les murs des prisons n'existent pas pour les Sidoriens.

— Peut-être. En tout cas, je préfère suivre le conseil du directeur. Tu pourras venir chaque jour prendre de mes nouvelles.

— Et... vas-tu me laisser seule longtemps ?

— Non. Je te rejoindrai bientôt.

Furtivement, Joë embrassa sa fiancée au coin des lèvres puis il la poussa vers la porte. Il la rassura par un sourire :

— Ne t'inquiète pas. Et à demain !

Joan quitta la prison et chercha un hôtel à proximité. Elle se demandait quel jeu jouait Joë. Il semblait bizarre, énigmatique. Avait-il appris quelque chose d'important concernant l'évasion d'Oro ? Elle se promettait de l'interroger dès le lendemain.

Quelques jours passèrent donc ainsi. Joan dut renoncer à en savoir davantage. Joë resta muet. Il parla de choses et d'autres mais pas de son incarcération. La reporter du *Star* se fâcha. Son fiancé resta de glace.

— Je t'expliquerai plus tard ! promettait-il.

Au terme de la sixième journée, Maubry quitta la prison. Il rejoignit Joan à l'hôtel. Les deux jeunes gens s'embrassèrent longuement. Puis Joë s'étendit sur le lit, les mains sous la nuque. Il respira profondément, satisfait :

— Oro s'est évadé parce qu'un de ses compagnons est venu le tirer de là. Le directeur m'a tout expliqué. Un Inca s'est présenté à la prison. Il a plongé le personnel en léthargie. Il a ouvert la cellule d'Oro et les deux Indiens sont repartis tranquillement au milieu des

gardiens figés comme des statues. Quand le personnel a recouvré l'usage de ses mouvements, il était trop tard.

Joan s'assit près de son fiancé. Elle l'observa langoureusement et, d'une main câline, lui caressa le corps.

— Mais toi... Pourquoi t'a-t-on gardé ?

— Ça fait partie d'un plan que m'a exposé le directeur. Je suis vite tombé d'accord avec lui quand je lui ai expliqué qu'Oro chercherait très certainement à m'éliminer. Il m'a demandé si je voulais être protégé. Je n'ai évidemment pas refusé. Alors il m'a gardé quelques jours pendant lesquels il a mûri son plan. À l'heure actuelle, toutes les polices du Brésil, du Pérou, de Bolivie, du Mexique, bref, toutes celles des États du continent américain, sont en état d'alerte. Une conférence des plus hauts représentants des forces de sécurité a réuni dans le plus grand secret, à Brasilia, les pays d'Amérique. Des représentants étrangers, venus des autres continents, assistaient à la conférence en observateurs. Il n'empêche que cette réunion a pris une tournure solennelle. Des mesures ont été envisagées, à l'échelon international. On compte beaucoup sur moi pour retrouver les Sidoriens.

— Sur toi ? s'étonna Joan.

— Bien sûr. Oro me recherchera. Admettons qu'il me retrouve, car je ne doute pas de ses possibilités. Admettons aussi que la police ne me lâche pas d'une semelle et tende un guet-apens au compagnon de Rango-Cápac.

— Je comprends. Tu sers de chèvre, Joë. Seulement tout ça peut tourner au tragique.

— Bah ! Seul, ou avec la police à mes trousses, je cours le même danger. J'espère quand même que les policiers montreront de la discrétion. On m'a promis le concours de fins limiers.

— Et... où comptes-tu aller ?

— Au Mexique. On signale une certaine agitation chez les Aztèques et les derniers Mayas. La présence d'Incas, à la solde de Rango-Cápac, a été décelée. Nul doute que les Sidoriens cherchent à rallier les Indiens de l'Amérique du Nord. La fièvre rouge va s'étendre à tout le continent, si personne n'intervient.

Joan baissa les yeux. Un imperceptible tressaillement l'envahit. Elle évoqua des scènes de désordre.

— Oui, la race rouge bouge. La fièvre se communique. Des millions d'Indiens vont se dresser contre les Blancs. Une marée irrésistible balayera notre civilisation. Voilà ce que je redoute.

— Non. Je pense que les émeutes se circonscriront à certaines localités, plus peuplées. Bien encadrés par les compagnons de Rango-Cápac, les Indiens obéiront et tout doit se dérouler dans un certain calme. Reste à savoir comment Rango-Cápac compte reflleurir le blason de son peuple.

— Mais les Sidoriens, dans tout ça ? Ne sont-ils que des girouettes ? Ils n'apparaissent jamais. Restent-ils captifs de leur astronef ?

— Leur physique, différent du nôtre, les exposerait trop. Ils préfèrent demeurés cachés. À mon avis, ils sont soumis à Rango-Cápac.

À Manáos, nos amis prirent l'ionobus pour Mexico. Ils débarquèrent dans la capitale mexicaine et la police locale, conformément aux conventions internationales récemment établies à Brasilia, les prit sous sa tutelle. Mais avec une telle discrétion, que Joë et sa fiancée ne s'en aperçurent même pas.

— Chapeau ! souligna Maubry, en montant dans un héli-taxi sans avoir décelé le moindre uniforme à proximité, la moindre silhouette compromettante. Je me demande si je suis protégé !

Il se fit conduire aux studios de la T.V. où il se mit immédiatement en rapport avec Malony, correspondant de la télévision américaine au Mexique.

Malony était un homme d'une quarantaine d'années, petit et gras. Il avait le cheveu rare mais ses yeux brillaient. Il aimait les bons repas et il n'était pas particulièrement enclin aux travaux trop fatigants. Il manquait de nervosité et Maubry le houspillait sans cesse :

— Grouillez-vous, mon vieux ! Les Mayas nous attendent.

Malony lança les turbines de l'hélico. Il hocha la tête :

— Vous avez rendez-vous ? Franchement, je me demande ce que vous allez faire dans un coin pareil. Le Yucatan ! Vous connaissez la région ?

— Non. Je tiens à la visiter. C'est pourquoi j'avais besoin d'un hélicoptère et d'un pilote.

— En somme, si vous aviez su piloter, vous auriez pu vous passer de moi.

— Je vous emmène, Malony, comme adjoint. Vous oubliez que je suis l'envoyé spécial de la T.V. américaine. Je ne vais pas au Yucatan pour m'amuser.

— O.K. Excusez-moi. Mais à force de vivre dans ce pays, on finit par prendre ses habitudes. Et ici, le travail fait toujours peur.

L'hélico s'éleva majestueusement. Il domina Mexico et chevaucha bientôt les montagnes. Maubry se retourna plusieurs fois. Personne ne le suivait. Il s'en étonna. Où diable se tenaient les policiers mexicains ?

— « Pourvu qu'ils ne soient pas tous atteints de flémingite aiguë ! » songea Joë.

Il ignorait que des radars le suivaient du sol. On avait signalé son départ de Mexico et l'hélicoptère de la T.V. était constamment sous la surveillance des appareils de détection.

Maubry s'endormit. Malony brancha le pilotage automatique et il

échangea quelques mots avec Joan. Il lui indiqua le nom des pics, des villes qu'ils survolaient. La neige couronnait encore les plus hauts sommets. Le panorama valait le coup d'œil. Joan avait envie de pousser son fiancé du coude. Quelle idiotie de dormir au lieu de contempler le magnifique spectacle !

Elle n'osa pas. Et Joë put ronfler tout à son aise alors que l'hélico se rapprochait du Yucatan.

*
* *
*

À Campêche, ils apprirent que les Jivaros, par clans de plus en plus nombreux, s'adonnaient au culte de Kon-Tiki. Ils dressaient des effigies en l'honneur du dieu. Ils priaient, envoûtés par une mystérieuse passion. Les policiers, qui avaient tenté d'intervenir, avaient été massacrés.

Ces nouvelles ne rassuraient pas l'opinion, d'autant plus qu'elles s'ébruitaient à grand renfort de commentaires alarmants. Maintenant, l'hélico survolait des forêts épaisses, des marécages. À mesure que le voyage se poursuivait, les villages se clairsemaient.

On atteignait le cœur du Yucatan. Quelques montagnes barraient un horizon cerné de forêts.

— Ici ! désigna Maubry, la main tendue. Un temple maya. Atterrissez, Malony.

L'appareil, comme un gros papillon, se posa dans une clairière. L'horizon s'estompa et se mua en une muraille végétale. Les trois voyageurs sortirent du cockpit et coiffèrent des chapeaux à larges bords, à la mode mexicaine. Ces sombreros avaient surtout l'avantage de protéger du soleil brûlant. Le vingtième parallèle traverse le Yucatan.

Malony se chargea de la caméra et des accessoires. Il suait à grosses gouttes. Il n'appréciait guère son rôle de porteur par une température de quarante degrés à l'ombre. L'herbe craquait de chaleur. Des millions d'insectes jouaient un concert ininterrompu.

Maubry ouvrit la marche. Il tenait une carabine à la main. Joan portait son magnéto personnel. Elle suivait son fiancé. Derrière elle, elle sentait l'haleine courte du gros Malony.

Ils s'orientèrent facilement. Trois cents mètres les séparaient du temple. Ils parvinrent ainsi devant l'édifice croulant sous la végétation. Les ruines présentaient un aspect de désolation. En tout cas, nulle silhouette ne hantait ces lieux inhospitaliers. À part les serpents qui s'enfuyaient en sifflant entre les pierres rôties de soleil.

Ils entrèrent dans le temple. La grande voûte effondrée par endroits laissaient pénétrer des rais de lumière qui, tels de gigantesques

pinceaux, peignaient en jaune les dalles disjointes par les racines.

Néanmoins, les yeux des voyageurs cillèrent. Des plaques d'obscurité léchaient le sol, monstrueusement. Par des pores invisibles, l'humidité suintait sans interruption.

— Regardez ! dit soudain Joë, quand il fut habitué aux demi-ténèbres.

Il désignait une statue de Kon-Tiki, telle qu'il en avait déjà aperçu dans les Andes de Bolivie. Une effigie taillée dans la pierre, grossièrement, par des artistes pressés.

Soudain, alors qu'ils s'apprêtaient à ressortir, une voix sépulcrale jaillit sous la voûte :

— Ne bougez pas, étrangers. Vous avez souillé de votre présence le temple de Kon-Tiki, notre nouveau dieu venu de l'Espace. Vous êtes captifs des Mayas.

Discrètement, Joan avait mis en route son magnétophone. L'appareil ronronnait doucement. Jamais la jeune fille n'avait conservé la tête aussi froide. Elle rêvait à un article sensationnel.

Malony écarquillait en vain les paupières dans l'espoir d'identifier les Mayas. Il les aperçut enfin, tapis dans l'ombre. Il n'apprécia pas leur nombre, mais ils étaient certainement plus d'une douzaine, habillés de longues robes.

— Des prêtres ! reconnut Maubry, tournant vers eux sa carabine.

Il appuya sur la détente. Le coup partit, répercuté par l'écho. La balle, volontairement, atteignit la voûte. Un débris de pierre tomba. Puis le silence succéda, impressionnant.

— Vous êtes fou, gronda Malony. Vous n'auriez jamais dû tirer !

— Ça leur refroidira les idées ! On ne va quand même pas nous faire le coup de Bolivie.

Les Mayas ne semblaient nullement impressionnés. Ils se démasquèrent. Il en sortait de partout, de tous les coins d'ombre. Ils grouillaient. Ils avançaient en silence vers les voyageurs encerclés. Leurs yeux brillaient de haine.

Joë, Malony et Joan s'étaient adossés à un gros pilier. Maubry, le doigt sur la gâchette, se demandait s'il devait tirer. Son geste pouvait avoir une action salutaire... ou tragique. Malony tenta d'arracher l'arme des mains du téléreporter.

— Si jamais vous en blessez un, les autres deviendront des fauves ! clama le gros homme.

Maubry n'avait pas lâché sa carabine. Il tentait de la soustraire à la poigne de Malony.

— Lâchez ça, imbécile !

Mais pendant que les deux Américains luttèrent pour entrer chacun en possession du fusil, les Indiens s'étaient élancés. Maintenant, ils agrippaient nos amis et les malmenaient, bien qu'une voix leur

prêchât la modération.

— Il nous les faut vivants.

Des liens paralysèrent rapidement les reporters dont la résistance fléchit. Les mains entravées, ils renoncèrent vite à la lutte inutile.

— C'est votre faute ! hurlait Maubry à l'adresse de son collègue.

— Dites plutôt que j'ai sauvé votre vie.

Malony avait probablement raison et Joan l'approuva. Elle n'aimait pas les manières fortes. Elle préférait le renoncement. D'ailleurs, elle en expliqua les motifs :

— Pourquoi risquer son existence alors que la police viendra nous délivrer ? À Manáos, ne t'a-t-on pas assuré d'une protection efficace ?

— Si, affirma Joë en grimaçant. Je le croyais. Maintenant j'en doute. Si des policiers ont assisté à la scène, ils n'ont pas levé le plus petit doigt pour nous tirer de là. Tu appelles ça une protection efficace ? On se moque de la chèvre. L'essentiel est de capturer le gros gibier.

Les Mayas traînèrent leurs prisonniers au-dehors. Nos amis retrouvèrent non sans déplaisir le soleil. Puis une brusque agitation secoua les Indiens. Des mains se tendirent vers le ciel.

Un hélicoptère, frappé aux couleurs de la police nationale, tournoyait au-dessus du temple, à basse altitude. Il s'immobilisa à la verticale des Mayas. Un officier se pencha par le cockpit et hurla :

— Relâchez les prisonniers sinon nous vous inondons de rayons paralysants ! Toute résistance serait inutile !

Le visage de Joan rayonnait :

— Tu vois, Joë, tu avais tort de mépriser les policiers. Ils sont là.

— Je commence à croire qu'à Manáos, on m'a dit la vérité, susurra Maubry en riant.

Mais que se passa-t-il brusquement ? L'événement fut si inattendu qu'il plongeait les spectateurs dans le plus grand étonnement. L'hélicoptère de la police éclata littéralement comme un fruit mûr et ses morceaux retombèrent épars sur le sol, au milieu des Mayas qui couraient de tous côtés, affolés.

Maubry, Joan et Malony tournèrent la tête vers le temple. Ils aperçurent alors un Inca, debout sur les marches, un bâton noueux à la main. Et ils reconnurent le personnage :

— Oro ! clama Joë avec un frisson.

L'Indien s'approcha, majestueux. Aucune haine ne brillait dans son regard. Seulement de la satisfaction et une légère ironie.

— Heureux de vous revoir, Maubry. Je vous avais prévenu que votre triomphe ne serait que momentané. Dommage que vous ayez entraîné vos compagnons dans votre aventure.

Il désigna les débris de l'hélicoptère et les cadavres des policiers aux vertèbres cervicales rompues :

— Je regrette cet accident, mais les policiers allaient paralyser les

Mayas et vous sauver. Or, vous savez que je tiens à vous ramener au vaisseau sidorien. Rassurez-vous. Nous n'aurons pas une longue étape à fournir. Voulez-vous me suivre ?

— Bien obligé ! grogna Joë en contemplant ses mains ligotées.

Les Mayas, apeurés par la chute de l'hélicoptère et la brusque apparition d'Oro, s'étaient enfuis dans la forêt. Quand ils revinrent vers le temple, au bout de plusieurs minutes, leurs anciens prisonniers avaient disparu.

Alors ils se penchèrent curieusement sur les six cadavres des policiers tués dans la chute de leur appareil. Pas un n'avait survécu au terrible accident. Du moins les Indiens, Joë, sa fiancée, Malony, et même Oro, le croyaient.

Pourtant...

*
* *
*

Le policier s'appelait Pérez. Alors que l'hélico tournoyait encore au-dessus du temple et des Mayas, il avait aperçu Oro surgissant des ruines. Certes, pas un instant, il ne devina le danger que représentait ce vieillard appuyé sur son bâton noueux. Mais, machinalement, il tripota sa ceinture de sécurité.

Quand il sentit l'hélicoptère vibrer intensément, il comprit que l'accident était inévitable. L'appareil explosa au moment même où il actionnait les ondes de soutien de sa ceinture. Une fraction de seconde plus tard, Pérez aurait péri en même temps que ses camarades. Seul un réflexe lui avait sauvé la vie.

Il s'expulsa de l'hélico qui tombait comme une masse. Ses ondes de soutien freinèrent sa chute et il atterrit assez mollement sur le sol, au milieu des débris de l'appareil. Bien entendu, il resta immobile, feignant la mort. Mais son regard filtrait entre ses paupières mi-closes. Il aperçut les Mayas qui s'enfuyaient en hurlant. Puis Oro, s'avançant vers les trois Américains que son équipe avait été chargée de surveiller... et de protéger.

Oro s'éloigna avec les prisonniers, sans même vérifier si les policiers étaient bien morts. Ce détail apparaissait de peu d'importance. Pour Pérez, cette négligence représentait un sursis.

Quand le compagnon de Rango-Cápac disparut dans la forêt, Pérez respira, soulagé. Il ouvrit carrément les yeux et nota que les Mayas tardaient à revenir. Il bougea légèrement, l'oreille tendue. Il ne nota aucun bruit, aucune manifestation des Indiens.

Alors il se mit debout. Il se pencha tour à tour sur les corps de ses camarades. Il comprit vite qu'il ne pouvait plus rien pour eux. Abandonnant le lieu sinistre de la catastrophe, il se glissa rapidement

sous les frondaisons toutes proches.

Il était temps ! Les Mayas, circonspects, revenaient lentement. Pérez les vit, penchés sur ses compagnons. Il s'enfonça davantage dans la forêt. Il avait repéré l'hélicoptère de la T.V., posé dans une clairière à proximité. Il se dirigea de ce côté.

Il trouva l'appareil et se hissa dans cockpit. Il s'installa aux commandes. Par chance, il savait piloter. Il lança les turbines. Il décolla et rasa bientôt la cime des arbres. Il se garda bien de survoler le temple, de crainte d'être décelé par l'Indien au bâton noueux. Il s'éclipsa à toute vitesse vers l'ouest. Il n'avait qu'une hâte : donner l'alarme immédiatement.

Mais pourrait-on retrouver la trace des trois Américains, pris sous la protection de la police depuis Mexico ?

*
* *
*

À Brasilia, le comité d'experts en électronique siégeait depuis deux heures consécutives. Les savants discutaient ferme. Des thèses s'affrontaient et le débat prenait une tournure passionnante.

Un jeune électronicien, fraîchement diplômé, était à la tribune :

— Comment des hésitations peuvent-elles surgir à la suite des examens de laboratoire et des tests que nous avons fait subir à l'objet en forme de bâton envoyé par la police de Manáos ? Sous une enveloppe de bois synthétique, en fibres inconnues, se cache un complexe appareillage électronique, une merveille de laboratoire en réduction. Les analyses ont démontré l'existence d'émetteurs d'ondes, porteuses, calorifiques, paralysantes, désintégrant. On note aussi des appareils de phonie, de télévision, des transcepteurs, des traducteurs linguistiques, des psychosondes. Tous ces systèmes fonctionnent grâce à des touches magnétiques habilement dissimulées dans les « nœuds » de l'enveloppe boisée. Certains de nos collègues hésitent encore sur l'origine de cet objet et croient qu'il s'agit d'un produit de la science terrestre.

Des pupitres claquèrent dans l'hémicycle. Un certain chahut anima l'assemblée. Le jeune orateur, plein d'autorité, attendit patiemment que les remous s'apaisent. Puis il poursuivit :

— Or, à l'heure actuelle, malgré tous les progrès dans le domaine technique, la science du pays le plus évolué n'a pas réussi à construire une telle variété d'appareils, réunis sous un volume aussi faible. D'ailleurs, nous n'avons même pas élucidé toutes les utilités des divers organes. C'est dire la complexité de l'ensemble ! D'autre part, les événements, diversement commentés, il est vrai, par les journaux et les télévisions, trahissent une agitation anormale chez la race rouge.

Des phénomènes inexplicables se sont produits sur notre continent. Comment ne pas admettre la présence de créatures extra-terrestres sur notre sol ?

À nouveau, des sifflets, des éclats de voix, interrompirent l'orateur. Mais peu nombreux, ils se dissipèrent rapidement et c'est dans un calme religieux que le jeune électronicien acheva :

— Ne nous illusionnons pas. L'objet que nous avons examiné ensemble, et qui se trouve aujourd'hui au centre des débats, vient d'un autre monde dont les habitants possèdent une civilisation plus poussée que la nôtre. L'électronique n'a pour eux plus de secret. Ils sont parvenus, sous un volume dérisoire, à réduire toute une gamme d'appareils aux usages les plus divers. Comme bon nombre de mes collègues qui m'ont précédé à cette tribune, je lance un cri d'alarme. Une certaine menace, dont nous ignorons exactement la portée – ce qui rend la situation plus angoissante – pèse sur la Terre. Nos conclusions devront parvenir très rapidement au gouvernement, qui alors fera le nécessaire. Notre rôle se borne là.

L'orateur fut très applaudi quand il descendit de la tribune et les bravos couvrirent les quelques quolibets lancés par des détracteurs jaloux et contrariants. D'éminents savants serrèrent la main du jeune électronicien et le félicitèrent pour le courage qu'il avait déployé devant une assemblée pas toujours docile.

Puis, en conseil restreint, les experts rédigèrent leur rapport final. Sous pli cacheté à la cire, le rapport fut envoyé au gouvernement. Quant au labo portatif d'Oro, il fut mis sous séquestre dans un local de la Préfecture de Police. Naturellement, une note sévère interdit d'y toucher sous aucun prétexte. Tout ça souligné de rouge.

CHAPITRE VIII

Dans son collant rose, Rango-Cápac ne ressemblait pas à un Terrien. Il contemplait ses prisonniers avec une espèce de triomphe, d'ironie. Il imposait sa force, sa volonté. Il répétait sans cesse :

— Je ne viens pas de Sidor en conquérant. La Terre est ma planète. Je ne veux pas la mettre à feu et à sang. Je tiens simplement à redonner à mes frères rouges la place prépondérante que, jadis, ils occupaient. J'y parviendrai par des moyens pacifiques, et mêmes légaux. Ne croyez pas que je me sois embarqué dans cette aventure sans mûrement réfléchir.

Joë Maubry tenta d'interroger Rango-Cápac. Ce dernier refusa de donner le moindre détail. Il gardait son plan secret. Nos amis se contentèrent donc de maigres explications.

Les captifs, sous la surveillance discrète, mais ferme, d'un Sidorien, se trouvaient dans une salle peuplée d'écrans, d'appareils, de claviers. C'était le centre névralgique du vaisseau et Joë le connaissait bien. Il était passé par là pour fuir, en Amazonie.

Yac, présent, désigna un écran. Six avions à réaction laissaient derrière eux un sillage blanc. Ils fondaient dans le ciel à une vitesse que le Sidorien détermina par simple lecture d'un cadran :

— Mach 3,5. Ils seront sur nous dans dix minutes.

Rango-Cápac resta impassible. Il ne craignait pas les avions. Néanmoins, il passa la main sur son menton, indice de contrariété :

— Comment a-t-on pu nous localiser aussi rapidement ?

— Vous pensez que nous ne disposons pas de puissants appareils détecteurs ? ironisa Maubry.

— Notre vaisseau, riposta Oro, émet des ondes antiradar. Vos appareils de détection restent sans effet.

— Dans six minutes, les avions nous survoleront précisa Yac assez inquiet. Nul doute. Ils viennent directement par ici. Quelqu'un les a donc avertis.

Yac, comme ses congénères, comme Rango-Cápac, comme Joë ou ses compagnons, ignoraient évidemment que le policier mexicain Pérez avait donné l'alerte. Cette ignorance amenait à des conclusions erronées.

— Peut-être ont-ils mis au point un nouveau système de détection, supposa Oro.

— Yac, ordonna Rango-Cápac, le sourcil soudain froncé, réfugions-nous dans la haute atmosphère. Nous y serons en sécurité.

— Comme vous voudrez, opina le Sidorien, Nous aurions pu anéantir cette escadrille.

— Décollez ! Les Terriens, mêmes les Blancs, sont mes frères. Je les respecte, malgré ma haine envers eux. Et je les respecterai même quand la race rouge aura retrouvé sa suprématie et sera devenue la première race du monde.

Yac obéit. Il manipula divers boutons, diverses touches. Lentement, le lourd vaisseau s'arracha du sol et grimpa dans l'espace. Sur des écrans de contrôle, on voyait la terre s'éloigner. Maintenant, on distinguait nettement les contours du continent américain. L'altimètre marquait vingt mille.

À trois cents kilomètres d'altitude, le cosmonef s'immobilisa, hors de portée des avions à réaction. Oro grimaça :

— Leurs fusées téléguidées peuvent encore nous atteindre.

— Non, dit Rango-Cápac. Nous les détecterions et nous les ferions exploser à distance.

L'Inca, descendant de Kon-Tiki, contempla une sphère terrestre qui, lentement, tournait sur son pivot. Il désigna du doigt l'extrême sud du continent américain :

— Ici, Yac.

Doucement, le vaisseau aborda les hautes couches atmosphériques. Une brume enveloppa bientôt la nef. Puis le rideau de nuages se déchira. Une côte sauvage, dentelée, battue par l'océan, apparut. L'appareil sidorien se posa sur un plateau rocheux, surplombant l'Atlantique. Maubry et ses compagnons localisèrent très rapidement le lieu. Ils étaient en Argentine, sur la Terre de Feu. Rango-Cápac choisissait toujours avec prudence ses lieux d'atterrissage. Il évitait les agglomérations. Il préférait les grandes régions désertiques. Ce qui prouvait une connaissance sérieuse du globe terrestre.

« La Terre de Feu ! soupira Joë. Qui diable viendra nous chercher là ? Sûrement pas Robeson, ignorant une fois de plus que ma vie tient à un fil... »

*
* *

Plusieurs jours passèrent. Tandis que Joë, sa fiancée, et Malony se morfondaient à bord du vaisseau sidorien, des événements assez graves ensanglantaient la planète, du moins le continent américain.

Un peu partout, des Aztèques du Mexique aux Patagons d'Argentine, les Indiens manifestaient une fièvre croissante. Ils s'agitaient. Ils invectivaient les Blancs. Ils les malmenaient. Une sorte de ségrégation s'opérait. Les deux races se côtoyaient mais on sentait que le fossé s'élargissait. Des haines, jusque-là réfrénées, se ranimaient. Dans

certaines régions où les Indiens dominaient, les Blancs connaissaient des heures d'angoisse. Fréquemment, la police était alertée pour intervenir entre les deux races. Des heurts inévitables se produisaient et échauffaient encore les esprits déjà excités.

Dans les villes à majorité blanche, la race à peau cuivrée restait silencieuse. Mais elle manifestait sa sympathie envers ses congénères par des regards haineux. Le continent américain allait-il devenir le théâtre, la proie de la guerre civile ? Était-ce bien ce que voulait Rango-Cápac ?

Sûrement pas. Mais les compagnons de l'Inca, qui avaient su insuffler aux Rouges un désir de domination, semblaient maintenant dépassés par les événements. Ils avaient réussi à imposer la religion du dieu Kon-Tiki à des peuplades qui n'avaient jamais entendu parler du puissant empire de Cuzco. Ils avaient soudé en une coalition monstrueuse, gigantesque, des millions d'Indiens que rien ne liait. C'était une performance tellement remarquable que les autorités gouvernementales s'en inquiétaient sérieusement. Un puissant vent d'émancipation soufflait sur des peuples sous-développés et l'étincelle venait de l'Espace. Les esprits, travaillés par des moyens techniques considérables, plus que par la persuasion, entrevoyaient des possibilités jusque-là insoupçonnées.

À certains endroits, pour protéger les Blancs, la police débordée dut non seulement faire usage de ses armes, mais demander l'aide de l'armée. Alors, des bagarres dégénérèrent en émeutes. Les soldats exercèrent des représailles sanglantes sur des manifestants pratiquement désarmés. Les morts se chiffrent rapidement par milliers. Mais au lieu d'apaiser les esprits, ces méthodes ne firent qu'accroître l'excitation et la haine. Des reporters signalèrent des scènes de barbarie. On tuait dans l'aveuglement. Pourtant, des consignes, des ordres, avaient été donnés pour éviter une effusion de sang.

Une vague d'indignation souleva les autres continents. Des protestations, émanant de divers gouvernements, affluèrent en Amérique et salirent ceux qui avaient ordonné les représailles. Les responsables se cherchèrent et, comme d'habitude, il n'y avait pas de responsables. Deux grands clans se formèrent dans le monde. L'un soutenait l'action des Rouges, l'autre prenait la défense des Blancs. Un troisième clan, minoritaire, rassemblait les hésitants. Mais les trois partis étaient d'accord pour trouver rapidement une formule de conciliation.

Les nouvelles, parvenues à Rango-Cápac, mettaient ce dernier dans une humeur maussade :

— Les idiots ! Ils se déchirent. Ils se tuent. Ils creusent leurs tombes. À qui la faute ? Aux Blancs ? Aux Rouges ? Non. À l'esprit humain,

bestial, à cet esprit que l'on croit civilisé et qui demeure primitif.

— Les armées de divers pays sont passées à l'offensive, précisa Yac. Nos compagnons rapportent que les massacres se succèdent. Il est évident que si nous n'intervenons pas, les Indiens seront décimés. Déjà peu nombreux en comparaison des autres races, comment pourront-ils retrouver leur suprématie d'antan ? Il faudrait modérer l'ardeur des Blancs en leur donnant une leçon.

— Vous êtes partisan de la violence, Yac, de la loi du talion. Vous avez peut-être raison car il y a certains esprits qui n'écoutent que la voix de leur passion aveugle. Il existe sûrement une autre méthode pour apaiser l'excitation. Nous tenons trois Blancs entre nos mains. Ils périront si les violences ne cessent pas, si les soldats n'obéissent pas aux ordres. Les provocations doivent s'éteindre. Donnez des ordres à nos compagnons. Qu'ils tentent, par tous les moyens, de reprendre en main les Indiens, de réfréner leur ardeur, de les amener à la modération, à la patience. D'autre part, une action spectaculaire s'impose. Les Terriens comprendront que nos ultimatums ne sont pas de vains mots.

Le lendemain, la plus importante centrale atomique du Brésil sautait, privant d'électricité une bonne partie du pays. Le personnel de l'usine paya un lourd tribut dans la catastrophe mais les moyens de sécurité fonctionnèrent parfaitement et une très faible radio-activité rayonna autour de la centrale. Construite sur un plateau désertique, l'usine atomique n'offrait aucun danger en cas d'explosion. Plus graves s'avérèrent les conséquences du manque d'électricité. Les grandes cités, Brasilia, Rio-de-Janeiro, Sao-Paulo, Bahia, cessèrent brusquement leur activité et devinrent des villes mortes. On dut dériver du courant électrique en toute hâte pour pallier les nécessités et les urgences.

Le jour même de l'explosion du Mato Grosso, les ondes de la télévision brésilienne diffusèrent un court communiqué, expliquant que si les violences, les sévices, les exactions contre les Indiens ne cessaient pas immédiatement, d'autres centrales atomiques sauteraient. Les télévisions du Pérou, de la Bolivie, de l'Argentine, du Mexique, bref, de tous les États américains, reproduisirent le même communiqué laconique, à quelques heures d'intervalle. Or, les techniciens chargés du contrôle des émetteurs ne surent jamais comment la voix mystérieuse, dans la langue du pays, avait pu s'infiltrer sur les longueurs d'ondes habituelles. Ils ne purent non plus jamais localiser le pôle d'émission. À peu près tous les téléspectateurs du continent avaient entendu l'appel étrange qui stipulait, en outre, que trois citoyens des États-Unis – et le message citait les noms de Maubry, de Joan Wayle et de Malony – risquaient la mort si l'ultimatum n'était pas respecté.

On conçoit dès lors qu'un certain remous creusa l'opinion. Les peuples – mêmes ceux des autres continents – sentirent peser sur eux une certaine angoisse. Il convenait de prendre très au sérieux des gens capables d'anéantir d'un seul coup une centrale atomique, sans qu'on ait su de quel côté venait le danger. La privation d'électricité restait pour le monde la menace certainement la plus spectaculaire.

Les gouvernements visés changèrent leur fusil d'épaule. Les « durs » mollirent. Les autres adoptèrent une ligne de conduite modérée. Bref, le coup de la centrale nucléaire du Mato Grosso avait porté. Les passions s'apaisèrent. On mit les rancunes en veilleuse, se promettant de les rallumer quand une époque plus propice surviendrait.

La presse et la télévision annoncèrent des nouvelles plus optimistes. Le spectre de la guerre civile s'éloigna. Était-il définitivement écarté ? Peu de gens le croyait, hélas. Le feu couvait. Un simple coup de vent suffirait à le rallumer. Le monde attendait les événements et le continent américain monopolisait l'actualité. Que se préparait-il dans la fièvre tombée momentanément ?

Manuel Robeson s'interrogeait anxieusement. Il mâchonnait son cigare. Pâle, sombre, il songeait à Maubry.

— Dans quel guépier s'est-il encore fourré ? Encore une fois, je tremble pour lui. Ce diable me donnera toujours des sueurs froides et me vieillira prématurément. S'il s'en sort, il aura un article sensationnel car je le connais. Même en des circonstances dramatiques, il pense à son métier. Et dire que ni moi ni personne, ne pouvons quelque chose pour lui.

*
* *

Il faisait nuit. Une nuit splendide, un peu froide, lumineuse. La lune, ronde, vigoureuse, resplendissante, jetait des brassées d'argent sur la nature rabougrie, sauvage de la Terre de Feu. Le décor squelettique de la côte déserte de cette toundra du sud, se découpait avec un charme particulier que tout le monde n'appréciait pas. Les étoiles scintillaient, frileuses, lointaines, insaisissables.

La terre de désolation s'étirait à perte de vue. L'horizon restait immuable, à peu près plat, sans un arbre, sans une colline. L'océan, par spasmes, cognait désespérément contre cette rive impassible que les caresses humides et salées laissaient de glace.

L'astronef se confondait avec le sol. Un observateur aérien, à une certaine altitude, n'eût pas décelé l'engin. Il n'y avait du reste aucun observateur, hormis quelques palmipèdes égarés.

Joë, Joan, Malony, et les occupants du vaisseau dormaient. Un Sidorien veillait simplement à la sécurité de tous. C'était Yac. Son

regard scrutait les multiples cadrans.

Soudain, la créature tressaillit. Elle s'approcha d'un écran. Un point lumineux trahissait une présence insolite dans le ciel.

Yac prit la décision de réveiller Rango-Cápac. Ce dernier contempla à son tour le détecteur. Il fronça les sourcils :

— Un seul point lumineux... Il ne s'agit certainement pas d'un avion terrestre. En général, leurs patrouilles se composent de plusieurs appareils. Un engin isolé ? Que ferait-il dans la nuit, en ce coin désertique ? D'ailleurs, sa vitesse ne correspond pas à celle des avions pilotés les plus rapides. Elle atteint mach 19. Seule, une fusée pourrait se déplacer à une telle allure.

— Regardez ! dit soudain Yac, le doigt tendu. L'engin s'immobilise à dix mille mètres d'altitude au-dessus de l'Atlantique. La distance qui nous en sépare reste encore de deux cents kilomètres. Or, les avions pilotés de la Terre ne peuvent s'immobiliser en plein ciel. J'en déduis que cet engin n'est pas d'origine terrestre.

— C'est troublant, estima Rango-Cápac pour la première fois inquiet depuis son atterrissage sur le continent américain. Il faut pourtant se garder d'échafauder de trop hâtives hypothèses. Les savants de cette planète expérimentent peut-être un nouvel engin balistique. La coïncidence serait justement que leur champ d'essais soit la Terre de Feu.

Sur l'écran radar, le mystérieux véhicule spatial reprit sa course. Plus exactement, il glissa en direction de la côte et perdit de l'altitude. La distance le séparant du vaisseau sidorien s'amenuisa rapidement.

— Nous le démolissons ? proposa Yac, l'une de ses mains frôlant un clavier.

— Notre sécurité l'exige. Je répugne toujours à employer de telles méthodes mais même si nous cherchions à fuir, je sens que cet engin nous poursuivrait avec facilité. Allez-y, Yac.

Celui-ci enfonça une touche. Il guetta l'écran. Comme rien ne se produisait, comme le point lumineux subsistait toujours sur le radar, le Sidorien s'étonna profondément :

— Nos ondes restent sans effet ! Je n'y comprends rien. Normalement, l'engin aurait dû se désintégrer. Il faut croire que ce véhicule est muni d'un écran de protection.

— Comme notre propre vaisseau, souligna Rango-Cápac.

— Voyons, c'est impossible ! Il ne peut s'agir d'une nef sidorienne. Avant votre départ de Sidor, vous n'aviez ordonné aucune mission spatiale. À moins que...

Yac hésita.

— À moins que ? insista l'Inca.

— Des événements motivent peut-être la présence sur la Terre d'un SECOND astronef sidorien. Des événements survenus sur Sidor depuis

notre départ et nécessitant de nouveaux ordres. La contraction du temps, et l'éloignement de notre planète, ne nous permettent pas de communiquer phoniquement, ni encore moins visuellement, avec Sidor.

— Peut-être, opina Rango-Cápac sans conviction. Dans ce cas, nous ne tarderons pas à le savoir.

Effectivement, la situation se précisa. Un vaisseau analogue à celui de Rango-Cápac, se posa non loin de la première nef. C'était l'engin repéré dans le ciel de Patagonie.

Le sas s'ouvrit et plusieurs Sidoriens apparurent. Yac reconnut le personnage qui se trouvait à leur tête.

— C'est Minor, commandant en chef de la flotte spatiale.

— Que fait-il ici ? Introduisez-le, Yac. Croyez bien que je ne le féliciterai pas de son initiative.

Bientôt, Minor pénétra dans le vaisseau de Rango-Cápac. Un air d'autorité émanait de son visage ferme, résolu. On sentait l'individu habitué à commander. Moulé dans un collant orange, rehaussé de fil d'or, il bombait avantageusement le torse. Son regard étincelait. Ses oreilles effilées s'agitaient légèrement. Sa crête se hérissait. Il ne se courba pas devant Rango-Cápac et ce manque de respect surprit l'Inca.

— Le voyage, entre Sidor et la Terre, vous aurait-il fait oublier les lois de la politesse ? Je suis votre chef spirituel.

— Erreur, annonça Minor gravement. Depuis votre départ de Sidor, je suis le gouverneur suprême de notre planète. Ceux qui m'entourent sont mes fidèles lieutenants.

Il désigna ses compagnons. Tous portaient des galons. Ils braquaient en outre d'impressionnants revolvers à rayons.

— Est-ce une plaisanterie, Minor ? sourcilla Rango-Cápac.

— Non. Sinon je n'aurais pas pris la peine de venir jusqu'ici. J'attendais votre départ pour m'emparer du pouvoir. Des complicités m'aidèrent. J'ai enfin ouvert les yeux à notre peuple. Votre règne est terminé. Vous n'avez exercé sur nous aucune tyrannie, mais depuis le XIII^e siècle de l'ère terrestre, nous subissons votre loi, celle de Kon-Tiki, ce dieu que nous ne connaissions pas, et qui n'a jamais été notre dieu, puisque avant votre venue, nous n'adorions personne. Donc, depuis le XIII^e siècle, vous avez pris notre liberté en nous faisant croire en l'existence de Kon-Tiki. Aussi extraordinaire que cela puisse le paraître, nous, Sidoriens, dont la civilisation dépassait largement la vôtre dans tous les domaines, excepté le domaine spirituel, nous vous avons cru. Quelle stupidité ! Il aura fallu près de huit cents ans pour comprendre que nous étions l'enjeu d'une exploitation systématique dont seuls, vous et votre race, tiriez profit. Nous ne nourrissons envers vous aucune haine, aucune rancune. Vous prêchiez l'émancipation de la race rouge, VOTRE peuple, eh bien ! vous avez tracé notre voie.

La stupéfaction, plus que la rage, suffoquait Rango-Cápac. Il s'attendait si peu à ce revirement de situation ! Devant le mutisme de Yac et des autres Sidorien de son vaisseau, il s'emporta :

— C'est tout ce que vous avez à répondre, Yac ?

— Je m'incline, Rango-Cápac, devant la décision de Minor. J'obéis au gouverneur de Sidor. Si Minor détient le pouvoir, alors je lui obéirai.

— Vous n'êtes qu'un félon, Yac !

— Dans ce cas, tous les Sidorien sont des félons. Si, un jour, vous repreniez les guides de Sidor, je vous servirais à nouveau avec la même fidélité. Un Sidorien accepte toujours avec passivité les faits accomplis.

Le regard de l'Inca se vrilla dans celui de son rival :

— Votre coup d'état ne correspond qu'à une ambition personnelle. Si je refuse votre autorité, Minor ?

— Alors, vous subirez le sort de la colonie inca de Sidor. Aucun n'a voulu se soumettre. Tous sont rayés du monde des vivants.

Rango-Cápac devint livide. Ses yeux se dilatèrent. Il eut une envie folle de sauter à la gorge de son adversaire. Il se retint. Les armes braquées sur lui le dissuadèrent.

— Ma femme, Dara-Occlo... Vous l'avez tuée ! Vous n'êtes qu'un vulgaire assassin !

— Rassurez-vous. Elle n'a pas souffert. Nous avons utilisé les ultrasons. La mort est venue instantanément. Mais permettez une remarque. Des hommes ont été massacrés, depuis votre arrivée sur la Terre. Des milliers d'hommes. Des Rouges, des Blancs. Par votre faute. Alors, je vous en prie, ne traitez pas les autres d'assassins !

L'Inca, malgré l'accablement, ne s'avouait pas vaincu :

— Vous oubliez mes compagnons, Minor. Ils se cachent au Pérou, en Bolivie, au Brésil, au Mexique, en Argentine. Ils ne m'abandonneront pas.

— J'ai frappé à la tête en m'emparant de votre personne. Vos compagnons ne sont plus que des girouettes.

— Que convoitez-vous ? demanda brusquement l'Indien.

— La Terre, Rango-Cápac. La Terre, qui a vu naître vos ancêtres. Cette Terre que vous désiriez tant, que vous auriez livrée à la race rouge. J'en ferai une colonie de Sidor.

Minor fit un geste. Les rayons des pistolets giclèrent silencieusement et arrosèrent l'intérieur du vaisseau. Rango-Cápac, Oro, et les quelques Incas présents, se figèrent, paralysés.

— Gardez-les à vue, Yac, ordonna Minor. Nous déciderons plus tard de leur sort car leurs connaissances terrestres, inscrites dans leurs cerveaux, peuvent nous servir. Permettez que je me retire. Mes lieutenants et moi allons mettre au point le plan qui nous livrera la

Terre, pieds et poings liés.

*
* *

Yac conduisit Rango-Cápac et ses compagnons dans la même cellule que Maubry, Joan et Malony. Quand nos amis virent arriver les Incas, ils comprirent très rapidement qu'un grave événement avait modifié le cours de la situation. D'ailleurs, Rango-Cápac ne se priva pas de narrer la vérité.

Les trois reporters encaissèrent la surprise sans trop sourciller. Pour eux, leur sort ne changeait guère. N'empêche qu'ils préféreraient peut-être la politique des Incas à celle de Minor.

— Comment le nouveau gouverneur de Sidor compte-t-il maîtriser la Terre ? Si toutes les forces armées de notre monde s'allient, cette coalition constituera une ligne de feu jamais égale, fit Joë.

— Sans doute, approuva Oro. Mais si Minor prive la Terre de son électricité, en détruisant par exemple les centrales atomiques, quelle force opposerez-vous ? La planète sera paralysée.

Le regard du téléreporter s'assombrit.

— L'électricité ! C'est l'un des points les plus vulnérables. Sans elle, l'activité s'arrête. Il doit quand même exister un moyen de s'opposer à cet asservissement de notre planète, asservissement que vous ne désirez même pas, Rango-Cápac, j'en suis sûr.

— Je ne suis pas venu ici dans un but de conquête, affirma l'Inca. Vous le savez. Nos sorts sont liés. Nos vies aussi. J'ignore ce que Minor nous réserve. Mais j'ai peur que, mêmes unies, nos forces ne parviennent pas à renverser la situation.

— Voyons... voyons... grommela Joë en se frappant le front. Il existe sûrement un moyen. Cherchez, mes amis, cherchez. C'est une question d'heures, peut-être de minutes.

Malony laissa retomber mollement ses bras le long du corps :

— Nous cherchons une issue chimérique. Vous oubliez qu'il faudrait avant tout sortir de ce vaisseau. Même si nous y parvenions, vous oubliez encore que la plus proche agglomération se situe à plus de deux cents kilomètres, à vol d'oiseau. Non, je ne vois pas. À moins de se transformer en fumée et passer au travers des murs...

CHAPITRE IX

Du haut d'une éminence, Zita contemplait un petit village patagon. Laborieuse, la population vaquait à ses diverses occupations sans se douter que quelqu'un l'épiait.

L'Inca allait actionner son onde porteuse afin de se rapprocher encore du village, quand un appel alerta son subconscient. Il capta des ondes biopsychiques.

— C'est Rango-Cápac qui parle. Minor se trouve sur la Terre. Il est maître de Sidor. Nous sommes les seuls rescapés de la colonie inca. Il faut alerter tous les compagnons. Je suis captif des Sidoriens à bord même de mon vaisseau. Vous m'entendez, mais vous ne pouvez correspondre avec moi car j'émet sur un transcepteur inhabituel. Écoutez bien mes ordres. C'est une question de vie ou de mort...

Zita redoubla d'attention. Son front se plissait. Et quand Rango-Cápac mit un terme à l'émission, l'Inca semblait bouleversé. Les nouvelles compromettaient l'avenir. Comment Minor avait-il pu s'emparer du pouvoir ?

Zita ne s'interrogea pas là-dessus. Une action s'imposait, rapide. À l'aide de son bâton-laboratoire, l'Indien s'orienta. Puis son onde porteuse le véhicula à quelques mètres du sol. La nuit tombait. L'Inca s'en félicita. Il passerait inaperçu des Terriens. Son vol individuel ne risquerait pas d'être intercepté. Car il n'était pas coutume, en Patagonie ou ailleurs, d'apercevoir un homme se propulsant dans l'espace sans l'aide d'une machine volante !

Zita avait été le premier à recevoir le message de Rango-Cápac. Il se trouvait à ce moment-là à trois cents kilomètres de l'astronef. Il était donc le plus proche et il serait aussi le premier à agir. Il avait déjà son plan. Restait à savoir si les Sidoriens n'avaient pas capté l'appel de leur ancien maître. En ce cas, ils se préparaient à la riposte et Zita courait à un échec certain.

Néanmoins, l'Inca resta confiant. Il volait, léger, aérien, dans la nuit étoilée et moirée de lune. Il suivait la côte atlantique. De temps à autre, il consultait ses appareils de contrôle. La distance le séparant du vaisseau diminuait rapidement car il volait à une centaine de kilomètres à l'heure.

Il s'entoura d'un écran protecteur. Double précaution, car ainsi, les détecteurs sidoriens ne pouvaient le déceler. Ensuite, les rayons projetés contre lui restaient inopérants. Il était donc voilé d'une sorte de faisceau d'invincibilité, à l'image de celui qui existait autour des

nefs sidoriennes.

Il se posa à cinq cents mètres du vaisseau dont la masse sphérique se découpait sous la lune. Il savait qu'en s'approchant assez près, dans le champ répulseur de l'astronef, son propre écran protecteur individuel exercerait une action neutralisante. Deux champs répulseurs, en contact, se neutralisaient donc.

Zita marcha vers l'engin avec une certaine appréhension. Après tout, il ignorait si réellement les Sidorien n'avaient pas décelé sa présence et si on ne l'attendait pas. La réception manquerait en tout cas de chaleur.

Un contrôle rapide lui apprit qu'il se trouvait dans le champ répulseur de la nef. Il dirigea son « bâton » vers la carcasse métallique. Des faisceaux d'ondes paralysantes giclèrent, silencieuses, traversant les parois d'acier, et frappant les occupants du vaisseau. Du moins l'Inca le supposait.

À l'aide d'une clémétrice, l'Indien ouvrit le sas. Il marqua une hésitation en pénétrant dans la nef, mais comme rien ne se passait, il en conclut que les Sidorien étaient paralysés. Il s'en rendit compte quand il entra dans la salle de contrôle.

Yac se trouvait là, figé devant des écrans. Il ne bougea pas lorsque Zita le frôla. Alors, l'Inca put, à son gré, circuler dans le vaisseau sans rencontrer la moindre opposition. Il libéra ses compagnons et les Américains. Bientôt le cosmonef se trouva aux mains des Indiens. Les Sidorien furent emprisonnés, encore inconscients. Quand ils retrouveraient leurs esprits, ils se demanderaient comment les choses s'étaient passées exactement !

— Par quels moyens avez-vous pu entrer en contact avec moi ? interrogea Zita, s'adressant à Rango-Cápac. Vous étiez prisonnier.

— Sur Sidor, à l'insu de tous, même de mes plus proches amis, je m'étais fait greffer sous la peau un minuscule transcepteur, utilisable seulement en cas d'absolue nécessité. Parfaitement invisible, hormis aux rayons X, les Sidorien n'ont jamais songé à m'examiner quand ils m'ont capturé. J'avais donc pris mes précautions avant mon départ pour la Terre.

Puis, se tournant vers les trois reporters :

— La lutte contre Minor commence. Êtes-vous disposés à m'aider ?

— Certainement, approuva Maubry. Minor menace la Terre d'asservissement. Comment n'accepterions-nous pas de lutter contre lui ?

— Je ne vous cache pas les difficultés qui nous attendent. Minor ne se laissera pas abattre facilement. Il dispose de moyens équivalant aux nôtres. Il faudra donc frapper vite. Seule la surprise peut nous assurer l'avantage.

— La surprise toute chaude ! remarqua Malony. Minor ignore

encore que l'astronef est retombé entre nos mains... enfin entre vos mains. C'est le moment d'agir. Très rapidement, il apprendra ce qui s'est passé.

Rango-Cápac donna des ordres. Les Incas savaient piloter un vaisseau sidorien. L'engin décolla donc de la Terre de Feu et fonça vers le ciel. Il s'immobilisa à soixante kilomètres d'altitude. Ses postes détecteurs en alerte, il guetta la nef de Minor.

Oro avait pris le relais de Yac. Contrôlant les divers écrans, il désigna une aiguille qui courait sur un cadran. Il suivait en même temps des gerbes de points lumineux qui, par intermittence, se succédaient sur un rectangle noir. Bien interprétés, ces signaux décelaient quelque chose.

— Le nucléographe vient de détecter une explosion atomique sur la surface de la Terre. L'explosion s'est produite sur la côte ouest des États-Unis, quelque part en Californie.

— Essai d'une bombe ? supposa Rango-Cápac, alerté.

— Non. La radio-activité est négligeable. J'ai peur qu'il s'agisse de l'explosion d'une centrale nucléaire.

— Filez sur la Californie, Oro. Il faut en avoir le cœur net.

Oro obéit. La nef glissa sur les premières couches de l'atmosphère. Elle atteignit le territoire des États-Unis en quelques minutes. Puis elle s'immobilisa à nouveau. Les écrans retransmirent les images du sol.

— Vous aviez raison, souligna Rango-Cápac. Minor a frappé l'une des principales centrales atomiques de la côte Ouest. Une partie des États-Unis doit se trouver sans électricité et complètement paralysée.

Les images qui succédèrent montrèrent en effet des villes au trafic interrompu. Une certaine panique s'emparait des habitants. Tels des fourmis, les Terriens sortaient de leurs habitations et cherchaient à comprendre ce qui arrivait. Ils grouillaient dans les rues et s'aggloméraient en masses compactes, bruyantes. En de telles circonstances, les secours n'étaient pas faciles à organiser.

Il ne restait pratiquement plus rien de la centrale. L'explosion avait tout déchiqueté, pulvérisé, rasé. Le souffle avait balayé, arraché les forêts voisines. Des hommes, dans des vêtements antiradiations, parcouraient la zone sinistrée dans l'espoir de découvrir quelques victimes.

Encore une fois, comme la centrale du Mato Grosso, l'usine américaine avait été prudemment édiflée loin d'une ville, en prévision d'un accident toujours possible, surtout en cas de conflit. Les victimes restaient donc le personnel de la centrale.

Maubry contemplait le spectacle avec une grimace.

« Si jamais, songea-t-il, Minor s'attaque aux cités, les morts se chiffreront par millions. Je suis sûr qu'il détient la possibilité d'anéantir la planète entière. »

Joë ne doutait pas que Rango-Cápac lutterait de toutes ses forces contre son rival. Mais il aurait préféré organiser sa propre lutte, en alertant par exemple les autorités terrestres. Or, il avait la nette impression que malgré son alliance avec les Incas, il demeurerait sous la surveillance de ces derniers. Il sentait que des regards ne perdaient pas un seul de ces gestes. Pratiquement, il restait à la merci des Indiens. Il se considérait donc toujours comme un prisonnier. Car la liberté accordée n'était en fait qu'illusoire.

— Il faut rechercher activement Minor, décida Rango-Cápac. Son plan est simple. Par destruction des centrales électriques, il espère paralyser totalement la planète. Alors, celle-ci sera à sa merci.

— Mais, remarqua Oro avec justesse, comment détecter un astronef lui-même enveloppé d'un écran antiradar ?

— C'est vrai, reconnut l'Inca. Nous luttons à forces égales et nos propres techniques se retournent contre nous. Seule, la détection visuelle peut pallier les défaillances mécaniques.

— Nos compagnons, essaimes sur le continent, nous préviendront dès qu'ils auront du nouveau. Ils s'informeront. Mais Minor n'est pas un imbécile. Il aura recours à la même méthode que la nôtre. Il se réfugiera dans des régions isolées.

— En somme, résuma Joan, pessimiste, le Sidorien risque d'être insaisissable ?

— Bah ! ricana Joë. Au fond, cela vous arrange, Rango-Cápac. Indirectement, Minor reste votre allié. Il paralysera la Terre. Quand les armées terriennes seront neutralisées, alors vous vous occuperez de votre rival. Chez nous, on appelle ça tirer les marrons du feu.

L'Inca sursauta, désagréablement surpris :

— Lisez-vous dans l'esprit ?

— Non. Mais je raisonne logiquement.

— Hum ! Vous semblez plus intelligent que je ne l'aurais pensé. Finalement, je me félicite de ne pas vous avoir relâché, au moment où Zita a renversé fort heureusement les rôles.

— Flatté que vous me découvriez une certaine intelligence ! Mais j'ai beau me creuser la cervelle, je ne suis pas encore parvenu à m'expliquer comment vous avez pu pactiser avec les Sidorien. Et je ne comprends pas non plus comment, vous qui prétendez être un homme de la Terre, êtes devenu le maître de Sidor.

Rango-Cápac, Oro et Zita échangèrent des regards complices. Puis le mari de l'infortunée Dara-Occlo sourit :

— J'ai en effet le temps d'abattre mon rival car en ce moment, il détourne sur lui l'attention des armées terrestres. Mon plan reste celui que vous savez. Je ne dévierai pas de ma route. Avant tout, puisque vous ne lisez pas dans l'esprit comme je le pensais, et puisqu'il n'en découlera aucune conséquence, je vais vous apprendre l'histoire de la

colonie inca émigrée sur Sidor...

Joë, Joan et Malony ouvrirent leurs oreilles. Ils allaient enfin connaître le secret de Rango-Cápac. Pour quelque temps, ils en oublièrent Minor et le danger qu'il représentait...

*
* *

Du sable, rien que du sable, une véritable mer qui s'étirait à perte de vue. Des dunes tourmentées dressaient leurs crêtes sous le brûlant soleil et le moutonnement ressemblait à des vagues figées.

Le sable chaud grésillait. Dans ce décor abrutissant, une seule silhouette : celle d'un homme et d'un chameau. Ils cheminaient, cahin-caha, au gré d'une piste mal tracée. L'homme, un Arabe vêtu d'un burnous, chantonnait. Il avait l'air heureux de vivre. Il s'appelait Ahmed.

Ahmed était marchand ambulant. Il couchait sous la tente. Il vagabondait et se sentait en liberté. Il vivait parfois misérablement mais pour rien au monde il n'eût accepté un autre métier mieux rétribué. Il préférait l'horizon devant lui. L'horizon des sables.

Dans le ciel chauffé à blanc, l'Arabe crut apercevoir quelque chose. Une sorte de boule de feu dans le feu du ciel. C'était à peine visible, imprécis, mouvant. La boule grossissait et se rapprochait du sol. Elle irradiait une lueur verdâtre qu'atténuait la réverbération du soleil.

La chose tombait comme un météore, un bolide. Peut-être se consumait-elle en traversant l'atmosphère. C'est du moins ce que pensa Ahmed. Pourtant, à une certaine distance du sol, la boule ralentit son allure. Elle resta un moment suspendue dans le vide, puis disparut derrière les dunes.

Le marchand prit ses jumelles et son appareil photographique. Il était amateur de beaux clichés. Puis il se glissa dans la direction où il avait vu disparaître la chose.

De dune en dune, il parcourut ainsi une certaine distance, inappréciable. Quand il surgit au sommet d'une éminence sableuse, il resta frappé de stupeur, pantelant d'angoisse, d'émotion, d'incertitude. Il s'aplatit rapidement sur le sol. Peut-être ne l'avait-on pas aperçu de l'engin.

Car il s'agissait d'un véhicule tombé du ciel. Il reposait à moins de cinq cents mètres, au fond d'une cuvette. Sa forme rappelait celle d'une boule. Ahmed était assez cultivé pour savoir que cet engin ne pouvait être qu'un véhicule spatial.

Il s'attendait à voir les occupants. Il fut déçu. Il observa à la jumelle. La vision rapprochée ne lui permit pas de découvrir des détails supplémentaires. Il discerna cependant des hublots mais en vain

chercha-t-il des visages inconnus. Le verre restait impénétrable.

Alors, Ahmed prit plusieurs clichés au téléobjectif. Il se garda bien de se montrer, ou de se précipiter vers l'engin rébarbatif. Sa gorge sèche ne provenait pas tellement de la soif, de la chaleur. Plutôt de sa frayeur soudaine. Car, au premier instant de curiosité succéda une certaine panique. Le marchand se sentit brusquement à la merci d'armes inconnues.

Il disparut derrière la dune. Il se remit debout et prit ses jambes à son cou. Il retrouva son chameau, l'enfourcha, et s'enfuit. Il ne se retourna pas.

*
* *

— Vers le milieu du XIII^e siècle, expliqua Rango-Cápac, l'empire de Cuzco connaissait son apogée. C'est alors que les habitants d'un village du Pérou, au bord du Titicaca, virent se poser une étrange machine volante sur l'une des îles du lac. Les Urus, ces Indiens du Titicaca, prétendirent que l'engin était rond. Les Quechuas affirmèrent qu'il était conique. Les Aymaras soutinrent qu'il avait la forme d'un fuseau. Bref, en vérité, aucun Indien n'eut le privilège d'approcher de près le vaisseau de l'espace qui venait de se poser sur la Terre. Vous l'avez deviné, il s'agissait d'une nef sidorienne d'exploration spatiale. Les Sidiorens capturèrent un homme et une femme urus, qu'ils emmenèrent par la suite sur leur planète, située vers Alpha du Centaure. Ils ramenaient tout simplement un « échantillon » de la race intelligente vivant sur la Terre et ils purent ainsi tout à loisir examiner le couple.

« Ce dernier eut des enfants. À leur tour, ceux-ci proliférèrent. Bref, il se développa un embryon de colonie terrienne, que les Sidiorens, loin de regarder d'un mauvais œil, aidèrent à s'adapter. Les Urus, naturellement, adoraient Kon-Tiki. Les Sidiorens observèrent les rites avec curiosité. Les Urus de Sidor, rapidement, développèrent leur intelligence, encouragés par ceux qui les avaient ramenés de la Terre. Ils acquirent une civilisation moitié terrestre, moitié sidorienne. Comment les Sidiorens arrivèrent-ils à adorer Kon-Tiki, eux qui n'avaient pas de dieu ? Il serait trop long de vous décrire les diverses étapes de cette transformation spirituelle. Ils commencèrent par imiter les Urus. Puis, petit à petit, ils se prirent au jeu. Bientôt, ils devinrent eux-mêmes des adorateurs du Soleil, de Kon-Tiki. Ils surent que Manco-Cápac et Mama-Occlo étaient les fils du Dieu et avaient fondé l'empire de Cuzco. Ils éprouvèrent une telle passion pour notre religion, qu'ils se convertirent tous, sans exception. Ils élurent un Urus à la tête de leur planète. Moi, Rango-Capas, je suis un descendant des

anciens Urus du Titicaca et jusqu'à mon départ pour la Terre, je gouvernais Sidor. Mes compagnons occupaient les postes clé. En quelque sorte, nous avions colonisé les Sidoriens chez eux !

« Ne croyez pas que tout se passa sans mal, sans récrimination. Mais nous fûmes pratiquement passifs. Les Sidoriens auraient pu nous massacrer tous. Ils nous portèrent au pouvoir. Aurions-nous été assez stupides pour refuser ? Kon-Tiki avait lié deux races totalement différentes sous tous les aspects. Comment ne pourrait-il pas réaliser l'union de toute la race rouge, des Aztèques jusqu'aux Patagons ?

« Nous envoyâmes des vols de reconnaissance autour de la Terre. Nous apprîmes ainsi que la race rouge dégénérât, au profit des autres races. La race rouge, les Indiens... La race des Urus, nos descendants ! Alors nous décidâmes de voler au secours de nos frères de la Terre. Vous savez pourquoi nous sommes ici et vous savez ce que nous voulons.

— Il ne suffit pas de convertir, par des moyens plus ou moins orthodoxes qui sont plus scientifiques que spirituels, des millions d'Indiens, pour redonner à une race sa place de jadis. Vous oubliez que votre race a conservé ce caractère un peu primitif que les Espagnols ont découvert quand ils ont atteint le Pérou. Elle reste un peuple sous-développé et si, aujourd'hui, elle jouit des bienfaits de la civilisation au même titre que les autres hommes, c'est à cause des Blancs, souligna Maubry.

Le regard de Rango-Cápac étincela :

— C'est parce que les Blancs ont ôté aux Indiens les moyens de se civiliser que ma race n'a pu évoluer. Ne retournez donc pas la vérité. Car comment expliquez-vous qu'au XIII^e siècle les Incas possédaient la civilisation la plus puissante de l'Amérique ? Comment expliquez-vous la civilisation des Pharaons d'Égypte, celle de la Rome, de la Grèce antiques ? De tous temps, des empires se sont formés, détruits. L'histoire le veut. La race blanche croit toujours qu'elle détient le monopole du progrès, alors que sa civilisation n'est qu'une forme de ce progrès.

— Nous discuterions pendant des heures, soupira Joë, que nous ne parviendrions pas à résoudre le problème. Soit. Acceptons le fait qu'il y ait eu plusieurs civilisations. Chacune d'elles a un peu puisé dans la précédente pour progresser... La dernière doit donc beaucoup aux autres.

— Enfin, vous reconnaissez que l'empire de Cuzco...

— Je ne reconnais rien, trancha vivement le téléreporter. Je constate. Un point c'est tout... Revenons plutôt au problème actuel et tirons un trait sur le passé. Je vous disais qu'il ne suffisait pas de convertir des millions d'Indiens pour supplanter les autres races. À notre époque, la puissance d'un peuple ne s'affirme plus par ses dieux

et sa religion.

— Je sais, opina l'Inca avec un sourire tranquille. Nous amenons de Sidor une civilisation plus poussée que la vôtre. Nos frères rouges seront les premiers à en bénéficier. D'autre part, vos lois ne m'échappent pas. Jusqu'à présent, les Rouges se tenaient assez éloignés du pouvoir parce que les suffrages ne se portaient pas sur des hommes sous-développés. Or, quand auront lieu des élections légales, des Indiens se présenteront et ils seront élus. Malony haussa les épaules :

— Personne ne votera pour eux !

— Si. Il y aura d'abord tous les électeurs indiens. Puis les autres, parce que nous sommes capables de diriger un cerveau à distance et de commander les réflexes.

— Vous abordez des moyens illégaux ! gronda sourdement Maubry qui ne doutait pas de la réussite de Rango-Cápac dans le domaine de la psycho-commande des cerveaux.

— Nos élus l'auront été légalement et personne ne pourra le nier. Parce que, cher monsieur Maubry, vous ne serez plus là pour le raconter, ni vous, ni vos compagnons. D'ailleurs, il serait si facile d'effacer cette conversation de votre mémoire qu'en fin de compte, je m'y résoudrai ! Nos moyens techniques dépassent ce que vous pouvez imaginer. Or, si les postes clé sont détenus par des Indiens, vous verrez alors la race rouge émerger de l'oubli. Avec notre aide, elle formera une seule nation, unie, puissante, plus forte que toutes les autres races associées.

— C'est du Minor camouflé ! estima Joan, déçue.

— Non. Les Indiens n'asserviront personne. Ils désirent seulement qu'on les respecte. Cela, je l'affirme avec force. Nous serons là pour surveiller l'immense programme de réhabilitation...

À ce moment, Oro tira Rango-Cápac par la manche. Il l'attira à l'écart, loin des oreilles des trois reporters :

— Une centrale atomique a sauté en Russie. Une autre en Turquie. Une autre encore en Égypte. Mais j'apprends une nouvelle plus spectaculaire, et qui nous réjouira.

— Quoi donc, Oro ?

— Un Arabe, nommé Ahmed, a pris des clichés de l'astronef de Minor, posé au cœur du Sahara. Il a alerté immédiatement un poste militaire. Les clichés ont été développés et reconnus exempts de tous truquages. De brefs échanges de vue ont eu lieu entre experts militaires africains et américains. Un accord est rapidement intervenu. Devant la destruction de plusieurs centrales nucléaires, la riposte a été décidée. Une fusée téléguidée française, transportant une charge atomique sans radioactivité, a été lancée contre l'astronef de Minor. Les experts l'ont fait exploser à cinquante kilomètres du vaisseau, afin

d'éviter qu'elle soit détournée de sa trajectoire par un éventuel champ répulseur. L'onde de choc a pulvérisé le cosmonef. C'est ce qui ressort des premiers rapports.

— Comment Minor n'a-t-il pu déjouer la tentative ? s'étonna Rango-Cápac.

— Il aura été surpris, il n'espérait sûrement pas que le projectile exploserait prématurément. Il comptait le détourner. Peut-être aussi l'explosion a-t-elle été plus forte que prévue. Il s'agissait d'une super-bombe expérimentale. Minor se croyait à l'abri.

En réalité, la réussite française venait tout simplement du fait que la fusée téléguidée était équipée d'un système antiradar et que les experts expérimentaient pour la première fois, du moins pratiquement. Car des essais avaient déjà eu lieu en laboratoire. Minor n'avait donc pu détecter le projectile et quand le champ répulseur du vaisseau spatial entra en action, il était déjà trop tard.

— Minor anéanti, susurra Oro, vous voilà les mains libres pour réaliser votre projet.

— Oui, Oro. Mais nous aurions tort de croire que tout se passera facilement. Quelque chose me dit qu'il faut nous méfier des Terriens. Minor s'est laissé surprendre. C'est une alerte sérieuse. Nous ne sommes donc pas aussi à l'abri que nous le pensons. Notre surveillance doit s'exercer sans relâche. Laissons-nous oublier pour quelque temps. Réfugions-nous au fond d'une mer, d'un océan. Un seul homme, parce qu'il a donné l'alerte, a provoqué la perte de Minor. Il s'agit donc d'échapper à d'éventuels observateurs, même s'ils n'ont que leurs yeux pour regarder.

Le vaisseau attendit la nuit dans la haute atmosphère. Puis il plongea dans le Pacifique, quelque part entre le continent américain et l'Océanie. Il s'engloutit sous des tonnes d'eau et s'immobilisa par quatre kilomètres de fond.

Même l'œil le plus vigilant ne saurait le découvrir.

CHAPITRE X

Rango-Cápac sommeillait. Il s'éveilla en sursaut lorsque Zita lui toucha le bras.

— Je m'excuse d'interrompre votre repos, mais Kari nous appelle. Il se trouve exactement au pied du Blanka, dans les montagnes Rocheuses.

L'Inca se dressa de sa couche en soupirant et gagna la salle des appareils. Il observa le globe terrestre en relief sur un pivot. Il chercha les Rocheuses et le Blanka :

— Les États-Unis... Que fait Kari, là-bas ?

— Il vous le dira peut-être. Nous sommes en relation avec lui.

Rango-Cápac hocha la tête, perplexe. Il s'installa devant une sorte de microphone surmonté d'un haut-parleur :

— Kari ?

Une voix résonna dans la pièce, nette, claire :

— C'est moi. Il faut que vous me rejoigniez immédiatement. Je vous attends au pied du Blanka.

— Que se passe-t-il ? Des ennuis ? Que fabriquez-vous aux États-Unis ?

— Il existe des réserves d'Indiens, d'authentiques Peaux-Rouges qu'il convient également de convertir. Seulement des difficultés surgissent. J'ai attiré l'attention sur moi et des patrouilles de l'armée me recherchent activement. Certes, je puis me défendre, mais même en utilisant mon onde porteuse, je ne parviendrai pas à m'échapper. Je suis encerclé par de nombreux ennemis. Il en sort de partout. Des avions, des hélicoptères, survolent la région sans cesse.

— Attendez la nuit pour vous dégager ! conseilla Rango-Cápac.

— Il reste encore huit heures de jour. Je ne tiendrai pas jusque-là. Or, les soldats sont décidés à m'abattre, puisqu'ils renoncent à me capturer. Je succomberai sous le nombre. Ou bien la fatigue me terrassera. C'est pourquoi je vous ai appelé.

— C'est bon, nous arrivons à la rescousse. Nous paralyserons les soldats et nous vous prendrons à bord du vaisseau. Mais vous n'auriez pas dû vous laisser surprendre, Kari.

Rango-Cápac mit un terme à l'émission et donna des ordres. Le branle-bas de combat sonna à l'intérieur du cosmonef. Puis ce dernier, sous la conduite de Zita, s'arracha du fond boueux du Pacifique. Tel un monstre marin issu d'un conte fantastique, il émergea de l'eau en bouillonnant et se lança dans l'espace. Il grimpa à une allure

vertigineuse et se perdit dans le ciel.

Parvenu au-dessus des États-Unis, il s'immobilisa. Comme un oiseau de proie, il plana. Brusquement, il fondit vers le sol. Le pic du Blanka apparut soudain. Puis l'ossature solide des Rocheuses hérissée de forêts.

L'œil rivé aux écrans, les Incas cherchèrent les soldats. Vainement. Les arbres escaladaient les pentes, mêmes les plus escarpées, et masquaient la visibilité. Les frondaisons grouillaient peut-être d'hommes en uniforme. Le vaisseau sidorien décocha au hasard des gerbes de rayons paralysants, susceptibles de figer une armée dans un rayon de dix kilomètres. Les biotests enregistraient en effet la présence de créatures vivantes, des hommes très certainement.

— Atterrissez, Zita, ordonna Rango-Cápac, désignant le sommet casqué de neige du mont Blanka.

Le vaisseau se posa dans une clairière. Les Incas attendirent. Kari avait certainement repéré l'engin.

Effectivement, quelques minutes plus tard, Kari apparut, véhiculé par son onde porteuse. Le sas s'ouvrit pour l'accueillir. Immédiatement, Rango-Cápac aborda son compagnon sur un ton peu aimable :

— Vous auriez mérité d'être capturé par les forces américaines, Kari. Les Peaux-Rouges des réserves n'étaient pas inclus dans notre programme car ils offrent peu d'intérêt. Isolées, peu nombreuses, pratiquement réduites à l'inactivité et aux caméras des touristes, ces tribus restent inaccessibles, irrécupérables. Elles sont noyées dans la masse blanche. Nous verrons ultérieurement quel rôle nous leur attribuerons dans l'État indien de demain.

Kari, impassible, restait appuyé sur son bâton. Il ne perdait pas des yeux ses collègues incas. Subitement, il orienta son tube d'une certaine manière et manipula l'un des nœuds qui actionnait un mécanisme. Rango-Cápac, le premier, se trouva paralysé. Zita et Oro, avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir, subirent un sort analogue. Incontestablement, Kari avait bénéficié de l'effet de surprise. Mais quels mobiles le poussaient à trahir ses compagnons ?

Il s'assura qu'il était bien maître du vaisseau. Alors, il ouvrit la cellule des trois reporters américains :

— Vous êtes libres ! annonça-t-il à la stupéfaction de nos amis.

Ceux-ci crurent à une plaisanterie, ou à un piège. Dans la salle de contrôle, ils aperçurent Rango-Cápac, Zita et Oro, figés, immobiles.

Maubry fronça les sourcils :

— Qui les a paralysés ?

— Moi, répondit l'Inca.

— Vous ? Quel est votre nom et pourquoi nous libérez-vous ?

— Je m'appelle Kari. Je viens de Sidor, comme Rango-Cápac. Mais

ne me demandez pas les motifs qui me poussent à vous aider. Je les ignore. J'obéis à des ordres impératifs.

— Quels ordres ? insista Joë, méfiant.

— Je ne sais pas, avoua Kari avec sincérité.

Le téléreporter leva les bras au ciel. Il prit à témoin ses compagnons :

— Enfin, c'est insensé ! Ne me dites pas que sous cette libération, ne se dissimule pas un piège ! Mais nous n'y tomberons pas. Nous refusons de sortir d'ici.

Malony revint dans la salle de contrôle. Il venait d'achever une inspection complète du vaisseau. Les seuls occupants étaient Rango-Cápac, Zita et Oro. Le piège, s'il existait, était alors habilement tendu !

Le gros Américain se pencha à l'oreille de Maubry. Il parla à voix basse :

— Traquenard ou pas, ne croyez-vous pas que nous pourrions profiter de la situation ?

Joë opina de la tête. Insensiblement, il se rapprocha de Kari et, brusquement, il bondit sur l'Inca. Il le renversa et lui arracha son bâton. Puis, pesant de tout son poids sur le corps de son adversaire, il le roua de coups de poing. Étourdi, Kari perdit connaissance.

— Ficelez-le, Malony.

Quand cette opération fut terminée, nos amis poussèrent un soupir de soulagement. Mais allaient-ils longtemps profiter de cette liberté si chèrement et spectaculairement retrouvée ? Était-il possible que le cauchemar prenne fin ? Certainement pas. D'autres Incas parcouraient encore le continent américain.

Maubry observait les écrans. Ceux-ci montraient des images de la forêt voisine, mais personne n'apparaissait. À travers les hublots, les reporters cherchèrent en vain une présence autour de l'engin.

— Restez ici, décida Joë, Ligotez les Incas et veillez à ce qu'ils ne bougent pas. Cela ne doit pas vous être difficile. Quant à moi, je vais alerter la plus proche localité.

Joan se précipita contre son fiancé. Elle l'embrassa, un peu pâle, inquiète :

— Attendons plutôt à l'intérieur du vaisseau, chéri. J'ai peur qu'il ne t'arrive quelque chose, même sur le territoire des États-Unis.

— Il y a longtemps que j'aspire à quitter cette boîte métallique et je ne vais pas rater l'occasion... Allons, je reviendrai avec des secours.

Joan frémit. Elle s'arracha difficilement des bras de Joë :

— Et si un Inca de Sidor survenait ?

— Eh bien ! ne le laissez pas entrer ! Verrouillez le sas après ma sortie.

Maubry s'éloigna. Il franchit bientôt la lourde porte du cosmonef. Il huma une large goulée d'air frais venu des cimes encore neigeuses. Il

s'emplit les yeux de soleil et du décor sylvestre.

Il disparut, englouti par la forêt. Il mit ses mains en porte-voix et hurla à tue-tête :

— Ohé ! Ohé !

Il marchait en hurlant. Il savait qu'il ne rencontrerait personne dans ce coin de montagne mais il avait tellement hâte de voir un compatriote, que l'espoir le soutenait, le galvanisait.

— Ohé !

Joë s'arrêta. Il n'avait pas rêvé. Il avait perçu un timbre de voix. Une voix mâle, s'exprimant en américain. Bientôt, il rencontra un soldat, en tenue de campagne, un fusil au poing, un walkie-talkie sur le dos.

Maubry tomba littéralement dans les bras du soldat, surpris :

— Hé ! Là... Qui êtes-vous ?

— Joë Maubry, de la T.V...

— Maubry ? répéta l'homme en uniforme. Nom d'un chien, le plan aurait-il réussi ?

— Quel plan ? Un Inca est venu. Il a paralysé ses compagnons. Il nous a délivrés. Joan Wayle et Malony sont restés dans le vaisseau spatial.

— Nom d'un chien de nom d'un chien ! grommela le soldat en décrochant le visiophone de son émetteur portatif.

Sur le minuscule écran surmontant le récepteur apparut l'image d'un officier.

— Ici patrouille 11. Maubry est à mes côtés, mon lieutenant.

— Maubry ? hurla l'officier. J'arrive immédiatement en hélico. Gagnez la clairière la plus proche.

Le soldat coupa l'émission. Joë lui saisit la manche :

— Comment t'appelles-tu ?

— Jerclay.

— Eh ! bien, Jerclay, tu vas m'expliquer ce que l'armée fabrique par ici. C'est à cause de Kari ?

— Oui. Kari a été capturé par des Pueblos du Mexique à la solde du gouvernement. L'Inca tentait évidemment de les convertir quand les Pueblos le maîtrisèrent et lui arrachèrent son bâton qui n'est, entre autre, qu'un tube électronique bourré d'appareils. Le gouvernement avait promis une forte récompense à qui livrerait un pèlerin de Kon-Tiki à la police.

— Alors, s'étonna Joë, Kari a pu s'échapper puisqu'il est ici, aux États-Unis ?

— Non. À Brasilia, les experts avaient déjà examiné ce fameux tube électronique aux multiples usages. Des savants américains percèrent notamment le secret des psycho-ondes. Le tube contenait en effet un appareil capable d'émettre des ondes psychique et d'inculquer une volonté à un cerveau. C'est cet appareil qui permettait aux pèlerins de

convertir facilement les Indiens. Ceux-ci, soumis, obéissaient donc à la volonté des Incas. Les savants américains, en perçant le secret du tube, imaginèrent de retourner le psycho-guidage contre ses inventeurs. Il fallait, pour cela, capturer l'un des pèlerins.

Maubry se frappa le front :

— Je comprends ! Kari, capturé au Mexique, a été transféré aux États-Unis, pour plus de commodité, et soumis aux psycho-commandes du tube électronique. On lui a inculqué l'ordre d'attirer Rango-Cápac au pied du Blanka. Des soldats feignirent de l'encercler et Rango-Cápac tomba dans le piège. Kari a agi sous l'emprise d'une volonté extérieure, qui n'était évidemment pas la sienne.

— Voilà ! fit Jerclay en souriant. Ma patrouille était chargée de suivre Kari. Je me suis senti paralysé. Heureusement, l'effet des ondes ne dure que quelques minutes. Quand j'ai repris mes esprits, je me demandais bien si le plan avait réussi. Aussi jugez de ma surprise lorsque vous m'avez dit votre nom...

Les deux hommes marchèrent jusqu'à la clairière la plus proche. Ils attendirent fort peu de temps. Deux hélicoptères apparurent bientôt dans le ciel. Jerclay exécuta de grands gestes et les hélicos, bourrés de soldats, atterrirent. Les soldats se répandirent dans la forêt et se camouflèrent aussitôt.

Le lieutenant serra la main de Maubry :

— Franchement, on ne comptait plus guère vous revoir sur les écrans de télévision !

— J'ai toujours gardé confiance... Heu... lieutenant. N'auriez-vous pas une cigarette ? J'aimerais me détendre un peu après toutes ces émotions.

L'officier tira son paquet de sa poche et donna du feu à Joë. Celui-ci tira voluptueusement quelques bouffées. Il sentit un certain bien-être. Maintenant, il aurait voulu dormir. Pourtant, l'aventure n'était pas terminée.

— Comment sont les Sidoriens, Maubry ?

— Ils ont des sales têtes ! Tout est relatif car ils doivent retourner le compliment contre nous. En fait, s'ils n'avaient pas la peau jaunâtre, ni les oreilles effilées, ni cette crête sur le crâne, ils ressembleraient à des types de la Terre.

— Je vois ! dit en riant le lieutenant en frappant amicalement sur l'épaule du reporter. S'ils n'étaient pas sidoriens, ils seraient terriens !

Ils grimpèrent dans l'un des hélicos. Les soldats se replièrent rapidement et réintégrèrent les appareils. Puis les deux véhicules bondirent vers le ciel. Hésitants, ils se balancèrent au-dessus de la forêt. Enfin, ils s'éloignèrent vers le Blanka tout proche. Ils survolèrent bientôt le vaisseau sphérique. Joë ressentit un léger pincement au cœur :

— Pourvu que Joan et Malony n'aient pas eu de difficultés...

Les hélicos se posèrent à proximité. Les soldats, à nouveau, s'éparpillèrent sur le sol comme une volée de moineaux. En l'espace d'une minute, ils disparurent sous les arbres. Ils encerclèrent la nef sidorienne.

Maubry respira. Le sas s'ouvrit et Joan apparut. Elle se précipita dans les bras de son fiancé :

— Ah ! Chéri... Des gens... Des Américains ! Enfin !

— Rien à signaler ? Les Incas ?

— Nous les avons ligotés. Ils fulminent, mais sans leurs tubes électroniques, ils sont aussi doux que des agneaux.

— Yac et ses compagnons ?

— Enfermés par les soins de Rango-Cápac, ils restent hors d'état de nuire. Mais leur présence me fait peur. Nous ignorons les ressources de ces hommes. Je préférerais voir leurs cadavres.

Joë haussa les épaules :

— Eux aussi sont inoffensifs sans leurs tubes électroniques et leurs machines.

Les soldats pénétrèrent dans le vaisseau avec circonspection. Soudain, une voix résonna et emplit la salle de contrôle. Elle figea les auditeurs présents :

— C'est Yac qui vous parle. La cellule où Rango-Cápac nous a enfermés est équipée d'un transcepteur visuel habilement camouflé. Nos anciens dominateurs, les Incas, ignoraient ce détail, car nos ingénieurs avaient installé cet appareillage à leur insu. J'observe donc ce qui se passe dans la salle de contrôle, mais la réciproque est impossible. J'ai assisté aux derniers événements, à l'arrivée de Zita, à votre triomphe. Terriens. Ne craignez rien de nous. Rango-Cápac, en nous emprisonnant dans cette cellule, savait très bien que nous ne pourrions jamais en sortir par nos propres moyens. Seulement il ignorait que dans chaque compartiment de la nef, existe une touche spéciale qui commande la télédestruction du vaisseau. Cette touche, encore installée à l'insu de nos dominateurs, et actionnée en cas de nécessité absolue, je viens de l'enfoncer.

— Yac ! hurla Maubry, livide. Pourquoi avez-vous fait cela ? Interrompez votre action.

— C'est impossible ! dit le Sidorien. La touche a enclenché un système complexe, irréversible et automatique, que rien ne peut arrêter. À l'heure actuelle, des ondes naissent dans les profondeurs du cosmonef. Les vibrations s'intensifieront progressivement et désintégreront notre véhicule spatial. Une armée vaincue ne sabote-t-elle pas son matériel au lieu de le laisser à l'ennemi ?

— Pourquoi, Yac, ce renoncement, cette abdication ?

— Minor a trouvé la mort. Nous ne nous illusionnons plus. Vous

tenez Rango-Cápac et vous n'aurez aucun mal à maîtriser les derniers compagnons du dieu Soleil, encore sur la Terre. Nous avons échoué dans notre entreprise. Nous sommes peut-être responsables de cet échec. En prenant le pouvoir, Minor a couru à son suicide. Il a entraîné aussi celui de Rango-Cápac. Les deux rivaux en se combattant mutuellement, se sont détruits. C'est un signe des dieux. J'en déduis que Kon-Tiki n'a jamais voulu l'union de la race rouge. D'autre part, en désintégrant notre vaisseau, je mets Sidor à l'abri d'une éventuelle invasion. Ne protestez pas. Vous auriez utilisé notre nef pour voyager dans l'espace.

— Vous nous tendez un piège, Yac, protesta Malony. Vous comptez nous faire sortir du vaisseau.

À ce moment, un étrange bruit naquit. On aurait dit des cordes de violon qui vibraient. Le son s'amplifiait progressivement. On ne le localisait pas. Il provenait de partout. Il semblait que toutes les molécules du véhicule spatial s'agitaient. Le bruit devint franchement discordant et meurtrissait le tympan.

La voix de Yac parvint encore aux oreilles de nos amis :

— Fuyez, pendant qu'il en est temps encore. Sinon les vibrations s'empareront de votre corps. Vous serez réduits en électrons purs. Vous ne disposez plus que de quelques minutes...

Les mains appliquées sur leurs oreilles, les soldats souffraient le martyre. Ils grimaçaient de douleur. Le bruit s'infiltrait dans leur cerveau. Leur tête menaçait d'éclater ! Ils se précipitèrent vers le sas, incapables de rester plus longtemps.

— On devient fou ! hurla Malony, en se comprimant le crâne, les yeux exorbités.

— Dehors ! ordonna Joë, en montrant lui-même l'exemple. Dehors !

Joan retint son fiancé par la manche :

— Les Incas, Joë... Il faut les délivrer !

Maubry entendit-il l'appel pathétique de la jeune fille ? Probablement, car il secoua négativement la tête. Le bruit était maintenant infernal. Tout le vaisseau vibrait et menaçait de se disloquer. On le sentait soumis à de colossales pressions.

Le téléreporter entraîna Joan à l'extérieur. Malony les avait précédés. Là, le bruit s'atténua. Il restait supportable. Quand nos amis se retournèrent, ils virent la nef éclater comme un fruit mûr. Les morceaux se fragmentèrent à une vitesse effrayante et se muèrent en poussière impalpable.

Les soldats, figés, assistaient à la scène incroyable, hallucinante. Ils n'auraient jamais cru possible qu'un tel véhicule, apparemment indestructible, pût se désintégrer jusque dans ses moindres parcelles, cela sans même une explosion nucléaire. Or, du puissant vaisseau sphérique, il ne subsista plus rien.

— Les malheureux ! gémit Joan, en sanglotant, la tête dans ses mains, en songeant aux Sidorians et aux Incas demeurés à l'intérieur de la nef. Méritaient-ils une telle fin ?

— Ils n'ont pas souffert, souligna Maubry. Peut-être vaut-il mieux ainsi. Même désarmés, même en prison, ils auraient constitué une menace permanente. Leur mort délivre du cauchemar. Il restera maintenant à pourchasser les derniers compagnons de Rango-Cápac, privés de leur chef. La tâche ne sera pas une simple formalité, mais elle n'apparaît pas insurmontable.

Une gigantesque chasse à l'homme, à l'échelle d'un continent, se déclencha donc. Elle mobilisa les forces armées et policières de plusieurs pays. D'importants moyens furent mis en œuvre. Des milliers de volontaires civils participèrent à l'opération de ratissage.

En Fait, les compagnons de Rango-Cápac restèrent introuvables. L'explication vint un jour, par le truchement d'un communiqué laconique émis simultanément par les divers émetteurs de télévision du continent américain. Comme lors de l'ultimatum lancé par Rango-Cápac, jamais les techniciens de la T.V. ne surent comment le message avait pu passer sur les ondes.

— Je m'appelle Xéru. Je suis le dernier compagnon de Rango-Cápac, le dernier pèlerin de Kon-Tiki, le dernier Inca de la colonie de Sidor. Nous avons appliqué le plan Z. Ce plan était prévu si Rango-Cápac venait à mourir, si son projet de réhabilitation de la race rouge échouait. Il a échoué. Notre maître a trouvé la mort. Ainsi en a voulu le dieu Soleil, le Kon-Tiki, notre dieu. Le plan Z stipule qu'aucun compagnon ne doit survivre au maître. Ne cherchez pas nos cadavres. Ils seront désintégrés. Nous avons perdu la grande bataille de la race rouge. Mais nous espérons que d'autres reprendront le flambeau. Nous avons montré l'exemple. Car, dans l'histoire d'un monde en pleine évolution, il existe toujours une revanche. Peu importe celui qui la dirige. J'en suis sûr. Les Indiens n'abdiqueront pas. Ils auront leur revanche.

Ce message, s'il laissa indifférent les Jaunes et les Noirs, apaisa les inquiétudes des Blancs, menacés par la fièvre rouge. Les ultimes jalons plantés par Rango-Cápac dans la chair toute fraîche de la Terre, tombaient. Quant aux Indiens, le renoncement de Xéru sapait leur dernier espoir. Qui oserait reprendre le flambeau ?

La question était constamment reprise par la presse et la télévision. Personne ne prédisait l'avenir. Jadis, on avait parlé du fameux péril jaune. L'histoire l'attend toujours. Alors, pourquoi ne pas tresser une légende autour de la fièvre rouge ? Il fallait bien alimenter les chroniques d'informations et de faits divers. L'opinion ne s'intéressait qu'aux événements à sensation, aux catastrophes spectaculaires. Telle était l'âme humaine qui, sous des atours pacifistes, dissimulait des

sentiments volcaniques.

Washington réserva à Joë Maubry et à Joan Wayle un triomphe sans précédent. Recueillant autant de succès, sinon davantage, qu'un président des États-Unis lors de son élection, ils devinrent des héros nationaux car ils avaient tenu en haleine le monde entier pendant toute leur captivité. On les avait tour à tour plaints, critiqués. Maintenant, on les adorait !

Malony ne fut pas oublié. Il défila dans la même voiture que Joë Maubry, en compagnie de Manuel Robeson, rouge de plaisir et de gloire. Dans une autre automobile de même marque, pour ne vexer personne, Scribe, le rédacteur en chef du *Star Tribune*, trônait aux côtés de Joan Wayle.

Le *Star Tribune* sortit une édition spéciale. Les exemplaires s'arrachèrent comme des petits pains. Scribe fit tirer une seconde édition. Joan Wayle, sous sa plume alerte, narrait son odyssée.

Quant à Maubry, il consacra plusieurs émissions à sa propre aventure. Pendant plusieurs jours, un quart d'heure durant, les téléspectateurs suivirent avec passion le film à épisodes de la vie mouvementée du reporter.

Puis les auréoles s'éteignirent. La gloire n'était que poussière et fumée. Elle se dispersait. Les héros d'un moment redevinrent des citoyens besogneux. Le public oubliait aussi vite qu'il accordait ses faveurs.

Maubry et sa fiancée retrouvèrent les vicissitudes de la vie. Ce jour-là, Joë attendait la jeune fille devant le *Star Tribune*. Quand la journaliste aux yeux verts apparut, Joë l'embrassa furtivement :

— Le vieux m'envoie en Sibérie. Tu viens avec moi ?

— En Sibérie ? s'étonna Joan. Il est fou ! Tu vas y attraper la crève. On y annonce des températures de moins soixante degrés.

— Justement, ça doit conserver. Des spéléos ont découvert des ossements fossiles dans des terrains tertiaires. Et même le squelette entier d'un pithécanthrope. Bref, de quoi intéresser les paléontologues.

— Et... tu crois que ça peut aussi intéresser mes lecteurs ?

— Bien sûr. Robeson m'envoie là-bas parce qu'il n'a pas autre chose sous la dent. Avoue que des os, c'est un peu dur à ronger ! On n'a pas la chance que les Sidorien nous expédient un second Rango-Cápac...

La jeune fille posa sa main sur la bouche de son fiancé :

— Je t'en prie, Joë, ne parle plus de ça. C'est encore trop frais. Tout compte fait. Je préfère les os du tertiaire. C'est du réchauffé, mais ils ne risquent pas de se désintégrer entre nos mains.

— Et si, par hasard, on rencontrait un brontosaurus bien vivant ? Parle-moi alors d'un beau cliché...

— Idiot ! Tu ramèneras plutôt un bon rhume de cerveau de Sibérie ! En attendant...

Joan s'arrêta. Elle faisait une grimace abominable. Ses yeux clignotaient. Son nez se plissait. Puis elle éternua.

— Mince ! pesta-t-elle. Je crois que je me suis enrhumée !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 3^e trimestre 1963

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

-
- [1] Embarcation de roseau.
[2] Celui qui conduit une balsa.
[3] Voir *Invasion « H »*, même auteur, même collection.
[4] Objet Volant Non Identifié.